



Kidnapping à la Maison-Blanche

**Richard Sapir
Warren Murphy**

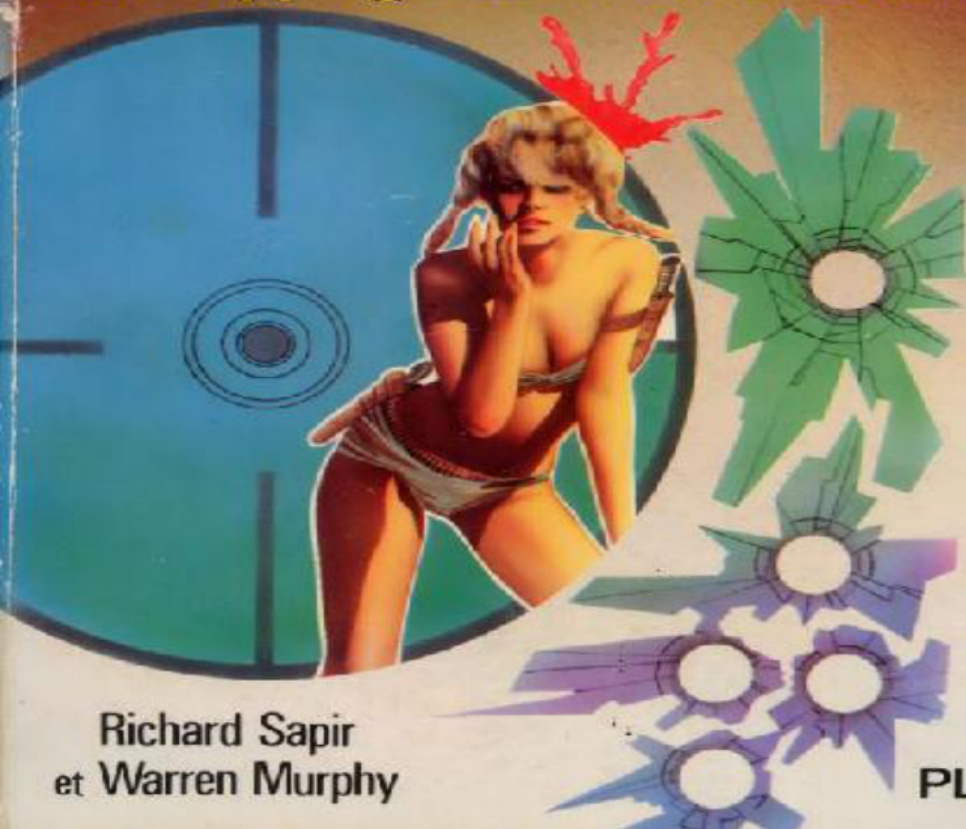
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Kidnapping à la Maison-Blanche



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**KIDNAPPING
À LA MAISON-BLANCHE**

**TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS**

PLON

Titre original :
MISSING LINK

Illustration de la couverture : Loris

© 1980 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1984
pour la traduction française

ISBN : 2-259-01130-6

Édition originale :

ISBN : 0-523-41254-1

PINNACLE BOOKS. INC NEW YORK
1430 Broadway-New York New York 10018

CHAPITRE PREMIER

Bobby Jack Billings se coucha avec la résolution de changer dès le lendemain ses habitudes de buveur. Il n'avait pas de problèmes, vraiment, il n'était pas alcoolique, non, non. Les buveurs de bière n'ont jamais de problèmes de boisson. Il avait lu ça dans la *Hills Gazette* ou quelque part. Les buveurs de bière ne tombaient jamais ivres-morts, jamais ils n'écrasaient en voiture des petits mômes sortant de l'école, jamais ils ne volaient pour assouvir leur passion. Non. Ça, c'était les buveurs de whisky. Bobby Jack était un honnête buveur de bière et, à lui, il n'arrivait pas ce genre de choses.

Cette pensée lui apporta suffisamment de paix pour s'endormir, alors il avala les dernières gouttes de sa boîte de bière, et la laissa tomber par terre à côté de son lit. En fermant les yeux, il prépara soigneusement son emploi du temps de buveur pour le lendemain. Pas de bière avant le petit déjeuner. Au fait, même pas de bière avant midi. Peut-être une ou deux dans l'après-midi après le travail, et peut-être bien une ou deux avec son souper et, des fois, une, tard le soir, histoire de se soulager des tensions de la journée. Mais ce serait tout.

Il se réveilla avec un mal de tête horrible. Sa bouche avait le goût d'un centre d'essai de cotons-tiges. Le fond de sa gorge était assez brûlant pour enflammer le coton. Il eut du mal à trouver ses lunettes.

Il s'éclaboussa d'eau la figure et tenta d'ouvrir les yeux en grand. Le jour qui commençait lui parut alors un peu plus supportable mais le mal de tête persistait. Il se souvint d'avoir pris une importante décision, en se couchant, mais à la lumière crue du matin il ne se rappelait pas ce que c'était. Il se dit qu'une bière l'aiderait à se souvenir.

Il se traîna pieds nus à la cuisine et prit une boîte dans le réfrigérateur. Elle se couvrit immédiatement de buée, dans sa main, à cause de la grande différence de température entre la cuisine du Sud profond américain et l'intérieur du réfrigérateur, toujours branché sur le froid maximum.

C'était mortel pour la laitue iceberg et remplissait sa masse aqueuse de cristaux de glace qui, en fondant, transformaient la laitue en bouillie, mais il aimait sa bière bien froide et d'ailleurs, il ne mangeait pas tellement de laitue.

Il tira sur l'anneau de l'ouverture automatique et se coupa le bout de l'index droit. Il versa de la bière dessus. Encore une bonne chose, avec la bière : c'était un antiseptique naturel.

Il vida la boîte en deux grandes lampées. Il ne se rappelait toujours pas à quoi il avait pensé la veille au soir mais, Dieu soit loué, le mal de tête s'atténuait et peut-être... une autre dose du même médicament...

Il but la deuxième boîte plus lentement et, à la moitié, son mal de tête disparut et il se rappela sa décision de réduire sa consommation de bière. Ça avait l'air d'une très bonne idée, mais il était trop tard pour s'en inquiéter aujourd'hui. Il commencerait son nouveau régime demain.

Il vida la deuxième boîte et passa dans la salle de bains. Sa vue s'était améliorée et il examina dans la glace sa grosse figure molle, jugeant qu'il n'avait pas vraiment besoin de se raser. Il s'était rasé la veille et d'abord, tous les hommes de sa famille avaient la barbe claire. On remarquait à peine qu'elle poussait. Des fois, son père restait des trois, quatre jours sans se raser et personne ne se plaignait jamais. Il se servit de ses doigts pour repousser en arrière ses cheveux blondasses et pencha la tête pour renifler son aisselle droite ; comme il survécut à l'odeur, il estima qu'il pouvait passer la journée sans douche. Ou du moins la matinée. Il prendrait probablement une douche dans l'après-midi, mais ça, on pouvait y penser plus tard.

Il vida sa vessie en se souvenant qu'il avait dit un jour aux journalistes que la bière ne s'achète pas, elle se loue. Pour très peu de temps. Et ils avaient tous publié ça et personne n'avait eut l'air de s'apercevoir qu'il avait volé cette blague à Archie Bunker de la télé. Mais il y avait longtemps de ça, c'était quand les journalistes n'étaient pas tout le temps sur son dos. Mais qu'est-ce qu'on pouvait attendre d'une conspiration libérale juive ? Des milliers de journalistes, tous libéraux, tous juifs et pas un seul qui buvait de la bière. Ils se tapaient du cognac, je vous demande un peu. Ou du cherry-brandy. Des boissons de pédés. Une conspiration de pédales libérales juives.

De retour dans la cuisine, il prit une autre bière et, comme ça, regarda pour voir ce qu'il y avait à manger.

Il trouva une saucisse fumée Slim Jim dans un sachet de cellophane et un œuf dans le râtelier. Parfait. Un œuf dur et une saucisse. Un petit déjeuner d'homme.

Il cassa l'œuf sur le bord de l'élément. Le jaune gras et le blanc gluant s'étalèrent sur le formica.

— Merde, dit Bobby Jack.

Il recula d'un bond pour que l'œuf ne tombe pas sur ses pieds nus. Il avait cru qu'il était dur. Il se souvenait d'avoir fait cuire des œufs durs, il y avait un jour ou deux. À moins que ce soit une semaine.

Il tenait la Slim Jim dans son autre main. Bon, demain il mangerait ça, parce qu'on ne pouvait pas manger une saucisse de saloon sans œuf et il n'y avait plus d'œufs dans la maison.

Il prit une autre bière et compta les boîtes qui restaient. Seulement une douzaine. Faudrait en faire livrer. Il claqua la porte du réfrigérateur, ouvrit une boîte et but une gorgée. En se penchant pour lancer le couvercle dans sa poubelle, il marcha dans l'œuf cru qui avait glissé jusque par terre.

— Crotte, dit-il en pensant que ça allait être encore un de ces jours.

Sa boîte de bière à la main, il se dirigea vers sa porte d'entrée. Le *New York Times* était devant, par terre. Il devrait le lire, il le savait bien. Jeter au moins un œil à la page des éditoriaux. Mais qu'est-ce que ça faisait ? Il savait ce qu'ils diraient. On le critiquerait, on critiquerait les Arabes, on critiquerait son beau-frère, on chanterait les louanges des juifs et on ferait campagne pour l'avortement et contre la peine de mort et, franchement, le *New York Times* devenait casse-bonbons. Mais qu'est-ce qu'on pouvait attendre d'un journal qui était l'instrument de la conspiration sioniste internationale ?

Il écarta le journal d'un coup de pied, puis il essuya dessus la plante pleine d'œuf. Il ouvrit la porte et sortit sur son perron. Les deux hommes du Secret Service étaient là.

— Salut, les gars, dit-il. Vous voulez une bière ?

Il leva sa boîte, aux deux hommes en costume de ville. Ils secouèrent la tête.

Dans le chemin de terre menant au perron, il y avait trois personnes armées de calepins et de stylos-bille. L'une d'elles lui cria :

— M^r Billings, hier soir l'Alliance nationale juive a voté une motion de censure contre vos déclarations. Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

— Qu'ils aillent se faire foutre ! répliqua-t-il.

Et d'abord, qu'est-ce que c'était que l'Alliance nationale juive, hein ? Il en aurait dit davantage mais les deux agents du Secret Service s'étaient levés de leurs chaises de bois et se tenaient devant lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Bobby Jack, répondit l'aîné des deux, vous feriez mieux de mettre un pantalon avant de donner une conférence de presse.

Bobby Jack Billings se regarda. Il n'avait que son caleçon long et un tee-shirt taché. Il pouffa et but une gorgée de bière.

— T'as raison, mon gars, dit-il. Faudrait pas que le premier beauf se balade dans les rues en caleçon, pas vrai ?

— Non, monsieur, répondit très sérieusement l'agent.

Ils ne souriaient jamais. C'était ce que Bobby Jack détestait le plus, dans le Secret Service. Ils ne souriaient jamais. Et ils ne voulaient pas boire de bière avec lui, ce qu'il trouvait bizarre parce qu'ils n'avaient pas l'air de faire partie de la conspiration pédé, juive, libérale et

internationale.

En soupirant, il alla s'asseoir sur son lit, ramassa un jean qui traînait par terre et l'enfila.

Qu'est-ce que ce journaliste racontait, sur lui et l'Alliance juive nationale ? On le censurait ? Pourquoi ? Il n'avait rien fait, rien du tout. Mais il savait ce que c'était, tiens. Ils essayaient simplement d'avoir le Président en s'en prenant à lui. Si Bobby Jack était le Président, au lieu du beau-frère du Président, il ferait quelque chose, au sujet de cette Alliance juive nationale et de ce *New York Times*, et de ce mec de leur page éditoriale qui l'avait dans le nez. Il n'accepterait pas tout ça, que non. C'est pour ça qu'il n'arriverait jamais à rien en politique. Il ne léchait le cul de personne sous prétexte qu'ils contrôlaient les banques, la radio, la télé, les journaux et la moitié du Sénat des États-Unis. Un de ces jours, il le leur dirait. Il leur dirait exactement ce qu'il pensait.

Il enfila son jean mais ne put trouver de ceinture. Aucune importance, dans le fond, parce qu'il n'aimait pas les ceintures. Ça comprimait son gros ventre et l'empêchait de s'étaler à l'aise. Il glissa ses pieds nus dans des mocassins. Pas besoin de chemise ; son tee-shirt était encore bon pour une journée, au moins.

Avant de sortir, il passa par la cuisine et jeta sa boîte de bière vide dans la poubelle. Les mouches s'envolèrent promptement pour lui faire de la place et se reposèrent aussitôt pour étudier ça. Il prit une autre boîte dans le réfrigérateur et une seconde qu'il fourra dans sa poche arrière. On ne sait jamais quand on peut se trouver à court.

Les journalistes l'attendaient toujours. Les hommes du Secret Service avaient l'air de vouloir le faire monter dans une voiture et filer, mais Bobby Jack avait envie de parler à la presse. Il savait y faire. Il s'était rudement bien débrouillé pendant la campagne présidentielle de son beau-frère. Les journalistes l'avaient considéré comme un charmant paysan. Il n'avait pas changé du tout, alors pourquoi est-ce qu'ils changeaient leur façon d'écrire sur lui ?

Les journalistes voulaient parler de l'Alliance nationale juive.

— Qu'est-ce que c'est que ça, cette motion de censure ? demanda Bobby Jack à l'une des trois, une maigre brune à la poitrine imposante. Je croyais que la censure, c'était quand on supprimait les passages marrants des films.

Il lui cligna de l'œil et but de la bière. Il sentait la présence des deux agents du Secret Service à côté de lui, dans l'allée poussiéreuse. Les journalistes étaient alignés devant lui.

— L'ANJ dit qu'avec votre attitude raciste, vous êtes la honte de l'Amérique. Ils vous traitent de sale antisémite et ils ont demandé au Président de désavouer vos réflexions. Quelle est votre réaction ?

— Ma foi, répliqua Bobby Jack d'une voix traînante, les juifs sont

tout le temps en train de se plaindre de quelque chose. Si on laissait tomber ces conneries ? Je vous ai jamais raconté celle des deux négros aux Nations Unies ?

Il attendit une réponse. Cette blague-là ne ratait jamais son effet. Pendant la campagne, elle avait toujours valu les rires des journalistes et ils n'avaient jamais fait d'histoires là-dessus. Ces journalistes-là n'avaient pas l'air de vouloir l'entendre.

Billings lança sa boîte vide vers la rue de terre battue. Il avait mal à la vessie. Il aurait dû retourner à la salle de bains.

Un voisin passa et le salua de la main.

— Salut, Bobby Jack !

— Salut, Luke. Et la santé ?

— Longue et vigoureuse, Bobby Jack.

— Garde-la comme ça, Luke.

Il sourit et le voisin s'éloigna. Mais il avait la vessie si pleine que ça lui faisait mal de sourire.

— Attendez-moi une minute, dit-il aux journalistes.

Un type du Secret Service fit demi-tour pour l'accompagner.

— Reste là, toi, dit Bobby Jack. Personne ne vient avec moi quand je pisse.

Plutôt que de rentrer dans la maison, il la contourna et urina contre le mur de côté. Il remonta la fermeture de sa braguette en retournant vers les reporters. La mince brune avait l'air d'avoir avalé un citron, écorce et tout.

Pas de pot pour elle, pensa Bobby Jack. Elle se figurait peut-être que les hommes n'avaient pas besoin de pisser de temps en temps ? Peut-être que les types avec qui elle sortait ne pissaient pas.

Il tira la boîte de bière de sa poche et l'ouvrit d'un coup sec. Les secousses qu'elle avait subies firent jaillir un jet de mousse dans les airs. Rapidement, il plaça son pouce sur le trou et visa les journalistes avec le jet. La mousse retomba sur la coiffure laquée de la bonne femme aux gros seins et s'y étala comme des gouttes de rosée sur une toile d'araignée.

Elle tapota ses cheveux d'une main, avec une grimace d'irritation.

— Con, dit-elle.

— Libérale, répliqua Bobby Jack.

— Trou-du-cul.

— Juive, dit-il.

— Crétin.

— Coureuse de négros, rétorqua-t-il.

Elle lui tourna le dos et fit quelques pas. Il admira son déhanchement puis il se tourna vers les deux autres journalistes qui attendaient en essuyant la bière de leur figure.

— Joli cul, estima Bobby Jack en désignant la femme. Vous y avez

droit ?

Les deux reporters se regardèrent puis ils suivirent la brune. Bobby Jack les regarda partir et se tourna vers les hommes du Secret Service.

— Je suis bien content que ces connards s'en aillent. J'ai des choses à faire.

Il n'y avait pas de journalistes à la vieille gare décrépite quand Bobby Jack et les deux agents arrivèrent dans le break Chevrolet noir de Bobby Jack. La voiture l'agaçait. À Washington, tout le monde avait des Cadillac. Pourquoi est-ce qu'il devait se contenter d'un break Chevrolet noir ? Il en avait parlé à son beau-frère, qui lui avait dit quel type de voiture acheter, et il avait voulu savoir pourquoi.

— L'image, avait répondu le Président. Une image d'économie.

— Comment ça se fait que chaque fois que je veux quelque chose, tu me parles d'économie ? avait demandé Bobby Jack. J'entends jamais parler d'économies pour les négros.

— Arrête d'employer ce mot, dit le Président.

— Ah, ça va. Des gens de couleur. Pourquoi rien que moi pour l'économie ?

— Parce que tu ne sais pas te tenir, lui déclara le Président. La dernière chose que tu voulais, c'était Air Force One pour aller à la chasse au canard pendant le week-end. On me ferait griller pour ça. Et puis tu as voulu l'hélicoptère présidentiel pour aller dans les bois avec tes copains, pour une orgie de bière nudiste. Je ne suis pas le bon Dieu. Je ne suis que le Président.

— Ouais, parce que j'ai aidé à te faire Président et tu n'as pas l'air de t'en souvenir la plupart du temps, et c'est une foutue façon de traiter la famille.

— Par alliance, avait précisé le Président.

Bobby Jack s'assit au bord du quai et regarda sa montre. Il était 10 heures du matin. Il vida sa dernière boîte de bière et décida d'accorder à ces foutus Arabes cinq minutes exactement, avant qu'il aille refaire le plein.

Il n'avait pas besoin d'Arabes et il n'aimait pas leur gueule, ni leur odeur, ni leur manière de s'habiller et de parler. Et il n'avait pas besoin de leur argent. Il en avait bien assez. Il avait la vieille fabrique de chaussures dont les affaires n'avaient jamais mieux marché et il avait des tas d'argent à côté.

À 10 h 04, alors qu'il se levait, il entendit le grondement d'un train au loin sur la voie. Il se tourna vers le nord et aperçut la locomotive, traînant une seule voiture, qui arrivait au sommet de la côte et descendait la longue pente aboutissant au petit bourg bucolique de Hills, en ralentissant dans un grincement de freins et un sifflement d'air. À l'intérieur du bâtiment, qui servait de gare de voyageurs et de centre de contrôle, un employé poussa un levier automatique qui

aiguilla une portion de rails sur une voie de garage. Le train s'y engagea et s'arrêta en frémissant.

Bobby Jack resta assis sur le quai. Au bout de quelques minutes, trois hommes en longue robe arabe sortirent sur la plateforme arrière du train, le virent et descendirent les marches.

Ils traversèrent les voies avec précaution.

— Je suis Mustafa Kaffir, dit le premier, un grand type basané avec un nez en bec d'aigle. Et voici...

— Vous fatiguez pas, interrompit Bobby Jack sans se lever. Je ne retiens pas les noms et d'abord tous les noms arabes se ressemblent.

Kaffir toussota discrètement et annonça :

— Ils représentent aussi le gouvernement populaire libre de Libye.

— Sûr, au poil, dit Bobby Jack.

— Où pouvons-nous causer ? demanda Kaffir.

Ses yeux renforcés se tournèrent à droite et à gauche. Ses lèvres minces étaient pincées, comme s'il trouvait plutôt déprimant ce petit village sudiste de Hills.

— Ici, ça me va très bien, déclara Bobby Jack.

Il suivit le regard de Kaffir, qui se tournait vers les deux hommes du Secret Service adossés au mur de la gare.

— Hé vous ! leur cria Billings. Disparaissez une minute. J'ai à causer un moment ici avec mes bons copains bicots.

— Nous allons attendre sur le devant, dit le plus grand des agents.

— Ouais, c'est ça. Attendez devant. Quand j'en aurai fini ici, on ira boire un coup quelque part.

Il les regarda partir puis il se retourna vers Kaffir. Le Libyen transpirait, bien qu'il fasse à peine 34°, une journée d'été plutôt fraîche pour Hills. Il se dit que quand ils étaient en Arabie, les Arabes, avec la chaleur, ça devait être un vrai déluge de sueur.

— Bon, dit Bobby Jack. Ils sont partis. Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous savez ce que nous cherchons ? dit Kaffir.

Les deux autres étaient derrière lui et ils se tenaient comme s'ils voulaient empêcher le bas de leur longue robe de traîner dans la poussière du quai.

— Je crois, mais expliquez quand même, répondit Bobby Jack.

— Le gouvernement populaire libre de Libye souhaite acheter du plutonium à votre gouvernement.

— Pourquoi est-ce que vous avez besoin de moi ?

— Parce que la politique de votre gouvernement est de refuser de vendre du plutonium à la Libye. Nous pensions que, peut-être, votre influence pourrait changer cette politique, d'autant que nous le voulons pour construire simplement des centrales nucléaires pacifiques qui nous permettront d'améliorer le niveau de vie de

millions de personnes dans le monde arabe. C'est un mensonge de prétendre que nous voulons tenter de fabriquer des armes nucléaires pour attaquer Israël. Jamais nous ne voudrions attaquer Israël. Nous ne voulons que nous défendre.

Billings hocha la tête.

— Ça ne me dérangerait pas si vous les attaquiez.

— Ah non ?

— Pas du tout. Et quand vous aurez tout anéanti à Tel-Aviv, j'aimerais que vous nous débarrassiez d'eux à New York.

Mustafa Kaffir sourit tristement, comme s'il avait souvent fait ce rêve. Derrière lui, les deux autres approuvèrent vigoureusement de la tête.

— Ma foi, cela ne nous regarde pas, dit Kaffir. Je ne suis ici, monsieur, que pour acheter du plutonium dans un but pacifique.

— Et vous voulez que je parle à mon beau-frère pour qu'il permette la vente, hein ?

— C'est exact, parce que nous savons que vous avez beaucoup d'influence sur le Président.

— Ouais, déclara Billings. Moi et ma sœur. Les seules personnes qu'il écoute... Et qu'est-ce que j'en retire, moi ?

— Dans ce genre de transactions internationales, une part d'inventeur est remise à la personne qui rend tout cela possible, répondit Kaffir.

— Combien ?

— Cette commission est parfaitement légale, assura Kaffir.

— Combien ?

— Naturellement, il faudrait que ce soit...

— Combien ? insista Bobby Jack.

— Un million de dollars, dit Kaffir.

— Bon, d'accord, dit Bobby Jack. Deux cents sacs cash.

— Je vous demande pardon ?

— Deux cent mille dollars comptant. D'avance. Non remboursables. Que je réussisse ou non. Faut bien que je sois remboursé pour mon temps, même si je n'obtiens pas le feu vert.

Kaffir réfléchit un moment, scrutant de ses yeux noirs la figure ronde et franche de Bobby Jack Billings.

Billings se leva du quai.

— Discutez de ça avec vos potes, dit-il. Faut que j'aille ouvrir le robinet.

Il s'éloigna des trois Libyens, vers l'extrémité du quai. Ils marcheraient, il le savait. Ce n'était jamais que deux cent mille dollars, net d'impôts, de la main à la main, pas de traces. Il avait déjà conclu quatre fois la même affaire, exactement. Il avait promis aux communistes rhodésiens qu'il s'assurait de leur reconnaissance par

les USA. Il avait promis à une délégation de Chine populaire que l'Amérique lui remettrait Taiwan. Il avait promis aux rebelles iraniens qu'il empêcherait les États-Unis d'intervenir pour maintenir le Shah sur le trône. Son seul échec, c'était quand il avait promis d'obtenir du Président qu'il envoie des troupes pour aider à sauver le régime chancelant d'Idi Amin Dada en Ouganda.

Mais trois sur quatre, ce n'était quand même pas mal, pensait-il. Sa technique, pour ce genre de contrats, était toujours la même. Il prenait l'argent et oubliait le contrat. La plupart du temps, tout se passait bien, parce que la politique étrangère de son beau-frère avait souvent l'air d'être élaborée sur le siège arrière de la voiture de Fidel Castro.

Naturellement, les gens avec qui il traitait n'en savaient rien du tout et ne l'auraient probablement pas cru si Bobby Jack le leur avait dit. Ils étaient sûrs qu'ils avaient réussi uniquement parce qu'ils avaient un ami au plus haut niveau – Bobby Jack – qui chuchotait à l'oreille du Président.

En arrivant au bout du quai, il se retourna et vit les trois Libyens qui le regardaient. Il ouvrit sa braguette et désigna son bas-ventre.

— Rien qu'un petit pipi contre le mur, là, dit-il. Je reviens tout de suite.

Mustafa Kaffir hocha la tête. Quand Billings sauta du quai sur la terre le long du bâtiment, Kaffir se plongea dans une conversation animée, en arabe, avec ses deux compagnons.

Ils avaient tous décidé d'accepter le marché. Après tout, deux cent mille dollars n'étaient qu'un petit acompte pour les ingrédients nécessaires à la fabrication de bombes atomiques pour détruire Israël. Mais ils se mirent d'accord pour paraître hésiter devant une aussi grosse somme. S'ils étaient trop empressés, Billings risquait de demander plus. Mais ils savaient que le prix était bon. Après tout, Billings n'avait-il pas réussi à convaincre le Président de ne pas reconnaître un gouvernement libre en Rhodésie et de prendre le parti des rebelles communistes ? Billings n'avait-il pas persuadé le Président de négliger les traités que l'Amérique avait avec Taiwan ? Billings n'avait-il pas maintenu le Président immobile tandis que le plus fidèle ami de l'Amérique au Moyen-Orient, le Shah d'Iran, était renversé par une bande de rebelles, ennemis jurés de l'Amérique ? Le type était peut-être un rustaud qui empestait la sueur, ignorant de surcroît, mais il savait comment influencer le gouvernement américain, pensait Mustafa Kaffir. Son record de réussites était éloquent. À deux cent mille dollars comptant, Billings était une affaire.

Kaffir et ses compagnons attendirent le retour de Bobby Jack. Au bout de cinq minutes, un des hommes partit à sa recherche.

— Il allait uriner. Il devrait être déjà revenu, dit-il.

C'était le ministre des Finances de Libye.

— Pas encore, dit l'autre, le ministre de la Culture. Il a peut-être dû faire le numéro deux.

Le ministre des Finances pouffa.

— Silence, leur dit Kaffir.

Ils attendirent encore dix minutes.

— Il a peut-être oublié ? hasarda le ministre de la Culture.

— Qui oublie deux cent mille dollars, quand on s'habille comme ça et qu'on urine contre les murs ? protesta Kaffir. Attendez ici.

Il alla jusqu'au bout du quai. Il s'arrêta au coin de la gare.

— M^r Billings ? Vous êtes là ?

Pas de réponse et Mustafa Kaffir se pencha au coin pour regarder le long du mur de bois peint en rouge de la vieille gare.

Bobby Jack n'était pas là.

Il y avait une trace humide sur le sol sablonneux, indiquant l'endroit où il s'était tenu quelques minutes plus tôt, mais l'homme avait disparu. Mustafa Kaffir regarda de tous côtés. Il vit des rails, des champs, quelques maisons dispersées à plusieurs centaines de mètres et pas l'ombre d'un Bobby Jack Billings.

Kaffir fit signe à ses deux compagnons de le suivre et ils contournèrent tous trois la gare. Sur le devant, les seules personnes qu'ils virent furent les deux agents du Secret Service, assis dans un break Chevrolet noir, avec la climatisation en marche.

Lorsque les trois Libyens s'approchèrent, les agents sortirent de la voiture.

— Oui, Monsieur ? dit l'aîné.

— Où est M^r Billings ?

L'agent parut très surpris.

— Je l'ai laissé avec vous.

— Oui, mais il s'est éloigné et il n'est pas revenu.

— Ah, merde, dit l'agent.

L'autre avait rouvert la portière et tendait la main vers le téléphone radio.

— Faut que j'appelle ? demanda-t-il.

— Pas encore, conseilla le premier. Allons jeter un coup d'œil. Il est sans doute allé pisser tout simplement ou voler une bière quelque part.

Mustafa Kaffir montra aux agents l'endroit où Bobby Jack avait uriné contre le mur de la gare.

Le grand agent s'accroupit pour regarder de plus près. La terre était tassée et dure, là où Bobby Jack avait posé les pieds. L'agent enfonça un doigt dans la terre et sentit du métal. Il creusa un peu et découvrit deux petits bouts de métal : une étoile de David dorée et une petite croix gammée en fer.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? se demanda-t-il tout haut.

Il prit les deux objets avec un mouchoir et les mit dans sa poche.

Il leva les yeux alors que son collègue revenait en secouant la tête.

— Ils m'ont fait visiter tout le train, annonça-t-il. Il n'est pas là-dedans.

— Merde, grogna l'aîné. Mieux vaut demander des renforts.

— Tu sais qu'on va le retrouver dans un saloon, pas ?

— Bien sûr que je le sais, mais faut quand même appeler. Assure-toi que ces Arabes restent là et j'appelle le QG.

Dans le bureau du Secret Service à Atlanta, on répondit tout de suite.

— Ici Gavone, dit le plus vieux des deux agents, sur ce ton ennuyé, sec et laconique des pilotes d'avion piquant du nez dans un océan. Y a un petit problème.

— Quoi donc ? demanda l'autre voix également sèche.

— On croit que le Chaînon a disparu.

— Regardez sous un perron, quelque part. Il doit en cuver une.

— On a cherché partout. Il a disparu, affirma Gavone. Feriez bien d'envoyer des secours.

— Vous parlez sérieusement ?

— Et comment. Et grouillez, vous voulez ?

— Merde, grommela la voix d'Atlanta. Le Chaînon manquant. Nous manquait plus que ça.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il allait faire quelque chose au sujet de la pollution en Amérique.

Il se trouvait au sommet d'une colline et contemplait trois hautes cheminées dressées dans le ciel, qui crachaient des plumets de fumée blanche légère. C'était de la fumée de charbon, Remo le savait, mais elle avait été lavée et purifiée et filtrée jusqu'à ce qu'elle soit plus propre que de la fumée des chaudières à mazout. Le procédé de purification avait tellement augmenté le prix du chauffage au charbon que ça revenait plus cher que le pétrole acheté aux Arabes. Mais c'était tout ce que l'Amérique avait : du pétrole hors de prix ou du charbon hors de prix. L'énergie nucléaire était dans le lac, morte. Un léger accident qui n'avait blessé personne – personne n'avait jamais été blessé dans un accident nucléaire, en Amérique – avait été transformé en panique du siècle par les médias et une fois les choses tassées, le programme de l'énergie nucléaire avait été sabordé. Remo trouvait attristant que le pays qui avait été le pionnier de l'énergie nucléaire soit probablement un jour le seul pays industriel du monde à ne pas l'utiliser. Les manifestants marcheurs avaient gagné une fois de plus.

C'était les mêmes manifestants qui avaient acclamé la victoire du Vietcong au Vietnam et tellement affaibli la volonté des États-Unis que l'Amérique s'était retirée d'Extrême-Orient et l'avait abandonné aux communistes. Une longue nuit de terreur était tombée sur cette partie du monde. Au Cambodge, l'analphabétisme atteignait 99 % parce que tous les gens qui savaient lire et écrire avaient été massacrés. C'était un pays avec six médecins pour six millions d'habitants. Bizarrement, les manifestants n'avaient rien trouvé à dire à cela.

Il y avait longtemps que Remo pensait que l'Amérique n'avait pas seulement perdu la face, en se retirant de la guerre au Vietnam. Elle avait perdu l'Amérique, elle avait perdu son esprit. On renonçait à Formose, l'Iran était perdu. En Afrique du sud, l'Amérique avait clairement laissé entendre que le seul gouvernement qu'elle reconnaîtrait serait un gouvernement composé de terroristes communistes, et peu importait comment les gens de cette région votaient. Un professeur d'université dont la principale qualification était de haïr l'Amérique était allée en Russie pour recevoir une médaille des communistes ; elle disait que toutes ces histoires de goulags et de persécution des dissidents par les Soviétiques étaient un

écran de fumée pour cacher la persécution américaine des dissidents. Et puis elle était revenue chez elle, en Amérique, pour reprendre ses fonctions payées par les contribuables, dans une université subventionnée par l'État.

Tant de pollution, pensait Remo en contemplant au fond de la petite vallée les cinq mille personnes campant tout autour des clôtures d'une petite centrale électrique à charbon. Il se tourna vers le petit Oriental à côté de lui et lui dit tristement :

— Chiun, tout est fini.

— Quoi donc ? demanda l'Oriental.

Il mesurait à peine un mètre soixante, trente de moins que Remo. Lui aussi contemplait la foule et le vent léger agitait de temps en temps sa barbe blanche et les quelques mèches autour de ses oreilles.

— L'Amérique, dit Remo. Nous sommes finis.

— Est-ce que ça veut dire que nous partons enfin pour trouver du travail ailleurs ? demanda Chiun en regardant Remo qui regardait la foule. Je t'ai dit je ne sais combien de fois qu'il ne manque pas de pays qui seraient bien heureux d'avoir à leur service deux maîtres assassins.

La voix de Chiun était aiguë mais forte, une voix qui paraissait trop forte pour un homme de quatre-vingts ans au moins, à l'aspect si fragile. Le vieil Oriental portait un kimono de brocart blanc et, malgré la chaleur de l'été de Pennsylvanie, il ne transpirait pas.

— Non, répondit Remo. Ça ne veut pas dire que nous allons chercher du travail ailleurs. C'est simplement triste de voir que, quoi que nous fassions, l'Amérique est foutue.

— Je n'ai jamais compris ça, répliqua Chiun. Tu te conduis comme si l'Amérique était quelque chose de spécial, alors qu'elle n'a rien de spécial. Ce n'est qu'un pays comme un autre. Pense à la grandeur de la Grèce, à la gloire de Rome, disparues dans la nuit des temps. Tout ce qu'il en reste, c'est des hommes qui dansent entre eux et des femmes qui font des spaghettis. Pense aux pharaons et à leur empire. Pense aux blonds Macédoniens. Tous disparus. Est-ce que l'Amérique devrait être différente ?

— Oui, dit Remo d'un air buté.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi ?

— Parce que ce pays est libre. Tous ces autres dont vous parlez, ils n'avaient pas de liberté. Mais ici, les gens sont libres. Et nous sommes conquis de l'intérieur. Nous sommes déchirés par des Américains.

— C'est comme ça, avec la liberté, expliqua Chiun. Tu donnes la liberté aux peuples et la plupart s'en servent pour te combattre.

— Alors où est la solution ? demanda Remo. Supprimer la liberté ?

Le vieillard parcheminé contempla le ciel, avant de répondre. Un épervier solitaire patrouillait dans le bleu.

— La Maison de Sinanju est allée dans beaucoup de pays pendant bien des siècles, dit-il.

— Je sais. Je vous en prie, pas de leçon d'histoire !

— Tout ce que je veux dire, c'est qu'ici c'est le seul pays que j'aie jamais connu qui semble être gouverné par le caprice du moment. On dirait que la plus infime minorité dirige cette nation et c'est toujours cette minorité qui déteste le plus le pays.

— Je sais. Alors supprimer la liberté ? C'est ça, la solution ?

— Non. Supprime la liberté, et vous serez conquis de l'extérieur. Garde la liberté et vous serez conquis de l'intérieur.

— Alors il n'y a pas d'espoir.

— Aucun, déclara Chiun. Toutes les nations meurent. La seule chose qui ne va pas, dans la mort de ta nation, c'est que ce sera une mort sans gloire. Mieux vaut mourir par l'épée que par le microbe (Il regarda de nouveau les cinq mille personnes tournant en rond devant les portes de la compagnie d'électricité, en glapissant des slogans ou en chantant.) Mais tu as quand même une pensée réconfortante.

— Ah oui ? Laquelle ? demanda Remo.

— Ces microbes, là en bas. Quand ce pays cédera la place à je ne sais quoi qui le suivra, sois certain qu'ils seront les premiers à disparaître.

Remo secoua la tête.

— C'est encore plus désespérant.

— Non, non, dit vivement Chiun. Nous avons notre art. La plénitude de notre vie vient de l'intérieur. Nous n'avons besoin de rien d'autre.

— Sauf d'objectifs.

— C'est vrai. Tu as raison. Les assassins ont besoin d'objectifs.

Remo se mit soudain en colère, brandit une main vers les manifestants dans la vallée et dit :

— Il devrait y avoir là assez d'objectifs pour satisfaire n'importe qui.

— Je vais t'attendre ici, dit Chiun. Amuse-toi bien. Mais refrène ta colère.

— Certainement.

Remo descendit rapidement de la colline. Depuis cinq jours maintenant, l'usine était fermée par les piquets de manifestants qui l'entouraient. Tous les jours, ils se lançaient à l'assaut du grillage entourant la centrale et tous les jours ils étaient repoussés par la police de la ville et les gardiens de l'usine assiégée. Mais Remo avait entendu dire qu'aujourd'hui, ce serait différent. Il avait appris par En-Haut que des armes et des explosifs avaient été envoyés aux manifestants.

La centrale étant fermée, cent mille familles étaient sans électricité depuis cinq jours. Pas de réfrigération, pas de lumière, pas de

télévision. Les hôpitaux utilisaient des groupes électrogènes de secours pour les opérations importantes et si jamais un de ces groupes tombait en panne, des gens mourraient parce qu'il n'y avait plus d'autre système pour prendre la relève.

La foule autour de la centrale était comme une petite déclivité en terrain marécageux. Quand la marée montait, ça se remplissait, quand la marée descendait, ça se vidait. À cette différence que les caméras de télévision étaient l'afflux et le reflux de l'eau qui remplissait et vidait ce puisard humain. Quand les caméras de télé marchaient, la foule assaillait le grillage, se précipitait en scandant des slogans et quand les cadreur étaient partis, les gens reculaient du périmètre en laissant derrière eux un paysage jonché de frisbees cassés, de papiers gras, de boîtes en plastique de Big Mac, de mégots de cigarettes roulées à la main et de débris des pancartes protestant contre l'air sale et « les intérêts polluants des charbonnages ».

C'était marée basse, maintenant. Remo traversa la foule immense, vautreée en groupes léthargiques, la plupart des gens couchés sur le dos pour perfectionner leur bronzage. D'autres se repassaient de la bière. Des marchands ambulants vendaient des graines de tournesol. À une centaine de mètres, une demi-douzaine d'agents en tenue gardaient le portail mais même eux étaient détendus, sachant que l'absence des caméras de télé avait provoqué une espèce de trêve.

Remo ne s'attendait pas à trouver la personne qu'il cherchait. Personne ne s'intéressait à lui, tandis qu'il passait de groupe en groupe.

— Hé, mec, t'as un clope ? lui demanda quelqu'un.

— Non, répondit Remo.

— Allez ah, refile-moi un clope, insista l'homme.

Il empoigna l'épaule de Remo qui tourna la tête. Il vit un homme mince d'environ quarante-cinq ans, en costume de sport bleu clair en polyester et souliers vernis blancs. Remo se demanda ce qu'il faisait là. Est-ce que les révolutionnaires n'étaient pas censés arrêter de se révolter quand ils vieillissaient ? Ils n'étaient pas censés passer des jeans aux costumes de sport pour continuer de faire le même vieux truc dans une autre tenue.

— Dites-moi, vous n'êtes pas un peu vieux pour ça ? demanda-t-il.

Il ôta la main de son épaule. L'homme sentit sa main devenir tout engourdie. Mais elle ne lui faisait pas mal ; ça viendrait plus tard.

— Ouais, probable, mais quoi, merde, c'est ici qu'il y a les nanas.

Remo haussa les épaules.

— Mais faut de l'herbe pour draguer. Y a que ça. Allez, faut que je me fasse de l'herbe.

— J'aimerais que vous vous fassiez tous de l'herbe, dit Remo. Par la racine.

— Ouillouillouille, j'ai mal à main ! Qu'est-ce que vous y avez fait ?

— Appréciez, conseilla Remo. C'est une douleur organique. Le vrai truc.

— Vous n'êtes pas drôle, dit l'homme qui portait à son revers un petit insigne de vasectomie. Et d'abord, qu'est-ce que vous foutez là ?

— Je cherche Janie Baby, répondit Remo.

C'était une chanteuse folk internationalement connue qui avait fait fortune en Amérique et puis était allée à Londres d'où elle lança une suite ininterrompue de salves contre l'Amérique raciste, impérialiste et colonisatrice. Elle y resta cinq ans, jusqu'à ce que les Britanniques augmentent leurs impôts dans la gamme des 90 %, sur quoi elle était revenue en Amérique et avait épousé un avocat, célèbre pour avoir défendu des chefs contestataires dans les années 60. On disait qu'il était la force intellectuelle derrière le mouvement contestataire, ce qui n'était pas si difficile que ça, vu que la majorité desdits contestataires considéraient la logique comme une ruse de la classe moyenne blanche américaine pour réduire en esclavage les Noirs et les pauvres.

— Elle a dit qu'elle reviendrait plus tard. Elle doit être dans sa chambre, en ville, dit l'homme.

Il essaya de se masser la main mais dès qu'il la touchait la douleur redoublait et il grimaçait.

— Merci, dit Remo. Attention à cette main.

Dans sa chambre en ville ? Remo en doutait. La coupure de l'électricité avait dû couper la climatisation de sa suite et dans la chaleur extrême de l'été, Janie Baby n'allait pas rester dans une chambre non réfrigérée si elle n'y était pas obligée.

Remo remonta en haut de la colline au petit trot et reprit Chiun, qui semblait n'avoir pas bougé un muscle depuis que Remo l'avait quitté. Ils repartirent vers la petite ville de Clairburg et Remo s'arrêta à côté d'un agent de la circulation.

— Monsieur l'agent ! appela Remo.

Le policier sursauta comme s'il s'attendait à être attaqué. Sa main se glissa vers son pistolet. Puis il vit Remo et se détendit un peu à la vue d'un adulte.

— Oui ?

— Avec l'électricité coupée partout, où est le motel le plus proche avec l'air conditionné ? demanda Remo.

— Voyons voir...

Le flic réfléchit un moment, en remuant les lèvres.

— Oui, le plus près ce serait le *Pisaller Motel*, à six kilomètres de la ville, par la Route 90. Vous allez tout droit, vous ne pouvez pas vous tromper. Vous êtes reporter ?

— Non.

— Bien. Je déteste les reporters.

— Ne faiblissez pas et n'hésitez pas, dit Remo en redémarrant.

Le *Pisaller Motel* n'était qu'à cinq minutes, étalé au bord de la route comme quatre ranchs qui auraient décidé de vivre ensemble. Remo se gara dans le parking géant et Chiun attendit dans la voiture pendant qu'il allait au bureau.

Il y avait une jeune femme blonde, à la réception, flanquée par deux fougères en plastique. Elle portait un chandail rose et un pantalon blanc et elle sourit chaleureusement quand son regard croisa les yeux de Remo, qui étaient si foncés qu'ils paraissaient absolument noirs. Remo mesurait près d'un mètre quatre-vingt-dix, il était mince, avec des poignets épais qui sortaient de ses manches de chemise retroussées.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— Où est qui ?

— Allez, allez, je n'ai guère de temps. Mon équipe attend dehors et nous sommes pressés de passer ça au journal télévisé de sept heures. Où est-elle ?

Il tambourinait des doigts sur le comptoir.

— Je vais vous y conduire.

Remo secoua la tête.

— Non. Laissez-moi simplement en finir avec cette interview et puis j'aurai un peu de temps pour revenir causer avec vous.

— Promis ?

— Croix de bois, croix de fer.

— Chambre 27. À l'extrémité de l'aile, dit la fille en montrant du doigt une fenêtre.

— Il y a des gens dans les chambres à côté ?

La fille regarda Remo avec inquiétude. Il expliqua rapidement :

— Rien ne fout en l'air une interview comme des gens qui bavardent dans la pièce à côté. Vous verrez ça quand vous passerez vous-même à la télé.

Elle hocha la tête.

— Non. Il n'y a personne, ni d'un côté ni de l'autre. C'est ce qu'ils ont voulu.

— Merci. Je reviens.

De retour à la voiture, Remo dit à Chiun :

— J'en ai pour quelques minutes.

— Prends ton temps. Mais ne laisse pas de désordre.

Remo entendit des voix dans la chambre 27 et retourna au 26. La porte était fermée à clef mais il fit rapidement vibrer le bouton dans sa main, en avant et en arrière, jusqu'à ce que les pièces métalliques glissent et que le bouton tourne facilement. Il referma promptement à clef derrière lui.

En écoutant à la porte de communication entre les deux chambres, Remo entendit et reconnut deux des voix.

Il y avait Janie Baby, avec son nasillement distingué qui se changeait on ne sait comment en ravissant soprano quand elle chantait. Il y avait la voix traînante de son mari, l'avocat-théoricien-révolutionnaire qui vivait avec elle à Malibu. Remo ne reconnut aucune des autres voix.

Janie Baby : « Tony, repasse encore une fois le plan pour que nous sachions tous ce que nous faisons. »

Tony : « Je l'ai déjà repassé trois fois ! » Janie Baby : « Alors cette fois, ça ne devrait pas être compliqué pour toi. Encore une fois. »

Courage, pensa Remo. C'est le prix qu'on doit payer pour être l'étalon royal. Ça pourrait être pire. Un autre de ces contestataires célèbres était recherché pour trafic de drogue, un autre avait épousé une star de Hollywood et s'était embourgeoisé et une autre encore faisait la manche pour un gourou.

Tony : « Nous apportons les armes dans des cartons de provisions et nous les distribuons. Janie, à 8 h 30, tu appelles la presse pour une conférence derrière la foule. Comme ça, ils ne pourront rien voir. Dès que tu as commencé, nous poussons la foule en masse vers le grillage. Nos gens tireront un ou deux coups de feu. Les flics riposteront. Le temps que la presse revienne, ce sera une émeute générale. Nous aurons des témoins, bien sûr, pour affirmer que les flics ont tiré les premiers. Quand la foule se ruera par le portail, nous aurons les explosifs posés à côté de la centrale dans un emballage qui a l'air d'un rouleau de câbles électriques. Nous serons partis depuis longtemps parce que ce serait bête de se faire blesser. Et une fois qu'ils auront maîtrisé l'émeute, probablement pendant la nuit, nous déclencherons les explosifs par radio et nous ferons sauter tout le foutu bazar. » Voix inconnue : « Y aura des blessés. » Janie Baby : « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. »

Tony : « C'est vrai, ça. C'est pas notre problème. Et d'abord, Janie donnera demain une conférence de presse et accusera les flics. Nous dégotterons de faux témoins qui les auront vu tirer les premiers. »

Voix inconnue : « Et pour l'explosion ? » Janie Baby : « Laissez-moi faire. Ça prouve simplement que c'est une foutue centrale dangereuse et qu'on ne peut pas se fier à ces monstres brûleurs de charbon. Où est l'émetteur radio, pour faire sauter les explosifs ? »

Tony : « Sous mon matelas. On le laisse là jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Pour qu'il n'y ait pas d'accident. »

Voix inconnue : « J'ai mis deux pistolets au fond du carton de sandwiches de salade de poulet. C'est marqué sur le dessus. » Janie Baby : « Très bien. Et les explosifs ? »

Voix : « Déjà dans le coffre de la voiture. »

Janie Baby : « OK. Il n'est pas loin de sept heures. Temps d'y aller. »

Remo attendit pendant que des gens allaient et venaient dans la chambre à côté, puis il entendit leur porte s'ouvrir et se refermer. Il souleva un coin du rideau et vit la chanteuse, son mari et deux hommes se diriger vers une grande Lincoln blanche, couverte de chrome et de gadgets. Probable, pensa Remo, que leur Volkswagen qui marche à l'herbe était chez le fleuriste pour révision.

Il n'y avait pas de bouton, du côté de Remo, à la porte de communication, rien qu'une plaque de serrure ronde et lisse. Remo ramena sa main droite à sa hanche et enfonça le bout de ses doigts raidis dans le bois, à côté de la plaque de cuivre. Le bois vola en éclats, les doigts rencontrèrent le mécanisme de la serrure, tournèrent, et la porte s'ouvrit.

La chambre avait l'air d'une décharge publique clandestine. Aucun des deux lits n'était fait. Une corbeille à papiers débordait de boîtes de bière et de bouteilles vides et quand il n'y avait plus eu de place, les occupants de la chambre avaient fait contre mauvaise fortune bon cœur et jeté boîtes et bouteilles au hasard dans tous les coins. Le plancher était recouvert d'un tapis de papiers gras. Des sandwiches à moitié mangés traînaient sur la commode.

Remo jeta un coup d'œil dans la salle de bains, curieux de voir comment vivait la personne distinguée qui voulait donner à l'Amérique une nouvelle liberté et des lendemains chantants de responsabilité personnelle. Le lavabo était criblé de poils de barbe, mais le papier du savon gratuit fourni par le motel n'avait pas été défait. Les serviettes de bain n'avaient pas servi, la douche et la baignoire étaient sèches et intactes. Il y avait quatre boîtes de bière sur l'étagère du lavabo, un pot à moitié vide d'anti-transpirant garanti sans fluorocarbène, ainsi qu'une bonne douzaine de gros tubes en plastique contenant des pilules multicolores.

— Une vie meilleure grâce à la chimie, dit Remo tout haut.

Il revint dans la chambre, retourna un des matelas et le laissa glisser par terre. Il n'y avait pas d'émetteur de radio.

Remo souleva l'autre et vit l'appareil, une boîte noire carrée avec des cadrans, un bouton chromé et une antenne télescopique. Derrière lui, la porte s'ouvrit.

— Tiens, tiens, tiens, qu'est-ce que nous avons là ? demanda quelqu'un.

Remo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et répliqua :

— Service de la maison. Cette chambre était prévue pour un grand nettoyage en 1946 et je ne sais pourquoi elle a été oubliée.

L'homme qui se tenait sur le seuil était un grand blond bien bronzé, en jean blanc et chemisette beige. Ses biceps se gonflèrent

quand il croisa les bras en regardant l'émetteur radio sur le sommier.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Un nouvel aspirateur organique, répondit Remo. Ça vous débarrasse de toutes les saletés. Vous voulez voir comment ça marche ?

— Non, ducon. Je veux simplement te voir au trou pour cambriolage.

Il entra dans la chambre et ferma la porte derrière lui. Remo rafla l'émetteur et laissa retomber le matelas. Le blond tendit la main vers le téléphone, sur un guéridon près de la porte.

— Peux pas vous laisser faire ça, l'ami, dit Remo.

— Essaie voir de m'arrêter, riposta le blond costaud.

— Si ça doit vous faire plaisir, dit gentiment Remo.

Il s'approcha tranquillement du blond qui venait de décrocher le téléphone. Remo tendit un doigt et appuya sur les broches.

Le blond, en ricanant méchamment, tenta de faire deux choses à la fois. Il raccrocha brutalement dans l'espoir d'écraser le doigt de Remo et, d'une bonne poussée de la main gauche, voulut le faire reculer contre le mur.

Le combiné retomba mais manqua le doigt de Remo. Le blond sentit sa main droite détachée de l'appareil par la main gauche de Remo. Alors, de son autre main, il balança un grand coup en pleine poitrine de Remo. Il eut la pénible impression de frapper un mur de briques. L'onde de choc se répercuta dans son poignet, tout au long de son bras et fit frémir son épaule.

Il voulut décocher un bon crochet du droit à la tête de Remo. Le coup rata.

— Il n'y a pas moyen de vous faire tenir tranquille ? demanda Remo.

— Je m'en vais t'arracher la tête, ducon ! gronda le blond.

Remo soupira. Le blond prit son élan et visa d'un bon gauche-droite son adversaire. Remo ne bougea pas et, inexplicablement, les deux coups passèrent à côté. Comme s'il était resté bien planté sur ses jambes mais avait à peine oscillé d'un côté et d'autre pour éviter les coups. Le blond sentit comme une douloureuse déchirure dans ses muscles dorsaux quand ses poings ne rencontrèrent que du vide. Il s'empara du téléphone et l'abattit sur la tempe de Remo mais l'appareil ne fit que le survoler quand celui-ci se baissa. Et puis, alors que Remo se redressait, le blond s'envola avec grâce et ses cent-vingt kilos furent projetés dans le fond de la chambre. Il ne fut pas assez agile ni assez rapide pour se protéger la tête avant qu'elle ne s'écrase contre le mur. Son crâne y fit un trou, il laissa échapper un gémissement piteux et retomba en tas.

Remo sortit sans se retourner. Si le blond n'était pas mort, tant

mieux. Et s'il était mort, tant mieux aussi. L'important, c'était la grosse Lincoln moche et de s'assurer qu'elle ne s'éloignait pas trop.

Il monta dans sa voiture de location, posa l'émetteur sur le siège entre Chiun et lui et sortit rapidement du parking du motel.

En arrivant à Clairburg, à six kilomètres de là, il vit la Lincoln blanche, quatre voitures devant lui. Avec un peu de chance, il se rapprocherait dans la ligne droite allant de la ville à la centrale électrique.

Ils avaient traversé l'agglomération et revenaient sur la grand-route quand Chiun demanda :

— Tu ne vas pas me dire ce que c'est, n'est-ce pas ?

— Ce que c'est quoi ?

— Cette boîte noire ?

Remo regarda devant lui. Les autres voitures avaient bifurqué et il n'y avait plus personne entre la Lincoln et lui. Trois cents mètres à peine les séparaient et Remo se rapprochait tranquillement.

— C'est un jouet, répondit-il.

— Comment ça marche ? demanda Chiun

Sa main aux ongles longs se tendit pour prendre la boîte noire.

— Je vous expliquerai, dit Remo. D'abord, il faut tirer sur l'antenne.

Les ongles de Chiun se glissèrent sous la petite bille ronde au sommet de l'antenne télescopique et la tirèrent de toute sa longueur.

— Et maintenant ?

— Il y a une petite manette marquée marche-arrêt. Mettez-la sur « marche », dit Remo.

Sans regarder, il entendit Chiun pousser la manette. Il n'y avait plus que cent mètres entre la Lincoln et lui, et aucune autre voiture sur la route.

— Et maintenant ? demanda Chiun. Est-ce que je dois toujours tout te soutirer ?

— Vous voyez un petit voyant à côté de la manette ? Dites-moi quand il s'allumera.

— J'aime bien ça, dit Chiun. Oui, ça me plaît bien.

— Surveillez le voyant.

— Il est allumé. Une lumière orangée. Ça vient juste de s'allumer. Soixante-quinze mètres.

— Maintenant, vous voyez le bouton sur le dessus ? demanda Remo.

— Oui.

— Vous savez ce qui se passera si vous appuyez dessus ?

— Quoi donc ?

Cinquante mètres.

— Essayez, vous verrez.

— Je veux savoir d’abord, dit Chiun. Qu’est-ce qui se passera si j’appuie dessus ?

Mais alors qu’il parlait encore, son index se glissait vers le bouton chromé.

— Observez cette voiture devant nous. Chiun leva les yeux tout en appuyant sur le bouton.

Devant eux, la Lincoln fit entendre un sourd grondement, immédiatement suivi d’une énorme explosion qui souleva la voiture de plusieurs mètres. Des plaques de tôle blanche s’arrachèrent de la carrosserie pendant qu’elle était en l’air et s’envolèrent encore plus haut. En même temps, le réservoir explosa à son tour et transforma la Lincoln en boule de feu qui rebondit sur la chaussée et alla s’écraser contre la glissière de sécurité.

Tout brûla. Ce soir, il n’y aurait pas de fusillade à la centrale électrique. Pas de bombes. Pas de morts plus ou moins innocents. Remo était très satisfait.

Sans ralentir, il fit demi-tour et retourna vers la ville.

— Une boum, dit Chiun.

— Bombe, rectifia Remo. Et rappelez-vous. Pas de plaintes que les bombes gâchent la perfection d’un assassinat. Vous l’avez déclenchée vous-même.

— Tu veux dire que chaque fois que j’appuierai sur ce bouton, une voiture explosera ?

— Non.

— Il faut que ce soit une voiture blanche ?

— Non.

— Une voiture blanche laide ?

— Non. Ça ne remarchera plus jamais, dit Remo.

Chiun baissa sa vitre et jeta l’émetteur au loin, dans l’herbe folle du bas-côté.

— De la ferraille, dit-il. À quoi sert un bout de ferraille qui ne marche qu’une fois ?

— C’est exactement ce que je me demandais.

Quand ils retournèrent à leur motel, un message les attendait. Remo devait rappeler immédiatement sa tante Lorraine. Cela signifiait Harold W. Smith, directeur de l’agence secrète CURE pour laquelle Remo travaillait comme assassin. Cette semaine, c’était la tante Lorraine. La semaine dernière, c’était l’oncle Howard et, celle d’avant, la cousine Doreen. Remo se demandait si les secrets d’État des USA seraient réellement compromis si le directeur de CURE laissait simplement un message pour que Remo rappelle Smith.

Quand l’employé de la réception lui dit qu’il devait rappeler sa tante Lorraine, il décida de mettre son hypothèse à l’épreuve.

— Je n'ai pas de tante Lorraine.

— Mais c'est ce qu'on a dit, protesta l'employé. Je vous assure. J'ai pris la communication moi-même.

— Oui, mais ce n'est qu'un code, dit Remo. C'est d'un nommé Smith qui veut que je lui téléphone.

Un silence, et puis l'employé perplexe demanda :

— Alors pourquoi est-ce qu'il n'a pas simplement dit d'appeler Smith ?

— Parce qu'il avait peur que vous le disiez aux Russes. Ou, pire, au Congrès.

— Ah oui, je vois, dit l'employé. Eh bien, j'ai autre chose à faire, monsieur, alors je vais raccrocher.

— Vous n'appellez pas les Russes, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Tant mieux, parce que ce genre de truc bouleverse Smitty.

L'employé brancha Remo sur une ligne extérieure et il forma un numéro au préfixe 800 qui, après être passé par deux standards, sonna finalement dans un sanatorium de Rye, dans l'État de New York, la couverture du quartier général de CURE.

— Ici Remo, dit Remo.

La voix sèche de Smith alla droit au but, sans s'identifier mais on ne pouvait se méprendre sur le ton acide.

— Remo, vous savez qui est Bobby Jack Billings ?

Remo réfléchit un moment avant que se présente à son esprit l'image d'un gros homme à figure ronde tenant une boîte de bière.

— Ouais. L'oncle du Président, ou quelque chose comme ça.

— Son beau-frère, dit Smith. Il a été enlevé.

— Ça m'a l'air d'une bonne chose, répliqua Remo avant de raccrocher et d'arracher la prise du téléphone.

CHAPITRE III

— C'est vraiment un lieu de rendez-vous à la con, dit Remo.

— Pensez à ça la prochaine fois que vous débrancherez votre téléphone, répliqua Smith.

Il était deux heures du matin. Remo venait de monter dans un wagon du métro de New York, au coin de la 56^e rue et de la sixième Avenue. Le Dr Harold W. Smith, en costume gris et portant une serviette, était déjà assis sur un des sièges en fibre de verre moulée. À part lui, la voiture était vide mais gardait les traces d'une contamination par *l'homo newyorkis* dans un passé récent. Des graffiti obscènes étaient peints à la bombe sur les parois. Des suggestions non moins obscènes étaient écrites au marqueur magique sur les dossiers des sièges. La plupart des avis de la compagnie avaient été arrachés et ceux qui restaient étaient transformés en représentations artistiques d'organes génitaux géants. Une âcre odeur de marijuana planait encore.

Remo regarda autour de lui avec dégoût. Il se rappela un livre datant de quelques années, dans lequel l'auteur s'appliquait à justifier ce vandalisme en disant que c'était une nouvelle forme d'art folklorique urbain. À l'époque, Remo avait haussé les épaules parce que ledit auteur était un drogué de la violence dont la faiblesse était de voir de la pureté, de la beauté et des vérités éternelles dans les combats de boxe, la guerre, les émeutes, le viol et le cambriolage.

— Nous aurions pu nous rencontrer dans un restaurant, dit-il en s'asseyant à côté de Smith. Pourquoi venir ici ?

— Le Congrès refait des siennes. Nous ne pouvons être trop prudents, répliqua Smith.

— La chaîne s'arrête quand même au Président. Personne ne peut toujours rien tant qu'il ne craquera pas.

— C'est vrai, reconnut Smith de mauvaise grâce.

Sa voix était sèche, pincée comme si l'expressivité coûtait de l'argent et qu'il ne tenait pas à en gaspiller.

La rame se balançait dans un virage et les roues métalliques firent entendre un grincement si aigu qu'il fit mal aux oreilles de Remo.

— Enfin, bref, reprit Smith, il paraît que Bobby Jack Billings a été enlevé.

— Qui peut vouloir de lui ?

— Je ne sais pas. Il n'y a pas eu de demande de rançon.

— Il est probablement en virée quelque part, jugea Remo.

Smith secoua la tête. Il rectifia la position de sa serviette sur ses genoux, comme s'il allait perdre des points au Jugement dernier pour manque de netteté.

— Il est trop connu, dit-il. On l'aurait aperçu quelque part. Mais là, il a disparu.

En quelques mots, Smith donna les détails de la disparition de Bobby Jack Billings.

Alors que la rame ralentissait en entrant dans la station de la 51^e rue, Remo secoua la tête.

— Une étoile de David et *aussi* une croix gammée sur les lieux ?

— Oui. Naturellement, nous les avons examinées, mais ce n'était que de la camelote qui pourrait s'acheter n'importe où.

— Et les dernières personnes à l'avoir vu sont des Arabes ?

— Des Libyens. Oui.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais pour moi tout ça c'est bidon.

— Vous trouvez ça un peu incroyable ? demanda Smith.

— Beaucoup incroyable.

— Moi aussi.

Smith fut rejeté contre son dossier quand la rame quitta la station.

— Cependant, dit-il, il est possible qu'un groupe avec des attaches à l'étranger ait enlevé Billings. Le Président l'aime énormément et on pourrait le faire chanter, pour lui faire faire je ne sais quoi. Mais ce n'est pas cette possibilité qui m'inquiète.

— C'est quoi, alors ?

— J'ai peur que le Président ait lui-même ordonné le kidnapping.

Remo secoua la tête.

— Non, je ne vois pas ça. N'oubliez pas, c'est de Washington que nous parlons. Le Président et son équipe auraient de la chance s'ils étaient capables de trouver un restaurant qui sert des œufs. Ils n'iraient pas organiser un kidnapping. Et quand bien même. Pour quoi faire ?

— Peut-être pour mettre Billings au placard jusqu'aux élections. C'est une gêne constante pour eux.

— S'ils ont fait ça, pourquoi est-ce que le Président nous demande d'enquêter ? demanda Remo.

— Il ne l'a pas demandé, expliqua Smith. Nous l'avons appris par d'autres sources.

Il ne cita pas les sources mais il n'en avait pas besoin. Remo savait que CURE était relié par ordinateur, téléphone et indicateurs à tous les services de police du pays. Aucun argent n'était déplacé, aucune enquête criminelle menée, très peu de choses se passaient sans arriver par des réseaux imbriqués jusque dans les énormes banques de mémoire de CURE à Rye, dans l'État de New York.

— Je renonce, dit Remo. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Interrogez les agents du Secret Service chargés de la protection de Billings. Il est possible qu'ils sachent quelque chose. Sinon, peut-être les Libyens avec qui il avait rendez-vous ce jour-là. J'ai leurs noms ici, dit Smith..

Alors qu'il prenait un papier dans sa serviette, la rame s'arrêta dans une secousse grinçante. Remo prit le papier, le plia et le mit dans sa poche.

La porte automatique s'ouvrit et trois jeunes gens montèrent, environnés de vacarme. Le premier avait un transistor diffusant du disco à plein volume. Le deuxième portait un sac en papier et le troisième un escabeau pliant.

Du sac en papier, un des garçons tira une bouteille de vin qu'ils se repassèrent pour boire bruyamment au goulot. Le gosse à la radio la posa sur un siège où elle continua de tonitruer. Il portait un blouson Eisenhower en jean avec un dragon brodé dans le dos. Les deux autres déplièrent l'escabeau métallique au milieu de la voiture.

Remo les observa, en continuant de parler à Smith.

— D'accord, nous les interrogerons. Est-ce que ces Libyens savent qu'il a disparu ?

— Ils l'ont peut-être deviné. Le lendemain de l'incident, ils ont reçu des excuses du Président qui leur a dit que son beau-frère avait un petit peu trop bu et qu'il était allé chez des amis où il s'était endormi. Ils ont peut-être avalé ça. Je ne sais pas. Et puis la Maison-Blanche a distribué à la presse une photo de Billings jouant au volley-ball près de chez lui. C'était une vieille photo de leurs archives, prise l'été dernier, mais personne ne le sait et il est possible que ça ait rassuré les Libyens et leur ait fait croire que Bobby Jack est toujours parmi nous, dit Smith, et il regarda les trois jeunes gens. Il n'y a pas de gardes, dans ces rames ?

— Si, bien sûr, mais ils se planquent tous à l'avant avec le machiniste.

Une voix venant de l'avant de la voiture tonna en couvrant la radio :

— Je crois que j'aime pas tous ces mecs qui sont avec nous dans notre métro.

Remo leva les yeux. Le jeune homme à la radio le regardait d'un air mauvais. Remo lui tira la langue.

— Hé, qu'est-ce que tu fous, mec ? rugit le garçon en baissant sa radio.

— J'essaie d'exprimer la répulsion totale que vous m'inspirez tous les trois, répliqua Remo.

— Ah dites, vous entendez ça ? Vous entendez ? cria le gosse à ses deux copains qui prenaient des bombes de peinture dans le sac en

papier. Il nous insulte, les mecs. Je crois que répulsion, c'est une insulte.

— Ta vie est une insulte, répliqua Remo. Ferme ta gueule et ta radio.

— Ouais ? fit le jeune homme et il remit son transistor à plein volume.

Smith dit à Remo :

— Je vous en prie.

— Vous me priez mon cul ! riposta Remo.

Le type à la radio s'était levé et regardait d'un air menaçant Remo qui se levait aussi. Il était plus petit et plus mince que le loubard.

— Vous voyez ça ? dit le garçon à ses copains. Il nous défie. Il cherche la bagarre.

Un de ses compagnons était sur l'escabeau et projetait de la peinture blanche sur le plafond de la voiture. L'autre maintenait l'escabeau d'une main et avait deux autres bombes dans l'autre. Ils étaient très bien organisés, reconnut Remo. Leur intention apparente était de couvrir de peinture les graffiti existants pour les remplacer par des messages de leur choix. Les deux garçons ne faisaient pas attention à leur camarade qui continuait de crier :

— Il cherche la bagarre, il cherche la bagarre.

— Comment ça se fait que tu dises la vérité ? demanda Remo.

Il s'approcha du trio, frôla le garçon qui maintenait l'escabeau, ramassa la radio sur le siège, la laissa tomber et y enfonça son talon. La musique se tut dans un gémissement pitoyable.

Le silence soudain attira l'attention des deux artistes. Ils se tournèrent vers Remo qui se tenait devant le gamin en blouson. Celui qui était en haut de l'escabeau jeta sa bombe de peinture sur le siège et sauta à terre.

Remo s'aperçut qu'ils étaient tous ivres. Il se rappela un lointain passé, avant qu'il travaille pour CURE. Il avait été agent de police dans le New Jersey, alors, envoyé à une chaise électrique qui ne marchait pas pour un crime qu'il n'avait pas commis, et puis il avait été recruté par CURE comme exécuteur des hautes œuvres, sous la tutelle de Chiun, l'assassin coréen. Autrefois, dans le New Jersey, il était souvent arrivé à Remo de s'enivrer le soir. Mais quand il était ivre, il ne cherchait pas à tabasser les gens ni à imposer à leurs oreilles le vacarme de sa radio. Il était un aimable ivrogne qui se mêlait de ses affaires, ne parlait que si on lui adressait la parole et souriait beaucoup. Où étaient donc passés les joyeux pochards ? se demanda-t-il.

Pourtant, comme il se rappelait ces jours enfuis, le souvenir sauva la vie des trois loubards. Ils se ruèrent sur Remo. Il recula vers la banquette, ramassa la bombe de peinture blanche et, tandis qu'ils

brandissaient des poings tout autour de lui, pour tenter de l'assommer, il passa tranquillement entre eux en appuyant sur le poussoir en plastique rouge au sommet, pour leur asperger la figure de peinture blanche.

La rame s'arrêta dans un hurlement de freins hydrauliques à la 14^e rue. Les portes s'ouvrirent et, un par un, Remo lança les trois jeunes gens sur le quai, en évitant leurs poings sans aucune difficulté. Juste avant que les portes se referment, il leur jeta l'escabeau dessus.

— Et maintenant, allez à pied ! gronda-t-il.

Les portes se fermèrent et il retourna vers Smith en souriant.

— Voyez ? Bien propre et net.

— Vous devenez tendre en prenant de l'âge.

— Non. Vieux, simplement, dit Remo.

CHAPITRE IV

Au village de Hills, l'agent du Secret Service ne fut pas impressionné par la carte spéciale du Département d'État de Remo. Remo se demanda s'il aurait préféré sa carte du ministère de l'Agriculture, celle de la CIA, celle du FBI ou son passeport diplomatique des Nations Unies, tous papiers que Remo possédait parce que Smith lui donnait tout le temps des cartes dont il pourrait avoir besoin dans des circonstances données et que Remo perdait presque aussi vite qu'ils lui étaient remis.

L'aîné des deux agents prit celle que lui tendait Remo et la caressa comme s'il enregistrerait l'information au toucher plutôt qu'à la vue.

— Ça doit aller, je pense, grommela-t-il en rendant la carte. Mais nous avons déjà causé à vos gens, aujourd'hui.

— Alors vous devriez connaître votre sujet par cœur et ne pas avoir de mal à vous rappeler exactement ce qui s'est passé, répliqua Remo qui n'aimait pas cet agent Derle.

— Facile, ce qui s'est passé. Nous étions dans notre voiture devant la gare et Bobby Jack était par-derrière sur le quai. Et puis les Arabes sont venus sur le devant et nous ont dit qu'il était parti. Nous n'avons pas pu le trouver, alors probable qu'il était vraiment parti.

— Mais vous ne l'avez vu partir nulle part ?

— Je viens de vous le dire. Vous voulez une bière ?

— Non, répondit Remo. De l'eau.

— Y a pas d'eau dans cette maison, répondit Derle. Rien que de la bière.

— Alors rien, dit Remo.

Il examina le living-room de Bobby Jack Billings. Tous les meubles étaient couverts d'une étoffe à fleurs qui sentait le moisi, comme si elle avait traîné mouillée pendant une semaine au fond d'une machine à laver.

— Comment était Billings, ces derniers temps ? demanda-t-il.

L'agent Derle s'allongea sur un des canapés, de l'autre côté de la table basse, en face de Remo. Il haussa les épaules.

— Comme il est toujours. Levé tard. Bourré avant le petit déjeuner. Bourré toute la journée. Bourré le soir. Et il se couche.

— Il ne peut pas être aussi mauvais que ça !

— Mauvais ? Le Chaînon est encore pire.

— Pourquoi l'appellez-vous le Chaînon ? demanda Remo.

L'agent Derle pouffa.

— On lui raconte que ça veut dire intermédiaire. Il aime bien ça. Le Président aussi.

— Et dans votre idée, ça ne veut pas dire ça ?

— Pensez-vous. Le Chaînon, c'est le Chaînon Manquant, comme qui dirait le pithécanthrope. C'est comme ça qu'il se conduit. Comme une sorte de sous-espèce avec une vessie en voie d'évolution.

— Il n'a pas parlé d'aller se perdre quelque part ? De s'en aller ? Il ne vous a pas paru inquiet ou soucieux ?

— Chaînon ne parle de rien sauf d'aller pisser. Et la seule chose qui l'inquiète, c'est d'être à court de bière.

— Où croyez-vous qu'il soit ? demanda Remo.

— Allez savoir, marmonna Derle avec un nouveau haussement d'épaules. Tenez, c'est comme si on passe par la même rue tous les jours et on voit toujours un vieux papier de chewing-gum sur le trottoir. Et puis un jour, le papier n'est plus là et on se dit comme ça tiens, où est passé le papier du chewing-gum. Mais on s'en fout, dans le fond. N'importe quoi peut arriver à un papier de chewing-gum.

— On dirait que vous ne l'aimiez pas beaucoup, remarqua Remo. Je croyais que les types comme vous finissaient par avoir de l'amitié pour les gens qu'ils sont censés garder.

— Pas pour Bobby Jack Billings.

Remo se leva.

— Bien. Où est votre collègue ?

— Il est allé passer deux jours à Atlanta, pour travailler au bureau là-bas. C'est toutes les questions que vous avez à poser ?

— Oui.

— Vous devenez plus faciles, vous autres. La même de ce matin avait un tas de questions.

— Quelle même de ce matin ? demanda Remo.

— Du Département d'État aussi. Vous devez la connaître. Une grande blonde d'un mètre quatre-vingt avec des nattes et des yeux violets... euh... Miss Lester.

— Ah oui. Elle.

— Vous devez tous vous tomber les uns sur les autres.

— Bof. Vous savez ce que c'est.

— Ouais.

— Ils ont dû penser que j'apprendrais quelque chose qu'elle n'avait pas trouvé. Deux têtes valent mieux qu'une, vous savez.

— Même si une d'elles est la vôtre ? demanda Derle.

— Surtout si l'une d'elles est la mienne, répliqua Remo.

Il regarda Derle et ses yeux noirs plongèrent dans ceux de l'agent du Secret Service. L'agent parut sur le point de dire quelque chose, mais il regarda au fond des yeux de Remo et y vit quelque chose d'indéfinissable, alors il ne dit rien. Ce n'est que plus tard, bien plus

tard, qu'il comprit ce qu'il avait vu. Au fond des yeux de Remo, il y avait un aperçu de la mort.

À Atlanta, l'agent Gavone ne fut pas d'un plus grand secours que Derle. Il ne pensait pas que quelque chose ne tournait pas rond chez Billings, il ne savait pas du tout où il était passé mais il ne demandait pas mieux que de parler de miss Lester, qui était bien plus agréable à regarder que Remo.

— Une grande blonde, dit-il. Elle est venue ici et elle m'a posé un tas de questions. Meilleures que les vôtres.

— Écoutez, dit Remo qui en avait assez d'entendre des réflexions sur son incapacité. Elle ne fait que me préparer le travail. Ensuite je viens poser les questions vraiment importantes.

— Quoi, par exemple ? demanda Gavone. Posez-moi une question vraiment importante..

Remo fut incapable d'en trouver une. Alors il demanda finalement :

— Quelle marque de bière boit Bobby Jack ?

— C'est important, ça ?

— Je vous crois ! C'est la clef de toute l'affaire ! Quelle marque ?

— N'importe laquelle.

— Il doit avoir une préférence.

— Bien sûr. Celle qui est la plus froide.

— Vous n'êtes pas d'un grand secours, dit Remo.

— Posez de meilleures questions, répliqua Gavone.

Mustafa Kaffir était dans un bureau du premier étage de la mission libyenne, située dans un vieil hôtel particulier de l'est de Manhattan. Il écoutait une voix au téléphone et hochait constamment la tête. Mais son expression était amère.

Il regardait par la fenêtre la police de New York dans la rue. C'était avec ironie qu'il songeait souvent que la Libye, dont la politique étrangère tenait dans un seul slogan, « Mort aux juifs », avait sa mission protégée 24 heures sur 24 par une police payée par les contribuables de New York, la ville dont la population juive était la plus importante du monde.

Il raccrocha son téléphone en marmonnant tout bas « Oui, mon colonel » et regarda son assistant. Comme Kaffir, il portait le costume arabe traditionnel.

— Des ennuis, Excellence ? demanda-t-il.

C'était un homme mince qui s'exprimait avec cet abandon courant entre amis intimes et amants. Kaffir et lui étaient les deux.

— C'est le cinglé, répondit Kaffir. Il veut que nous montions une invasion armée de l'Ouganda pour remettre Amin Dada sur son trône. Il a l'air convaincu que le peuple ougandais se soulèvera en masse

pour acclamer le retour du clown.

Son assistant secoua la tête et pinça les lèvres. Kaffir rit tout bas.

— Ce serait comique si ce n'était pas tragique. Tu vois d'ici le bouffon, massant son soldat aux frontières de l'Ouganda ? (Il éclata de rire.) Massant son soldat. Tu as compris ?

— Très drôle, Excellence, dit l'assistant.

Il avait des yeux noirs et de longs cils huilés. Avec sa peau claire, il ressemblait à une poupée de plâtre trop peinte.

— Ouais, très drôle, dit quelqu'un, de la porte.

Kaffir pivota dans son fauteuil et vit un Américain en pantalon et tee-shirt noirs.

— Qui... ?

— Je m'appelle Remo. Je n'ai besoin que de deux minutes de votre temps. On peut parler devant cette lopette ? demanda Remo en désignant l'assistant de la tête.

— Qui vous a laissé entrer ?

L'assistant tendit la main vers le téléphone. Celle de Remo se referma dessus. L'assistant arracha sa main et la massa pour soulager la douleur. Il avait l'impression de l'avoir appuyée sur un poêle rougi à blanc.

— Ne lui faites pas de mal ! tonna Kaffir.

Remo le regarda, puis le délicat jeune homme. Il comprit et hocha la tête.

— Je ne lui ferai pas de mal si vous me répondez. Ça sera très rapide.

Kaffir hésita et Remo fit un pas vers le jeune assistant qui se tassa peureusement sur sa chaise.

— Que désirez-vous savoir ? demanda précipitamment Kaffir. Qui êtes-vous ?

— Qui je suis n'a aucune importance, répondit Remo et il parla lentement, en choisissant bien ses mots. Quand Bobby Jack Billings s'est éloigné de vous l'autre jour, ça a montré à mon gouvernement que la sécurité entourant la famille du Président n'est pas ce qu'elle devrait être. Même si nous avons retrouvé Bobby Jack et si tout va bien, il aurait pu facilement être enlevé ou attaqué. Vous comprenez ?

Kaffir acquiesça. Remo regarda le jeune assistant qui fit de même.

— C'est mon boulot de veiller à ce que le dispositif de sécurité soit amélioré. Alors j'ai besoin de votre aide pour ça, dit Remo. Je n'ai que quelques questions à vous poser.

Les questions ne prirent que deux ou trois minutes. Kaffir n'avait vu personne rôder autour de la gare. Il n'avait vu personne laisser tomber les médailles par terre là où Bobby Jack Billings s'était tenu. Il n'avait remarqué aucun comportement insolite de la part des agents du Secret Service.

Il conclut en déclarant :

— Si quelqu'un a envie de faire une petite promenade tout seul, je suppose qu'il y a très peu de moyens de l'en empêcher.

Il souhaitait, à part lui, que le président libyen s'en aille faire une petite promenade et s'égare. Il était certain que personne ne l'en empêcherait.

— Très bien, dit Remo. C'est tout ce que je voulais.

Il retourna vers la porte et puis se ravisa.

— Ah, un dernier mot. Avez-vous été interrogés par une jeune Américaine ? Une grande blonde, avec des nattes ? Miss Lester ?

— Non, je n'ai pas vu cette femme, assura Kaffir.

— Vous ? demanda Remo à l'assistant.

Le jeune homme secoua la tête.

— Au revoir, dit Remo.

Ils attendirent de longues secondes, une fois la porte refermée, avant de parler.

— Ils n'ont pas encore retrouvé le beau-frère du Président, dit Kaffir.

— Apparemment pas.

— Bien, dit Kaffir et il décrocha le téléphone.

— Qui appelles-tu ? demanda l'assistant.

— Notre agent. Un avertissement doit être diffusé.

CHAPITRE V

Le Président des États-Unis était dans le Bureau Ovalé. Il regarda d'abord sa montre, puis son chargé de presse venu le mettre au courant, pour la conférence de presse qui allait commencer dans un quart d'heure. Pour qu'elle ne paraisse pas froissée à la télévision, la veste du Président était accrochée sur un cintre, ainsi que la chemise propre bleu pâle et la cravate foncée qu'il mettrait au dernier moment.

Le chargé de presse s'inquiétait. Le monde allait de mal en pis. La guerre était sur le point d'éclater au Moyen-Orient. L'Iran, totalement antiaméricain à présent, avait interdit toute livraison de pétrole aux États-Unis. Le prix de l'essence n'avait jamais été aussi élevé. L'inflation tournait autour des deux chiffres tandis que l'économie faisait le plongeon et que le chômage battait tous les records. En Afrique méridionale, les guérilleros nationalistes de la libération, soutenus par les États-Unis contre un gouvernement légalement élu, venaient de tuer et mutiler tout un car de missionnaires et d'enfants.

— Ouais, je sais tout ça, dit brusquement le Président, interrompant son collaborateur. Est-ce qu'il se passe quelque chose de désagréable, sur quoi ils vont m'interroger ?

— Probablement rien d'autre que tout ça, répondit le chargé de presse, l'estomac crispé.

Il savait ce qui s'était passé. Les désastres et les échecs étaient devenus si ordinaires et courants que le Président les trouvait naturels. Il fallait quelque chose de plus pour l'inquiéter.

— Bobby Jack n'a rien fait de stupide ? demanda le Président.

Le jeune homme eut l'impression que le chef de l'État le regardait d'un air un peu soupçonneux.

— Non, monsieur le Président. Pas que je sache.

— La gosse n'a rien fait de stupide à l'école ? La femme se conduit bien ?

— Oui, monsieur le Président.

— Bon, eh bien, préparons-nous, alors.

Le Président paraissait satisfait, pensait le chargé de presse, et il aurait bien aimé l'être aussi. Parfois, le Président avait l'air d'oublier qu'il faisait campagne pour sa réélection et qu'une économie chancelante, une inflation galopante, la guerre au Moyen-Orient et tous les embêtements causés au gouvernement par des groupes soutenus par les USA risquaient de rendre une réélection difficile si jamais la presse jugeait bon d'en parler.

Le Président changea de chemise et fit passer par-dessus sa tête et sous le col la cravate qu'il avait portée toute la journée. Il avait toujours du mal à faire ses nœuds alors il avait l'habitude d'en garder une toute nouée le plus longtemps possible. Il consulta encore une fois sa montre, en souhaitant qu'elle s'arrête et ne marque jamais 16 heures. Il avait horreur des conférences de presse. Il considérait les journalistes comme autrefois Churchill considérait les nazis, toujours à votre gorge ou à vos pieds. S'ils ne lui léchaient pas les bottes en essayant de l'amadouer pour obtenir des exclusivités, ils cherchaient à lui couler des crocs-en-jambe pour le faire destituer.

Tout en enfilant sa veste et en resserrant sa cravate, il repassa les faits dans sa tête, puis il suivit le couloir jusqu'à la salle de presse. Inflation, récession, chômage, pas d'essence, Iran, terroristes... tout ça, c'était facile. Il s'en débrouillait depuis quatre ans. Pas de surprises là.

Il ouvrit la conférence de presse en déclarant que tout allait bien et de mieux en mieux et fut soulagé quand aucun des journalistes ne pouffa. Il n'arrivait pas à se rappeler auquel on avait soufflé la question sur la baisse d'un centième d'un pour cent du nombre d'accidents mortels de la circulation, alors il désigna simplement le premier venu, un reporter de Chicago à la mine austère et aux lèvres pincées qui parla comme si sa bouche était cousue avec du fil chirurgical.

— Merci, monsieur le Président, dit le journaliste en se levant. Ce que nous aimerions savoir, monsieur le Président, c'est ce qui est arrivé à vos cheveux.

— Je vous demande pardon ?

— Vos cheveux. Vous aviez la raie à droite. Maintenant vous avez la raie à gauche. Pourquoi ?

— Je passe toujours à gauche au début d'une campagne, répondit le Président. Question suivante.

Il écumait. Quelle question imbécile ! Avec tout ce qui se passait dans le monde, cet abruti voulait savoir ce qui arrivait à ses cheveux ! On n'avait peut-être pas le droit de changer de coiffure pour cacher un petit commencement de calvitie ?

Le journaliste suivant voulut savoir si le Président se teignait. Non. Le Président envisageait-il de se teindre ? Non. Le suivant demanda si le Président avait jamais songé à la chirurgie plastique. Non. La Première Dame envisageait-elle la chirurgie plastique ? Non.

Un autre journaliste annonça que deux candidats démocrates à une obscure fonction, à Oxnard en Californie, avaient fait appel au parti pour qu'il rejette la candidature du Président et soutienne celle de Bella Abzug. Le Président n'avait pas de commentaire là-dessus. Le petit curieux suivant voulut savoir combien de kilomètres le Président faisait par jour, pour son jogging. Huit. Et combien de kilomètres

faisait la Première Dame ? Aucun. Elle n'aimait pas le jogging.

Un autre reporter se leva, en hurlant pour se faire entendre dans le tumulte de questions glapies. Quand le Président se tourna vers lui, les autres se turent.

— Bobby Jack Billings s'est fait remarquer par son silence, la semaine dernière, monsieur le Président. L'avez-vous bâillonné pour la campagne présidentielle ?

— Personne ne bâillonne Bobby Jack, répondit le Président.

Il se tourna pour s'en aller. Derrière lui retentit l'obligatoire « Merci, monsieur le Président. » Il sortit de la salle. Pas une question sur l'économie, les impôts, le chaos à l'étranger et la guerre au Moyen-Orient. Typique, pensait le Président.

Quand il rentra dans son bureau, sa secrétaire particulière lui remit une enveloppe.

— Ça vient d'arriver, monsieur le Président. J'ai reconnu l'écriture.

Le Président aussi. C'était un gribouillis qui commençait quelque part en haut à gauche et dégringolait vers le coin inférieur droit de l'enveloppe. Elle portait le nom du Président. Le mot « président » était orthographié avec deux s.

Il remercia sa secrétaire et attendit qu'elle soit sortie pour ouvrir l'enveloppe.

Le mot était de Bobby Jack. Impossible de se méprendre sur cette écriture d'illettré ni sur l'emploi du surnom d'enfant du Président.

« Cher Bub, je suis gardé prisonnier par un groupe appelé OPTS. Une histoire de terroristes sionistes. C'est pas un coup de pied au cul de tous ces juifs qui me détestent ? Je sais pas ce qu'ils veulent mais y disent comme ça de te dire que je prendrai contact avec toi plus tard et que t'aïlles pas appeler le FBI ni rien. Je vais bien. »

C'était signé B.J.

Le chargé de presse du Président entra.

— Comment ça a marché, à votre avis ? lui demanda le Président.

— Pas mal. Enfin, tous ces imbéciles ne voulaient parler que de votre manière de vous coiffer, répondit le chargé de presse puis il remarqua que le Président regardait fixement une feuille de papier qu'il avait à la main. Tout va bien, monsieur le Président ?

— Oui, oui, très bien. Dites, vous avez déjà entendu parler d'une organisation qui s'appelle OPTS ?

— OPTS ? Avec un S ou un Z ?

— Un S, je pense. Une histoire de sionistes.

— Connais pas. Vous voulez que je me renseigne ?

— Non, non, c'est inutile, grommela le Président et il froissa le bout de papier qu'il fourra dans sa poche. Je monte m'allonger un moment.

— Bien, monsieur le Président.

Dans sa chambre, le Président ferma sa porte à double tour, alla ouvrir le tiroir du bas de sa commode et y prit un téléphone rouge sans cadran. Il le contempla pendant une vingtaine de secondes avant de décrocher.

Il savait que le téléphone sonnerait dans le bureau de Smith. Il savait que ce bureau se trouvait à Rye, dans l'État de New York. Mais c'était tout. Était-ce un bureau luxueux, ou aussi sec et austère que l'était Smith au téléphone ? Il se demanda si Smith aimait son travail. Il avait été au service de cinq présidents, maintenant, et peut-être était-ce la preuve qu'il aimait ce qu'il faisait. Sans trop savoir pourquoi, le Président jugeait important de savoir ça.

Le téléphone n'avait pas fini de sonner pour la première fois quand le Président entendit la voix de Smith.

— Oui, monsieur le Président ?

— Nous avons un petit ennui. Bobby Jack Bil...

— Je sais, monsieur le Président. Nous nous en occupons. Je suis simplement étonné que vous ayez mis tout ce temps pour nous alerter.

— Je pensais qu'il cuvait simplement une cuite quelque part.

— Et maintenant vous savez qu'il ne s'agit pas de ça ?

Le Président hocha la tête puis il se rendit compte que Smith ne pouvait pas le voir.

— Oui, dit-il. Je viens de recevoir une lettre de lui.

— Lisez-la-moi, s'il vous plaît.

Lorsque le Président eut fini de lire,

Smith lui dit :

— Merci. Nous allons poursuivre nos investigations.

Le Président savait qu'il allait tout de suite entendre le déclic quand Smith raccrocherait.

— Un instant ! dit-il rapidement. Rien qu'une minute.

Silence au bout du fil, puis :

— Oui, monsieur le Président ?

— Dites-moi. Est-ce que vous aimez votre travail ?

— Si je l'aime ?

— Oui. Ça vous plaît ? Votre travail vous plaît ?

Nouveau petit silence, avant que Smith réponde :

— Je n'y ai jamais réfléchi, monsieur le Président. Je ne sais pas.

Et cette fois le Président n'eut pas le temps de dire un mot de plus.

Remo téléphona à Smith d'une cabine publique près de Central Park, à New York. Chiun restait assis dans la voiture garée en stationnement interdit dans la Cinquième Avenue.

— Les Libyens ne savent rien, annonça-t-il.

— Le Président a reçu une lettre de Bobby Jack, lui dit Smith.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Qu'il est gardé prisonnier par un groupe appelé OPTS. Une histoire de sionistes.

— OPTS ? Vous rigolez ?

— Non. OPTS.

— Qui c'est ça ? demanda Remo.

— Je ne sais pas. Il n'y a rien dans l'ordinateur. J'essaie de savoir qui ça peut être.

— Vous croyez que cet OPTS a un rapport quelconque avec l'étoile de David et la croix gammée qu'on a trouvées ? demanda Remo.

Il sentit le haussement d'épaules « allez savoir » de Smith, au téléphone. Finalement Smith répondit :

— Ça éclaire au moins une chose. Le Président n'a rien à voir avec l'enlèvement de Billings. Autrement il ne nous aurait pas prévenus.

— Bon. Moi, j'ai une question. Qui est cette Miss Lester du Département d'État ? Je tombe tout le temps sur elle.

— Ne quittez pas.

Remo reposa le combiné sur son épaule. Il savait que Smith tapait Lester sur le clavier du terminal d'ordinateur, posé sur son bureau. Remo contempla Central Park. Dans le temps, c'était un parc merveilleux mais à présent il était plus sûr de s'y promener entre midi et trois heures si l'on se déplaçait sans escorte armée.

La voix de Smith revint au bout du fil.

— Vous avez un signalement de cette femme ?

— Grande. Près d'un mètre quatre-vingt. Blonde, avec des nattes. Yeux violets.

— Bougez pas.

Remo se tourna vers la voiture arrêtée contre le trottoir. Chiun se reposait, les yeux fermés.

— Négatif, dit Smith. Personne répondant à ce signalement, au Département d'État et personne de ce nom ou de ce signalement dans nos fiches des agents US.

— Bien, dit Remo.

— Pourquoi bien ?

— Parce que c'est la seule piste que nous ayons.

— Pas grand-chose, comme piste. Elle a l'air de le chercher aussi.

— Simple détail, dit négligemment Remo. Menus détails. Elle sait au moins qu'il a disparu. Elle a appris ça quelque part et c'est un point de départ pour nous. Prévenez-moi si vous apprenez quelque chose sur OPTS. OPTS ! Ha !

CHAPITRE VI

Quand Remo arriva dans leur chambre d'hôtel donnant sur Central Park, Chiun éteignait le poste de télévision. Il se tourna vers Remo, la figure tout illuminée.

— Je sais ce que je vais faire maintenant, annonça-t-il.

— Bien, dit Remo.

Il se jeta sur un canapé, la tête tournée vers Chiun, en pensant que si Chiun ne voyait pas ses yeux, il ne lui parlerait pas.

Chiun fit le tour, vers les pieds de Remo, et le regarda dans les yeux.

— Tu ne veux pas savoir ce que je vais faire ? demanda-t-il en guettant attentivement les réactions de Remo.

— Bien sûr que si, assura Remo qui se demandait ce que Chiun avait pu voir à la télévision qui l'aiguillonnait.

— Je vais aller aux Jeux Olympiques, déclara Chiun. Je vais chercher l'or.

— C'est une bonne idée, sauf qu'ils n'ont pas de compétitions pour les assassins.

— Nigaud d'enfant ! Je n'irai pas comme assassin.

— Et comment irez-vous, alors ?

— Comme tout le reste.

— Je vous demande pardon ?

— Tu es tout excusé, dit Chiun. J'irai pour tout le reste. J'ai regardé la télévision toute la journée et j'ai regardé ces gens qui couraient, qui sautaient, qui se servaient de perches et qui soulevaient des poids et lançaient des javelots et des trucs en ferraille et je peux faire tout ça bien mieux qu'eux. Alors j'y vais. Et voilà.

Remo se redressa et s'assit sur le canapé. Chiun s'assit par terre en face de lui.

— Pourquoi ? demanda Remo. Vous savez que vous pouvez faire tout ça, je le sais, alors pourquoi y aller ?

— Je veux que tout le monde sache que je peux faire tout ça.

— Il me semble vous avoir entendu dire un jour que, pour l'homme pensant, connaître sa propre vertu lui suffit.

— Oublie que j'ai dit ça, répliqua Chiun.

Il croisa les bras. Ses mains aux ongles longs disparurent dans les manches volumineuses de son kimono de soie blanche.

— J'irai, répéta-t-il.

Remo l'examina. Il ne doutait pas un instant que dans toutes les

disciplines Chiun dévorerait tout cru n'importe quel médaillé olympique. Mais pourquoi ce brusque besoin de reconnaissance du public ?

— Qu'est-ce que vous y gagnerez ? demanda-t-il.

— Des royalties, expliqua Chiun. Mangez les céréales Blé'O, le petit déjeuner de Chiun, le champion. Chiun le champion court en chaussures de jogging Pattoche. Chiun le champion est toujours élégant à la Ville en chemise Sanford. J'ai vu ça, Remo. Même des gens qui ne font rien que nager touchent des royalties et ils passent à la télévision, l'air bête, et ils encaissent des sommes énormes pour dire des choses comme ça.

— Mais vous ne mangez pas de céréales Blé'O et vous ne portez pas de chaussures de jogging, encore moins des Pattoche. Des chemises Sanford ? Je ne vous ai jamais vu autrement qu'en kimono.

— Bon, je mentirai un peu. Tout le monde ment. Tu sais très bien que personne n'est jamais devenu champion olympique en mangeant des céréales Blé'O. Ceux qui en mangent auraient déjà de la chance de ne pas en mourir, alors gagner une course, tu penses !

— Vous n'avez pas besoin de cet argent.

— On ne sait jamais, insista Chiun. Je ne rajeunis pas. L'argent des royalties contribuera à assurer mes vieux jours.

— Là-bas à Sinanju, vous avez une maison pleine d'or et de pierres précieuses. Vous n'avez pas besoin de cet argent, insista de son côté Remo.

— Et si je tombe malade et gaspille toutes mes économies en honoraires de médecin ?

— Vous n'avez jamais été malade un seul jour de votre vie !

Chiun leva son index droit et l'agita sous le nez de Remo.

— Aaaaah ! Justement ! J'ai des arriérés.

Remo se rallongea. Il ne manquait plus que ça à Smith pour qu'il devienne complètement cinglé. Chiun aux jeux Olympiques. Chiun interviewé dans la tente de la presse après chaque victoire. Attribuant ses victoires à un régime sain, une vie pure et le soutien du cher Dr Harold W. Smith, directeur de l'agence secrète CURE pour laquelle Chiun aidait à tuer les ennemis de l'Amérique.

Remo se tourna sur le côté et regarda Chiun.

— Qui représenterez-vous ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tous les athlètes viennent de quelque part. Ils représentent quelque chose. Un pays. Vous êtes coréen du nord. Vous voulez les représenter ?

— Non. Il n'y a pas de télévision en Corée du Nord. Pas d'argent de royalties. Je représenterai les États-Unis.

— Ah, fit Remo.

Il se remit sur le dos et contempla le plafond. Chiun fredonnait l'hymne olympique qu'il avait dû entendre tout l'après-midi à la télévision.

— Je crois qu'il faut être citoyen du pays que l'on représente, dit enfin Remo.

— Je ne crois pas, mais si c'est vrai, je mentirai.

— Ah, refit Remo.

Nouvelle contemplation du plafond. Chiun se remit à fredonner. Remo le considéra du coin de l'œil. Chiun s'entraînait à baisser la tête pour qu'on lui passe au cou les médailles.

Pendant longtemps, Remo garda le silence. Enfin, il eut une idée. Il se redressa. Chiun cessa de fredonner et le regarda.

— Vous ne pouvez pas, Chiun.

— Pourquoi ?

— À cause des uniformes olympiques.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il faut porter un short et un tricot de corps, avoir les jambes nues pour figurer dans les Jeux Olympiques, expliqua Remo en désignant la télévision. Comme tous ceux que vous avez vus. Vous n'avez vu personne disputer une épreuve en kimono.

La figure de Chiun s'assombrit.

— C'est vrai, ça ? demanda-t-il d'une voix peinée et Remo comprit pourquoi.

Chiun avait le dégoût oriental ancestral pour la nudité. Il se baignait dans l'intimité derrière des portes fermées à double tour. Quand il changeait de kimono, il s'y prenait de manière à ne pas exposer la moindre partie de son corps. Il représentait des siècles de pudeur.

— Oui, j'en ai bien peur, dit Remo. Vous savez ce que c'est. Dans certaines épreuves, ils doivent vous juger par le style, comment on tient ses jambes, si on pointe correctement le bout des pieds et des trucs comme ça. Ils ne pourraient pas vous juger si vous étiez en kimono.

Le téléphone sonna. Remo se leva pour aller répondre. Chiun le retint par l'épaule.

— Tu ne dis pas ça comme ça, pour te moquer de moi ?

— Réfléchissez. À la télévision, tous ces athlètes sont en short... Navré, Chiun, on dirait que vous êtes rayé.

La figure de Chiun se convulsa de colère. Le téléphone sonna encore.

— C'est un règlement stupide ! cria Chiun.

Il traversa la pièce comme une fumée sortant d'un pot d'échappement. La porte frémit sur ses gonds quand elle claqua derrière lui.

Remo alla décrocher. C'était Smith.

— J'ai trouvé OPTS.

— Bravo, dit Remo. Où ça ?

— Vous n'allez pas le croire.

— Croire quoi ?

— Ils ont acheté une vieille usine à Hoboken, dans le New Jersey.

— Comment est-ce que vous l'avez appris ? demanda Remo.

— Ils l'ont achetée sous leur nom, expliqua Smith. C'est enregistré au cadastre cantonal. Immeuble acheté par l'Organisation Panlatine contre le Terrorisme Sioniste.

— Ce n'est pas précisément secret, on dirait.

— Ils ont aussi fait une demande d'exemption d'impôts locaux, comme organisation à but non lucratif, dit Smith.

— Vous avez raison. Je ne peux pas le croire.

— Et attendez. Ils ont envoyé à la presse un communiqué pour annoncer leur formation et leurs activités du mois prochain.

— Une seconde ! Un groupe terroriste qui enlève le beau-frère du Président fait sa publicité ?

— Ça m'en a tout l'air.

— Ils ne manquent pas d'air !

Chiun revint dans la chambre alors que Smith disait :

— J'ai ici tous les renseignements. Notez-les.

Remo chercha des yeux un crayon.

— Quittez pas, Smitty, dit-il et il se tourna vers Chiun qui se tenait à côté du bureau. Chiun ?

Le vieil Oriental tourna lentement la tête.

— Il doit y avoir un stylo dans ce tiroir. Donnez-le-moi, s'il vous plaît.

Chiun croisa les bras.

— Allez, Chiun, arrêtez de boudier.

— Cherche tes stylos toi-même.

— Il faut que je note un numéro.

— Quel numéro ?

— C'est quelle adresse, Smitty ?

— Cent onze Water Street, à Hoboken.

— Cent onze Water Street à Hoboken, répéta Remo à Chiun.

— Maintenant, tu n'as plus besoin de l'écrire. Tu te le rappelleras éternellement.

— Mais non, je vais l'oublier.

— Tu t'en souviendras. Je te le garantis.

— Bon, grogna Remo. Je vous aurai. Cent onze Water Street et je vais l'oublier dès que j'aurai raccroché.

— Remo ? demanda Smith au téléphone.

— Ouais, Smitty.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Rien. Comment s'appelle le type qui dirige cette organisation ?

— Freddy Zentz.

— Chiun ! Souvenez-vous de Freddy Zentz.

— Jamais, répliqua Chiun. Souviens-t'en toi-même.

Remo vit les mains de Chiun s'activer dans le tiroir du bureau.

— Ça y est, Smitty, dit-il. Freddy Zentz. OPTS. Cent onze Water Street à Hoboken.

— Allez-y tout de suite. Au revoir.

Remo raccrocha et alla au bureau. Chiun s'écarta pour lui faire de la place.

Dans le tiroir, Remo trouva le stylo-bille gracieusement offert par l'hôtel. Il avait été cassé en deux.

— Vous n'êtes vraiment pas quelqu'un de bien, Chiun.

— Quand j'aurai gagné les médailles d'or olympiques, alors j'aurai le temps d'être quelqu'un de bien, répliqua Chiun. Si les gens arrêtent de dresser des obstacles sur mon chemin.

— Aaaaah ! gronda Remo. Écoutez un peu. Freddy Zentz. OPTS. Cent onze Water Street à Hoboken. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Félicitations. La joie de la victoire au lieu des affres de la défaite.

Remo fredonna l'hymne olympique et Chiun quitta la chambre.

Remo se rappelait Hoboken. C'était une toute petite ville surpeuplée, et au temps où il faisait partie de la police de Newark il était allé souvent dans un restaurant de River Street, où, avec un tas d'autres hommes, il se gavait au comptoir de grosses palourdes crues dont il jetait les coquilles par terre. C'était un bar masculin célèbre et cette coutume remontait au XIX^e siècle. Et puis des femmes avaient fait des procès, en proclamant qu'un bar réservé aux hommes était une violation de leurs droits civiques. Les patrons s'étaient défendus mais ils avaient perdu les procès. Les femmes tombèrent en masse sur le bar comme une bande de Walkyries vengeresses. En moins de deux jours, elles se plaignirent que les coquilles de palourdes leur faisaient perdre l'équilibre quand elles marchaient dessus avec leurs talons hauts. Remo cessa d'y aller.

Quand il arriva à Hoboken et s'engagea dans River Street, il éprouva un peu de nostalgie en passant devant le bar et le restaurant. La vie était plus simple dans ce temps-là et lui aussi. Son corps avait été un corps d'homme normal, tout simple, qui parvenait à se débrouiller tant bien que mal dans l'existence. C'était avant que Chiun lui apprenne que l'individu moyen utilisait moins de 10 % de ses capacités et lui enseigne comment faire augmenter son pourcentage. Remo en était maintenant à 50 % et progressait. Chiun lui disait que

le seul chiffre acceptable était 100 %. Le seul être au monde qui atteignait 100 % était le frêle et vieux Chiun. Ça, c'était ce que Chiun avait enseigné à Remo. Et aussi que les palourdes crues étaient des muqueuses et qu'aucun être humain ne devait manger de muqueuses, sur quoi Remo avait compris, à regret, que plus jamais il ne mangerait de palourdes crues.

Il tourna en direction de l'Hudson. Sans aucune difficulté, il trouva l'usine désaffectée au 111, Water Street, parce qu'il y avait une foule de jeunes enfants devant. En garant sa voiture, il vit un calicot entre les fenêtres du premier étage : ORGANISATION PANLATINE CONTRE LE TERRORISME SIONISTE.

Une pancarte révélait que les enfants venaient au quartier général de l'OPTS pour une opération portes ouvertes, « Faites-connaissance-avec-vos-Terroristes », où l'on promettait des hot dogs gratuits. Les enfants mangeaient des hot dogs enveloppés dans des serviettes en papier jaune portant une inscription.

Comme ils s'approchaient de l'immeuble, Chiun demanda :

— Est-ce que tous ces enfants sont pauvres et affamés ? Est-ce là la sinistre face cachée de l'Amérique ?

— Mais non, répondit Remo. Les gosses, ça mange n'importe quoi.

En montant sur le petit perron, il chipa une des serviettes de sous la saucisse d'un môme.

« Recette pratique du cocktail Molotov maison », disait la serviette et elle expliquait avec dessins à l'appui et texte fort simple comment fabriquer une bombe avec une bouteille d'essence.

— Des gens charmants, marmonna Remo.

Ils furent accueillis au sommet des marches par une grande jeune femme distribuant des hot dogs qu'elle pêchait dans une grosse marmite noire. Elle portait un madras et d'énormes lunettes de soleil rondes, aux verres violets, si grandes qu'elle ressemblait à une mante religieuse. Une belle mante religieuse, pensait Remo, mais une mante religieuse quand même. À part les lunettes, elle portait un jean et une chemise écossaise et sa figure était légèrement bronzée mais encore bien lisse, sans aucune de ces rides qui viennent aux femmes quand elles s'obstinent à se tanner la peau comme du cuir.

Elle fourra un hot dog dans la main de Remo. Il se retourna et le donna à un enfant, en disant :

— Non, merci, je sais déjà comment fabriquer une bombe.

La jeune femme haussa les épaules.

— On ne sait jamais, la mémoire peut vous faire défaut.

Avec un petit sourire, elle offrit un hot dog à Chiun. Le vieil Oriental la regarda avec dégoût et glissa ses mains dans les manches de son kimono mandarine.

— Les saucisses sont très bonnes, dit-elle. Même si vous n'aimez

pas la publicité qui les accompagne, c'est un aliment très sain.

Remo trouva que son accent n'était pas tout à fait américain, mais il fallait reconnaître que celui de Hoboken ne l'était pas non plus. Pourtant, il y avait un accent de Hoboken. Les gens le confondaient souvent avec celui de Brooklyn, mais en réalité ça ne se comparait pas. Brooklyn prononçait certaines syllabes de travers alors que le New Jersey les ignorait purement et simplement.

— Sain ? dit Chiun. Du porc ?

— Pur bœuf, assura la femme. Nous avons des comptes à rendre à une haute autorité.

— C'est pire, déclara Chiun. Car s'il y a quelque chose de plus répugnant que de manger du porc, c'est de manger de la vache.

— Alors, si vous n'êtes pas ici pour manger, qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

— Nous voulons voir... (Remo s'interrompt.) Comment s'appelle-t-il, Chiun ?

— Trouve-le toi-même.

— Freddy Zentz ? demanda la distributrice de hot dogs.

— C'est ça, répondit Remo, mais vous n'aviez pas besoin de me le dire. Je m'en serais souvenu. Freddy Zentz. Nous voulons nous engager dans la révolution.

Elle continuait cependant de pêcher les saucisses fumées et de les plaquer dans des petits pains, tout en parlant à Remo.

— Et de quel service de police dépendez-vous ? demanda-t-elle.

— Eh bien, eh bien, nous voilà bien méfiants. Est-ce que nous avons l'air de flics ?

— Lui non, répliqua la femme. Vous pourriez en être un.

— Franchement ! protesta Remo. Pas moi. Mon ami, là, est le champion du monde des automobiles piégées. Moi, je ne suis qu'un amateur doué mais j'apprends vite.

— Je m'appelle Jessica, dit la jeune femme.

Elle fit signe à une petite fille de douze ans, avec un appareil dentaire et des nattes, qui prit promptement place derrière la marmite pour servir les hot dogs.

— Entrez, dit Jessica. Nous allons voir si Freddy est par là.

L'intérieur du bâtiment était un bienheureux soulagement, après le vacarme des enfants dans la rue. Remo et Chiun entrèrent avec Jessica dans une vaste salle aux murs couverts d'affiches. Remo fut heureux de constater que les poings levés faisaient toujours recette. Il y avait aussi des posters dans le style communiste traditionnel, montrant un homme et une femme côte à côte, vaillamment tournés vers un avenir resplendissant qui leur fournirait probablement des sous, ce dont ils semblaient, gravement manquer.

D'autres affiches représentaient d'immenses étoiles de David

barrées d'un grand X et il y avait aussi plusieurs agrandissements des instructions sur la fabrication artisanale de divers types de bombes.

— Je vais chercher Freddy, dit Jessica en souriant à Remo, les yeux dans les yeux. Attendez ici.

Elle s'en alla sans bruit et Remo remarqua qu'elle était pieds nus.

CHAPITRE VII

La nouvelle lettre au Président arriva à 16 heures :

« Cher Bub, ces gens me traitent très bien. Pas de danger. Je te ferai savoir ce qu'ils veulent, dès qu'ils le sauront. Ne dis à personne que je suis parti. B.J. »

Elle était venue comme la première, dans une autre enveloppe adressée, avec mention « personnelle » à la secrétaire du Président. Cette fois, l'enveloppe extérieure portait le cachet de la poste de Chicago, alors que la précédente venait de Norfolk en Virginie. Les ravisseurs se déplaçaient, pensa le Président, et cela devrait les rendre plus faciles à appréhender que s'ils avaient caché Bobby Jack quelque part où personne ne pouvait le voir.

En attendant, il n'y avait toujours pas de nouvelles de Smith et de CURE. Le Président y réfléchit. Il décida de voir ça avec Smith.

Avant qu'il puisse se lever de son bureau, son téléphone sonna.

— Allô ?

Il reconnut immédiatement la voix, écouta un moment et dit :

— Ainsi, ils ont proposé une résolution pour que tous les pays de l'Otan désarment. Et alors ?

Il écouta puis il s'emporta :

— Comment ça, vous pensez à voter pour ?

Un silence.

— Non, Andy, non. Vous avez encore mal compris. Écoutez, réfléchissez. Les bons, c'est nous. Eux, c'est les méchants... Oui, je sais qu'ils ne sont pas tous méchants, mais voyez ça comme ça...

Un silence.

— Non, non. Les communistes... ils sont contre nous. Pourquoi voulez-vous prendre leur parti ?

Silence.

— Non, non. On va y aller doucement. Écoutez, laissez-moi vous l'expliquer, bien simplement. Il y a deux forces dans le monde, voyez ? Eux et nous. Nous sommes pour la liberté. Ils sont pour le communisme.,

Silence.

— Non, Andy. Nous ne voulons pas attaquer la liberté. Nous sommes contre le communisme.

Silence.

— Je me fiche qu'ils soient des gens charmants avec qui parler. Ils veulent détruire notre pays.

Nouveau silence.

— Non, ce ne serait pas une bonne chose s'ils détruisaient notre pays, même si vous pensez que nous sommes tous racistes. Ça n'ira pas mieux du tout s'ils conquièrent le monde.

Un temps.

— Je sais qu'ils disent que tout ira mieux s'ils sont les maîtres du monde, mais vous les croyez, vous ?

Silence.

— Ah, vous les croyez.

Un temps.

— Je sais que vous n'avez jamais entendu parler de gens opprimés dans ces pays. C'est parce qu'ils envoient les gens qui ne sont pas d'accord dans des camps de concentration ou des asiles de fous et plus personne n'entend plus parler d'eux.

Silence.

— Je vous jure, Andy, c'est vrai ! Non, ce n'est pas de la propagande capitaliste. C'est vraiment vrai.

Silence.

— Je le sais parce que nos agents de renseignements nous le disent.

Un temps.

— Dans ce cas, vous pouvez réellement les croire parce qu'ils disent la vérité. Alors, vous avez bien compris, maintenant ?

Un temps.

— Non, non. Encore une fois, vous n'y êtes pas du tout. Écoutez, c'est comme un film de cow-boys. Les bons et les mauvais. Nous portons les chapeaux blancs et eux les chapeaux noirs.

Un temps.

— Je sais que vous ne mettez pas de chapeau. Ce n'est qu'une façon de parler. Enfin quoi, bon Dieu, votez non et c'est tout !

Le Président raccrocha brutalement. De nouveau, avant qu'il se lève de son bureau, le téléphone sonna et quand il entendit la voix au bout du fil il leva les yeux au ciel.

— C'est ça. J'ai dit votez non. N, O, N. Non. C'est ça. Je me fous que ça ne fasse pas plaisir au tiers monde !

Cette fois, il appuya sur les broches et posa le combiné sur son bureau. Les gens qui appelleraient maintenant entendraient le signal occupé.

Il dit à sa secrétaire qu'il montait s'allonger un moment. Elle trouva l'idée bonne ; le Président avait subi bien des tensions, ces derniers temps.

Dans sa chambre, il prit le téléphone rouge dans le tiroir de sa commode. Smith répondit immédiatement.

— Oui, monsieur le Président.

Le Président lut le dernier billet de Bobby Jack et Smith demanda les originaux des deux lettres. Il dit au Président de les lui envoyer par hélicoptère à l'aéroport cantonal de Westchester, à White Plains, où il les ferait prendre.

— Où en êtes-vous ? demanda le Président.

— Rien à signaler, monsieur le Président, répondit Smith.

— J'ai décidé que s'il ne se passe pas quelque chose bientôt, je vais annoncer la disparition de Bobby Jack.

— Je crois que ce serait une faute, dit Smith. Pour le moment, vous recevez des messages de lui et il est permis de supposer qu'il est en vie. Si vous rompez l'équilibre, il risque d'être retrouvé mort. Je pense que ce serait une erreur. De plus, vous risquez d'avoir tous les fous du pays qui revendiquent l'enlèvement.

— Revendiquer n'est guère le mot que j'aurais choisi.

— Qui s'accusent, si vous préférez. Nous devrions consacrer toutes nos ressources à suivre de fausses pistes.

— J'y réfléchirai, dit le Président. Je vous en prie, tenez-moi au courant. L'hélicoptère sera là-bas dans deux heures.

Il rangea le téléphone au fond du tiroir et s'allongea sur son lit.

Il y avait beaucoup à juger, des décisions à prendre sur les mesures les plus sûres, pour sauver Bobby Jack. Mais il y avait aussi un jugement politique. Annoncer l'enlèvement de Bobby Jack, est-ce que ce serait politiquement bon ou mauvais ? Un ami dans le malheur vaudrait peut-être quelque chose, dans les sondages de popularité. Mais, d'un autre côté, les gens risquaient de dire que le Président était tellement incapable qu'il n'était même pas fichu de préserver sa famille d'un enlèvement, alors comment est-ce qu'il allait protéger l'Amérique ?

Il s'efforça de chasser tout ça de son esprit et s'endormit en espérant qu'Andy se souviendrait de voter non.

CHAPITRE VIII

Remo et Chiun, assis avec six autres hommes dans le living-room du 111, Water Street, attendaient Freddy Zentz, le chef en titre de l'OPTS. Jessica, la grande fille aux hot dogs, ne cessait d'entrer et de sortir.

Remo regarda les six autres. Ils étaient en short ou en jean délavé, en tee-shirt avec des dessins de marijuana ou en sweat-shirt proclamant « Propriété d'Alcatraz-Liste Rouge ». Mais tout ça ne faisait pas vrai ; quelque chose ne cadrerait pas avec le moule terroriste. Leur âge, peut-être. Le plus jeune devait avoir trente ans, le plus vieux plus de cinquante.

Freddy Zentz arriva un peu après 20 h. Remo trouva qu'il avait l'allure d'un employé de l'hippodrome de Philadelphie. Il portait un costume de sport en polyester bleu clair et des souliers vernis blancs. Remo se demanda si tous les Américains possédaient un costume de sport bleu clair. Zentz était petit, menu. Étonnamment, il avait les cheveux coupés courts, en brosse. Il portait de grosses lunettes d'écaille et il lui manquait deux canines, si bien que lorsqu'il souriait, comme à son arrivée, il avait l'air d'un castor s'approchant d'un succulent bouleau. Il avait dans les trente ans.

— Salut, salut, salut ! dit-il.

Il fit solennellement le tour de la pièce en serrant des mains. Jessica resta sur le seuil, avec un sourire maternel, comme si c'était son fils dont elle était si fière.

— Soyez les bienvenus dans le monde merveilleux de l'Organisation Panlatine contre le terrorisme sioniste, dit Freddy à chacun à son tour alors que sa main osseuse jaillissait de sa manche comme un piston.

Remo la serra et se retint de lui broyer les os. Chiun écouta sans aucune expression les mots d'accueil de Zentz. Mais il garda ses mains dans ses manches de kimono et quand il apparut que Zentz allait rester toute la nuit devant lui en attendant d'avoir sa main serrée, Chiun ferma les yeux, indiquant clairement que l'audience était terminée.

Quand il eut fini de faire le tour Zentz tira une chaise près de la vieille cheminée qui ne marchait pas.

— Je suis heureux que vous soyez tous venus, dit-il. J'en espérais plus, mais c'est un assez bon noyau.

Il prononçait « no-yo ». Jessica s'assit par terre sur le seuil, à

l'autre bout de la pièce. Elle regarda Remo qui lui sourit. Elle sourit aussi.

Remo avait envie de demander ce que faisait cette organisation.

Un des hommes, en face de lui, avec une figure burinée, demanda à Zentz :

— Elle fait quoi, cette organisation ?

Les yeux de Zentz pétillèrent de satisfaction.

— Vous avez le grand honneur de faire partie de la première fournée de la nouvelle vague d'action révolutionnaire.

Il s'interrompit comme si cela répondait à la question. Remo allait demander ce qu'il entendait par là quand un autre homme, à l'autre bout de la pièce et à côté de Zentz demanda :

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— J'entends que l'Organisation Panlatine contre le terrorisme sioniste est une nouvelle sorte de centre d'information pour les groupes qui combattent la corruption fondamentale des États-Unis et de tous leurs alliés autour du monde qui oppriment les pauvres et les faibles afin que s'engraissent les grands industriels multinationaux, les bandits internationaux des compagnies pétrolières et tous ceux qui viennent manger au râtelier raciste de l'Amérique.

Remo remarqua que les expressions, autour de la pièce, allaient de la réprobation au dégoût. Seul Chiun, les yeux fermés, restait impassible ; quant à Jessica, elle paraissait pénétrée par la vérité et la beauté de tout ce que révélait Zentz.

Remo allait insister et reposer la question mais il fut coiffé au poteau.

— Oui, demanda l'homme assis à côté de lui, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Contre le terrorisme sioniste. Ça veut dire que nous sommes contre les juifs et pour les Arabes ou quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Nous sommes contre tous ceux qui sont contre la liberté pour les masses, répliqua Freddy Zentz.

Jessica gloussa et applaudit. Une dingue, pensa Remo. Dingue en plein. Zentz la remercia d'un sourire.

Remo allait demander qui jugeait que quel pays était contre la liberté pour les masses quand un gros homme, en face de lui, horriblement fagoté d'un grand poncho indien et d'un jean marbré bleu et blanc, posa la même question.

— Comme je suis votre chef, c'est moi, répondit Freddy.

Le gros homme insista.

— D'accord, mais alors qu'est-ce que nous faisons pour tout ça ?

Tous les regards attentifs étaient rivés sur Zentz.

Et soudain, cela frappa Remo. Tous ces autres hommes avaient quelque chose d'insolite : ils étaient tous des flics. Il ne l'avait pas

remarqué tout de suite mais comme les flics de tous les pays du monde, quel que soit leur déguisement, ils portaient de grosses chaussures à semelle épaisse. Et tous avaient des montres avec un bracelet de cuir. Tous des flics, tous assis là, venant d'on ne sait quel service, tous en mission, attendant que Zentz en dise assez pour se pendre lui-même.

Freddy s'était éclairci la gorge.

— Vous me demandez ce que nous faisons pour tout ça, dit-il.

— C'est ça. C'est ce que j'ai demandé, répondit le gros homme.

Maintenant qu'il savait qu'ils étaient tous flics, Remo se demanda d'où était celui-là. Un flic de Hoboken, probablement. Personne d'autre n'essaierait d'habiller d'un jean un type de cent vingt-cinq kilos avec une tonsure et de le faire passer pour un hippy. D'autant que Remo voyait le bas d'une ancre tatouée qui dépassait d'un des trous du poncho.

— Trop souvent, dans le passé, déclama Zentz, des groupes terroristes ont tenté de faire justice eux-mêmes. Ils sont descendus dans la rue avec des bombes et des mitraillettes, comme si de cette façon ils pourraient convaincre les populations de la justesse de leur cause. Ils n'ont réussi qu'à tourner les populations contre eux. Ils ont donné mauvais genre au terrorisme. Nous faisons quelque chose de nouveau.

Il regarda autour de lui comme s'il s'attendait à une ovation debout. Au lieu de ça, il eut six hommes demandant en chœur :

— Quoi ?

— Nous ne serons pas une organisation agissante, dit Zentz. Ainsi, nous resterons dans la légalité, parce que la dernière chose que nous voulons, c'est un tas de pieds-plats de flics à la con qui viennent ici avec leurs gros godillots pour nous arrêter avec des inculpations bidon.

Remo remarqua que les six hommes ramenaient sous leur chaise leurs pieds lourdement chaussés. Il vit six paires de lèvres fortement pincées et se dit que si jamais Zentz était arrêté pour quelque chose, il venait de s'arranger adroitement pour que son délit soit transformé en crime fédéral passible de la peine de mort. Zentz, cependant, n'avait rien vu du tout. Il continua de dévider son boniment.

— Nous serons un centre d'information. Au lieu de descendre dans la rue et de poser des bombes, ce qui met toujours le public en rogne contre vous, nous allons convaincre d'autres gens de poser les bombes.

— C'est quand même un crime, dit un des hommes. Incitation à la violence ou à l'émeute ou quelque chose.

— Conneries, trancha Zentz. C'est de la liberté de parole. Personne va me dire qu'est-ce que je dois dire.

Il commençait à s'agiter un peu et avec ses deux incisives solitaires

qui montaient et descendaient il avait l'air d'une souris s'attaquant à un beau morceau de fromage de gruyère importé de Suisse.

Sa phrase suivante se perdit dans le bruit d'une explosion sourde, dans la rue. Les autres hommes sursautèrent mais Zentz sourit.

— Là ! Le premier fruit de notre labeur ! Tous les enfants ont besoin de quelqu'un pour les guider.

Remo se rappela les serviettes en papier des hot dogs distribués par l'OPTS aux enfants, avec les instructions pour fabriquer des cocktails Molotov.

Une autre explosion se fit entendre dehors, puis une troisième. Remo vit que Chiun s'était redressé et que ses yeux noisette se fixaient sur Zentz.

— Si nous allions tous voir ce qui se passe ? proposa Zentz en se levant.

Chiun se leva aussi.

— Oui, dit-il. Nous devons voir de quoi vous êtes responsable.

Remo se rapprocha de Chiun. Il connaissait bien le veto millénaire formel de la Maison de Sinanju, contre tout ce qui mêlait des enfants à des entreprises de mort.

Tout le monde sortit sur le perron derrière Zentz. Alors qu'ils descendaient sur le trottoir, il y eut une explosion fracassante et une nappe de chaleur les enveloppa. Une voiture flambait à deux cents mètres, incendiée par un cocktail Molotov, et les flammes avaient finalement atteint le réservoir.

Des gouttes d'essence jaillirent et retombèrent sur d'autres voitures, mettant le feu à la peinture. D'autres embrasèrent des buissons desséchés par l'été, devant quelques vieilles maisons de bois. On entendait les sirènes des pompiers qui accouraient en hurlant dans le silence du soir. Un groupe de jeunes enfants, pas plus de douze ans sautait et criait de joie de l'autre côté de l'incendie.

— De la dynamite ! Formidable ! Merveilleux ! s'exclama Zentz en se tournant vers les autres. C'est pas quelque chose ?

Remo regarda aussi les hommes dont la figure était crispée par la colère. Il remarqua que Jessica n'était pas sortie avec eux.

— Allons en chercher d'autres, dit Zentz.

Il partit et les hommes suivirent. Chiun se porta à sa hauteur et demanda :

— Vous aimez ça ?

— C'est épatant. D'abord, nous entraînons les gosses et puis ils renverseront ce gouvernement.

— Avec des incendies et la mort ?

— Avec ce qu'il faudra.

Remo les rejoignit rapidement.

— Tout ça c'est bien beau, dit-il, mais nous devrions faire quelque

chose de plus spectaculaire. (Il parlait tout bas, pour ne pas être entendu par les six policiers qui les suivaient.) Enlever quelqu'un, par exemple. Disons, Bobby Jack Billings.

Il regarda attentivement la figure de Zentz et attendit une réaction. Ce fut un froncement de sourcils.

— Naaaah ! Ce genre de truc, ça vous cause des emmerdes. Les fédés et tout le bazar. Non, non, j'aime bien ce que nous faisons.

— Y a-t-il quelqu'un à part vous, dans cette organisation ? demanda Remo. J'aime bien savoir avec qui je m'associe.

— Pas encore, peut-être, dit Zentz. Mais un jour nous aurons une armée. Vous voyez de quoi ces gosses sont capables. Attendez que nous en ayons des milliers !

— Ça n'arrivera jamais pour vous, gronda sombrement Chiun.

Ils tournèrent au coin dans la 4^e rue, vers Washington Street, la principale artère de la ville. Quatre voitures brûlaient. Des étincelles avait mis le feu au bois sec recouvrant une maison de trois étages, près des brasiers.

— Superbe ! Merveilleux ! Épatant ! s'exclama Zentz.

— Malade, dit Chiun.

— Qui finance cette organisation ? demanda Remo.

— Nous recevons des dons, répondit Freddy qui se frottait les mains avec satisfaction en contemplant les incendies. J'adore le feu ! Ça a quelque chose de pur. De propre.

— Vous trouvez ? demanda Chiun.

Il vit un autre groupe d'enfants de l'autre côté de la rue. Tous trois étaient maintenant à sept ou huit mètres en avant des autres.

— Ouais. Pas vous ? répliqua Zentz. Regardez-moi ces flammes !

— Si vous aimez tant ça..., murmura Chiun.

Avant que Remo puisse lever une main pour le retenir, Chiun avait saisi le poignet droit de Zentz. Il fit tourner l'homme devant lui comme une pierre au bout d'une ficelle et le lâcha. Zentz plongeait les pieds en avant par la lunette arrière d'une voiture en flammes. Il disparut à l'intérieur. Ses hurlements remplirent la nuit. Il essaya de se hisser par la lunette cassée. Au même instant, le feu atteignit le réservoir.

Il explosa. Le fracas couvrit les cris de Zentz et, quand la première nappe de feu retomba, il n'y eut plus la moindre trace du directeur de l'OPTS. Remo soupira.

— Vous devenez plutôt dangereux, autour des voitures, vous savez.

— Quelqu'un qui aime tant le feu ne devrait pas être privé de son plaisir, répliqua Chiun.

— J'étais en train de l'interroger sur l'OPTS.

— L'imbécile ne savait rien. Les questions étaient une perte de temps.

Les six hommes arrivaient en courant.

— C'était lui dans cette bagnole ? demanda le gros à la tonsure.

— Ouais, répondit Remo. De quel service dépendez-vous ?

— Police de Hoboken, dit l'homme en contemplant le brasier. Bon débarras d'une sale ordure.

Les cinq autres approuvèrent.

— Il a eu l'air de sauter dans la voiture, dit l'un d'eux.

— C'est ce qu'il a fait, affirma Remo.

Mon copain, là, a essayé de le retenir mais il l'a repoussé.

— Merde, grommela un troisième homme. Je vais passer la nuit à rédiger mon rapport là-dessus.

À eux tous, ils représentaient la police de Hoboken, celle du New Jersey, le FBI, le bureau du procureur, le bureau du shérif et le ministère de la Justice.

Remo et Chiun les laissèrent au coin de la rue, en train de chercher comment s'arranger pour qu'un seul rédige un rapport que les autres copieraient. Comme les policiers détestent encore plus la rédaction de rapports que le crime, cette idée leur plaisait à tous.

— Venez, dit Remo. Retournons voir ce qu'il y a dans le bureau de Zentz.

Alors qu'ils arrivaient en courant devant l'immeuble, un taxi jaune démarrait. Ils se hâtèrent dans le bâtiment. La porte du bureau de Zentz était ouverte, son coffre-fort aussi ainsi que ses classeurs. Des papiers avaient été parcourus, des dossiers arrachés.

— Cette fille, dit Remo.

— Exact, dit Chiun.

— Elle a emporté les dossiers.

— Exact et évident.

— Nous devons la rattraper.

— Si ça peut te faire plaisir.

Ils ressortirent en courant, pour se précipiter vers leur voiture, garée à trois cents mètres.

Pendant que Remo ouvrait sa portière et montait, Chiun lui demanda :

— Tu vas conduire cette voiture ?

— Bien sûr, voyons. Je l'ai conduite jusqu'ici, n'est-ce pas ?

Remo se pencha pour déverrouiller l'autre portière et Chiun s'assit à côté de lui.

Remo tourna la clef de contact et le moteur ronronna aussitôt.

— Où allons-nous ? demanda Chiun.

— Je n'avais pas pensé à ça, avoua Remo.

— Eh bien, penses-y.

Remo réfléchit.

— L'aéroport de Newark. C'est juste à côté. Si cette souris a fichu

le camp en taxi, c'est probablement là qu'elle va.

Il hocha la tête, d'accord avec lui-même.

Puis il passa sa vitesse et quitta le bord du trottoir.

Kerplouc. Kerplouc. Kerplouc.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Remo.

— Quatre pneus qui ne sont plus ronds, répondit Chiun.

— Quatre pneus à plat ?

— Oui.

— Elle a crevé nos pneus pour que nous ne puissions pas la suivre !

— Ne geins pas, ça ne te va pas.

Remo gara tant bien que mal la voiture dans un créneau et coupa le contact. Chiun sur ses talons, il courut jusqu'au coin de la Première rue. Là, ils aperçurent un taxi jaune et y sautèrent.

Le taxi était manifestement la fierté de la flotte de Hoboken en ce sens qu'il avait encore toutes ses ailes. Ce n'était pas un mince exploit dans une ville où la police annonce régulièrement des mesures draconiennes contre le stationnement en troisième file le long de Washington Street, l'artère principale, une chaussée de trente mètres de large mais tellement embouteillée par les voitures et les camions en stationnement interdit que pour y passer avec quelque chose d'un peu plus volumineux qu'un vélo, c'est une sacrée épreuve pour l'endurance de l'homme et la résistance de l'acier.

Le chauffeur se retourna vers eux.

— Je suis censé rentrer à la maison, annonça-t-il.

— L'aéroport de Newark. Ensuite vous rentrez chez vous, répliqua Remo.

— Naaaah. Faut que je rentre maintenant.

Remo posa sa main sur le vinyle du siège à côté du chauffeur. Il referma les doigts et arracha un grand coin de vinyle et de caoutchouc mousse, mettant à nu les ressorts.

Le chauffeur regarda Remo, son siège et de nouveau Remo.

Il secoua la tête et démarra sur les chapeaux de roues.

— Aéroport de Newark, nous voilà !

CHAPITRE IX

En principe, une fois que le prix de la construction des tunnels Lincoln et Holland sous l'Hudson aurait été remboursé, l'Autorité portuaire de New York et du New Jersey devait supprimer les deux péages. Cependant, l'Autorité portuaire trouvait immanquablement des moyens pour éviter ce genre de largesses. Elle construisit les tunnels et garda les péages. Puis elle en construisit d'autres et augmenta les péages pour les automobilistes, bien que le coût des tunnels ait été remboursé cinq fois.

Un de ses projets était la reconstruction de l'aéroport de Newark. L'Autorité portuaire l'avait construit quatre fois plus grand qu'il n'avait besoin de l'être. Ce surplus d'espace et le réseau de routes partiellement utilisées en faisaient l'aéroport le plus efficace, le plus facile d'accès et le plus agréable de tous les États-Unis.

La course en taxi de Hoboken était de quatorze dollars et cinquante cents.

Remo paya avec un billet de vingt dollars et dit au chauffeur de garder la monnaie. Chiun déclara que c'était du gaspillage.

— S'il était censé toucher vingt dollars, cette petite boîte noire là-dedans dirait vingt dollars. Pourquoi est-ce que tu lui donnes vingt dollars alors que la petite boîte marque quatorze dollars ?

— C'est un pourboire, un usage américain, répondit Remo.

— Quoi donc ?

— De donner un petit quelque chose en plus pour le bon service.

— Est-ce que tu paies moins pour le mauvais service ?

— Non.

— Alors tu es un imbécile. Demande ta monnaie.

Cette intéressante conversation avait lieu sur la banquette arrière du taxi. Le chauffeur, qui ne possédait pas la dernière des inventions de la ville de New York – une vitre de séparation électrifiée et blindée, des feux de détresse et des sonneries d'alarmes sur le toit visibles à six kilomètres et entendues au-delà de l'Atlantique – s'accouda sur son dossier et les écouta. Il était un supporter de Remo. Il hocha la tête avec approbation quand Remo dit à Chiun :

— Non, je ne veux pas de la monnaie.

— Moi si, répliqua Chiun et il regarda le chauffeur. La monnaie, s'il vous plaît.

Le chauffeur secoua la tête.

— C'est un usage américain, mon vieux. Écoutez votre pote, là.

C'est vrai, ce qu'il dit. Les bons conducteurs comme moi, ils ont toujours un pourboire. Un petit quelque chose en plus.

— Vous voulez un petit quelque chose en plus ? demanda Chiun.

L'autre hocha la tête derechef.

Chiun plongeait les mains dans le dossier du siège avant, une de chaque côté du trou pratiqué par Remo dans le vinyle et la mousse. Le vieil Oriental tira de part et d'autre, sans effort. Deux larges bandes de plastique se détachèrent du siège. Chiun ouvrit la portière et descendit.

Derrière lui, Remo donna au chauffeur deux autres billets de vingt.

— Faites réparer votre siège.

Sur le trottoir, il dit à Chiun :

— Vous êtes d'une humeur de chien.

— C'est ta faute, pour m'avoir fait connaître cette créature qui transforme les enfants en criminels. Il a gâché ma soirée.

— Vous n'avez pas beaucoup arrangé la sienne.

Alors qu'ils marchaient vers les portes automatiques de l'aérogare, une voiture noire s'arrêta derrière leur taxi. Deux hommes en costume de ville bleu marine en descendirent.

En franchissant les portes de verre, Chiun demanda à Remo :

— Tu le sais ?

Sans se retourner, Remo répondit :

— Ouais. Deux. C'est peut-être un coup de pot.

Chiun acquiesça. Remo et lui allèrent jusqu'au fond de l'aérogare, lentement, attendant pour être sûrs que les deux hommes de la voiture noire ne les avaient pas perdus de vue.

— Je sais ce qui vous a mis de mauvais poil, dit Remo, mais Chiun ne répondit pas. Vous êtes simplement fâché parce que je ne veux pas demander à Smitty de vous envoyer aux Jeux Olympiques.

— Ça ne fait rien, dit Chiun. J'ai pensé à autre chose.

Ils montèrent par un escalator. Au moment où ils le quittaient, Remo sentit sous ses pieds la vibration, le poids des deux hommes s'engageant sur la première marche au-dessous d'eux.

Ils tournèrent à gauche. Remo aperçut une porte marquée « Entrée interdite ». Chiun et lui entrèrent vivement. C'était une salle où le personnel des bagages rangeait ses dossiers. Il n'y avait personne.

Remo tint la porte ouverte assez longtemps pour que leurs deux poursuivants quittent l'escalator et les suivent. Puis il la laissa se refermer. Il alla s'adosser au mur du fond et dit à Chiun :

— Et maintenant, tenez-vous bien.

— Je ne lèverai pas le petit doigt, promet Chiun.

Il alla regarder par la fenêtre, les bras croisés.

Les deux hommes surgirent, la main dans la poche, de toute évidence sur un pistolet.

Ils furent surpris en voyant Chiun qui leur tournait le dos et Remo nonchalamment appuyé contre un mur, comme s'il les attendait.

— Entrez donc, dit Remo. Ce n'est pas la place qui manque. Faut pas être timides.

Les deux hommes avaient le teint basané, des cheveux noirs et de fines moustaches. Le premier sourit quand Ja porte se ferma derrière eux. Tous deux retirèrent la main de leur poche. Ils avaient de lourds automatiques.

— Bon, dit Remo. Alors ? Qui êtes-vous ? Je vous conseille de parler, avant que je lâche mon ami, là.

Les deux hommes sourirent. Chiun resta le dos tourné.

— Ce n'est pas qui nous sommes qui compte, dit le premier avec un lourd accent que Remo avait entendu très récemment. C'est qui vous êtes, vous.

— Ah, nous ? Je suis Remo, lui c'est Chiun. Nous sommes des agents secrets du gouvernement des États-Unis. À vous. Qui êtes-vous ?

— Nous sommes les représentants de..., commença un des deux.

— Ahmir ! dit vivement l'autre en lui faisant signe de se taire.

— C'est votre dernier mot à ce sujet ? demanda Remo.

— Le dernier mot que vous entendrez jamais, déclara l'homme.

Il braqua son automatique sur la poitrine de Remo. L'autre visa le dos immobile de Chiun.

— Chiun, vous avez fini de faire l'imbécile ? demanda Remo.

Chiun leva un bras au-dessus de sa tête, d'un geste qui conseillait à Remo d'aller se faire voir et Remo soupira. Il observa les mains des deux hommes. Il était à près de trois mètres d'eux. Celui qui visait Chiun crispait son index. Le doigt de l'autre était encore mollement engagé sous le pontet. Remo vit l'index de l'arme braquée sur Chiun se resserrer.

Il fit un mouvement sur sa droite, une brusque torsion du buste qui obligea l'homme à changer de cible et à lui tirer dessus. Mais avant même que le coup parte, Remo était revenu sur la gauche et partait en vol plané, le corps parallèle au sol. Sa main se referma sur l'automatique braqué sur Chiun au moment où la détente était pressée mais la balle alla s'enfoncer dans le sol. L'autre homme avait pivoté et visait de nouveau Remo mais cette fois, avant qu'il ait l'occasion de tirer, le pied droit de Remo se détendit. Le bout de son soulier souleva et retourna l'arme de telle façon qu'elle s'enfonça, le canon en avant, dans le gosier du tueur. L'homme ouvrit de grands yeux et puis ces yeux devinrent vitreux et il s'affala en tas.

Celui dont Remo avait empoigné l'arme se dégagea. Il essaya d'assommer Remo avec le gros automatique. Ce n'était qu'un simple réflexe d'attaque, frapper avec ce qu'on avait sous la main, et la

réaction de Remo fut également un réflexe. Sans réfléchir, il plongea sa main droite dans le sternum de son assaillant, jusqu'à ce qu'il sente les côtes et les organes craquer et se déchirer, et l'homme tomba mort, d'un bloc.

Morts tous les deux. Remo se redressa et les contempla d'un air écoeuré.

— J'espère que vous êtes satisfait, maintenant ? dit-il à Chiun.

— Je le suis, je le suis. Tu sais, je n'avais encore jamais vu ça. Est-ce que tu savais que les bagages des gens des avions descendent par un long toboggan et puis tournent et tournent en rond sur un tapis spécial ? Regarde, Remo, ça, c'est vraiment intéressant.

Chiun était dressé sur la pointe des pieds, se tordait le cou pour mieux voir la distribution des bagages, se collait le nez à la vitre et faisait signe à Remo de venir voir.

Remo ne faisait pas attention à lui. Il fit rapidement les poches des deux hommes et trouva les papiers qu'il cherchait.

— Viens voir ça, Remo ! insista Chiun. C'est vraiment très bien. Les bagages descendent et puis ils font tout le tour et les gens les prennent et s'ils les manquent, ils refont tout le tour. Pourquoi est-ce que je n'ai encore jamais vu ça ?

— Parce que vous êtes trop paresseux pour vous occuper vous-même de vos bagages.

— Tu n'es pas gentil.

Chiun se retourna vers la fenêtre.

— Ah vous aimez ça, hein ? marmonna Remo tout bas. Ça vous amuse, le carrousel des bagages, hein ? Eh bien, regardez ça !

Il souleva les deux cadavres, chacun sous un bras, et les porta par une porte communicante dans la salle de fret, où il les jeta sur une courroie de transmission. Quelques instants plus tard, les yeux grands ouverts dans la mort, le corps convulsé par la douleur de leur dernière seconde, les deux moustachus plongèrent la tête la première dans le toboggan des bagages et tombèrent sur le tapis tournant. Ils restèrent un moment en tas, et puis, un à la fois, ils entamèrent leurs tours de manège. Des femmes hurlèrent. Des enfants se précipitèrent pour voir ça de près. Des hommes se regardèrent entre eux, perplexes, puis cherchèrent des yeux un agent de la force publique.

Là-haut dans le bureau du fret, Chiun observait. Il se détourna de la fenêtre et foudroya du regard Remo qui revenait.

— Vraiment, Remo ! Tu trouves toujours le moyen de tout gâcher avec tes jeux vulgaires !

— Venez, dit Remo. Nous avons du travail.

Quand Mustafa Kaffir éteignit sa lampe de chevet, dans sa chambre de la mission libyenne, il regarda par la fenêtre, comme toujours, pour

s'assurer que la police de New York le gardait bien, comme elle le faisait toujours.

Une demi-heure plus tard, on gratta à sa porte, elle s'ouvrit et dans la vive lumière du couloir il vit la mince silhouette féminine de son assistant personnel se glisser sans bruit dans la chambre, ôter son long caftan et se mettre au lit avec lui.

Ils dormaient profondément, dans les bras l'un de l'autre, lorsqu'une heure plus tard Kaffir fut réveillé par une main sur son épaule et empêché de crier par une autre plaquée sur sa bouche.

À la faible clarté de la lune filtrant par la fenêtre, il reconnut les traits durs du jeune Américain qui était venu à la mission lui parler de Bobby Jack Billings. Derrière l'Américain, un autre personnage s'encadrait dans la porte. Kaffir ne le distinguait pas très nettement mais c'était une personne petite et menue vêtue d'une espèce de longue robe. Soudain, les phares d'une voiture passant dans la rue se reflétèrent au plafond et Kaffir vit qu'il s'agissait d'un vieil Oriental en kimono.

L'Américain lui chuchotait à l'oreille :

— Je crois que nous devrions laisser dormir votre petit ami. Mais si c'est ce que vous voulez, cette fois vous coopérez. Compris ?

Kaffir fut lent à réagir et il sentit une vive douleur dans l'épaule, comme un coup de couteau, mais qui passa aussi vite qu'elle était venue. Il hocha vigoureusement la tête.

— La fille, la grande blonde, quand je vous ai interrogé, vous m'avez dit que vous ne la connaissiez pas, dit Remo.

— Non. Vous m'avez demandé si elle était venue m'interroger. Elle n'était pas venue.

— Ne coupez pas les cheveux en quatre. Où est-elle maintenant ?

— À Boston.

— Pourquoi ?

Kaffir hésita. Il sentit de nouveau l'élancement dans son épaule et répondit promptement :

— Vous connaissez sa mission ?

— Dites-le-moi.

— Elle cherche cette personne disparue.

— Bobby Jack ?

Kaffir hocha la tête. À côté de lui, son jeune éphèbe se retourna et Kaffir chuchota à Remo :

— Elle a dit qu'elle avait une piste à Boston.

— Quelle piste ?

— Elle ne l'a pas dit. Elle a téléphoné pour dire qu'elle allait à Boston. Elle a demandé deux gardes du corps pour la protéger sur le chemin de l'aéroport.

— Ouais, nous les avons rencontrés, dit Remo.

— Ah ? fit Kaffir.

— Ouais. Ne tenez pas leur dîner au chaud. Elle n'a pas dit où elle allait à Boston, ni qui elle allait voir ?

— Non. Elle n'en a rien dit, je vous le jure.

— Elle travaille pour vous ? demanda Remo.

— Oui. C'est-à-dire pour mon pays.

— Pourquoi tenez-vous tant à retrouver Bobby Jack ?

— Nous espérons que si nous le retrouvons et le remettons sain et sauf à son beau-frère, il nous manifestera sa gratitude d'une manière tangible, expliqua Kaffir.

— Ouais... Si vous me mentez... Enfin, je dois espérer que vous ne mentez pas.

— Pas du tout, affirma Kaffir. Je ne mens pas.

Il entendit à côté de lui la respiration régulière, rassurante de son amant. Cela lui donna de l'assurance et un sentiment de puissance. Il en rajouta :

— Je dis la vérité.

— Sinon, menaça Remo, je reviendrai.

Sur ce, aussi rapidement et discrètement qu'il était apparu, l'Américain disparut et avec lui le vieil Oriental qui était resté sur le seuil. Machinalement, Kaffir tendit la main vers le téléphone. Il devrait avertir quelqu'un. Qui ? Le gardien. Ses supérieurs. Quelqu'un. Il laissa lentement sa main retomber sur l'appareil.

Pourquoi se donner cette peine ? se demanda-t-il. Jusqu'à présent, l'Américain, quel qu'il soit, avait appris très peu de chose. Si le gouvernement américain en savait davantage, Washington serait en train de submerger la mission libyenne avec des visiteurs et des protestations. Cet Américain-là et son compagnon oriental ne devaient être que de petits curieux, des agents indépendants qui risquaient fort d'avoir des accidents mortels dans le courant de leurs activités indépendantes. Il retira sa main du téléphone. Il n'y avait rien à gagner en avertissant qui que ce soit. Pas encore. Il se retourna dans son lit et puis hésita. Il devrait peut-être prévenir Jessica Lester. La mettre en garde ? Il secoua la tête dans le noir. Pas la peine. Elle était capable de se défendre toute seule.

Il prit dans ses bras musclés le jeune homme qui ronronnait doucement, ferma les yeux et s'endormit du sommeil du juste.

CHAPITRE X

À bord du DC-9 à destination de Boston, Remo expliqua à Chiun son hypothèse sur l'affaire. Chiun, suivant son habitude, surveillait attentivement l'aile pour s'assurer qu'elle tenait bien.

— Jessica a kidnappé Bobby Jack. Et elle l'a planqué quelque part à côté de Boston. Le Libyen, il disait la vérité. Elle va probablement essayer de leur vendre Bobby Jack, dit Remo et l'absence de réaction de Chiun l'agaça. Enfin, c'est comme ça que je vois ça.

Lentement, Chiun se détourna du hublot. Au-dessous d'eux, les lumières éparses de la zone urbaine s'estompaient dans le lointain.

— Est-ce que je t'ai déjà raconté, demanda Chiun, comment le grand Maître Tang-Si a fait de la soupe avec un clou ?

— Non, répliqua Remo, et je ne crois pas que j'ai envie de le savoir.

— C'était il y a de nombreux siècles. Tang-Si était un des premiers grands maîtres, même s'il n'était pas aussi grand que le grand Wang, mais il était très bon. Dans l'ensemble, je le placerais...

— Allez, petit père, protesta Remo. Si vous allez me le raconter quand même, venez-en au fait !

— C'était dans les temps où le village de Sinanju souffrait de la famine. Les temps étaient durs et le peuple pauvre. Tang-Si était parti du village depuis bien des mois et les pauvres gens mouraient de faim. Pis encore, ils étaient prêts à renvoyer les enfants dans leur berceau de la mer.

Remo gémit tout bas.

— Je sais, Chiun, je sais. Très pauvres... temps durs... rien à donner à manger aux gosses... les villageois les jetaient dans la mer de Corée du Nord... vous appelez ça les renvoyer chez eux au fond de la mer... Je sais tout ça.

— Tu es très malgracieux, dit Chiun, mais quand le maître Tang-Si est revenu de son voyage, le peuple était désespéré et lui dit : « Tu dois nous nourrir, ô Maître, même s'il faut pour cela un miracle. » Et le maître, qui avait contemplé le village et vu que les filets des pêcheurs étaient déchirés et que la maigre terre n'était pas ensemencée, se mit très en colère mais ne le montra pas. À la place, il déclara : « Si vous voulez voir un miracle, je vous montrerai comment faire de la soupe avec un clou. »

« Et il fit chauffer un grand chaudron d'eau et y jeta un clou en fer. Quand l'eau se mit à bouillir, les villageois regardèrent dans le

chaudron mais ils ne virent pas de soupe, rien que de l'eau avec un clou dans le fond.

« Et puis le grand Tang-Si a pris des carottes qu'il a jetées dans la marmite, et ensuite un radis vert spécial que nous faisons pousser, et des châtaignes, des morceaux d'un lapin qui avait été attrapé, et bientôt une soupe délicieuse mijotait sur le feu. « Et voilà, leur a dit le grand maître, comment on fait de la soupe avec un clou. Beaucoup d'eau, un clou, quelques carottes, un radis vert spécial, des châtaignes et du lapin. »

Chiun se tut et se remit à regarder par le hublot.

Remo lui tapa sur l'épaule.

— Je ne comprends pas, dit-il. Ce n'est pas faire de la soupe avec un clou.

Chiun se retourna en secouant la tête.

— Ce que le maître disait aux villageois, c'était que c'est bien joli de croire aux miracles mais qu'ils auraient mieux fait, en son absence, de réparer leurs filets et d'aller à la pêche et d'ensemencer leurs champs. Voilà ce que le grand maître Tang-Si disait à notre peuple.

Et il se tourna vers le hublot.

Remo réfléchit à cette histoire presque jusqu'à Boston, puis il tapa de nouveau sur l'épaule de Chiun. Le vieil Oriental, assuré que l'aile paraissait bien tenir, le regarda.

— Ça doit vouloir dire quelque chose, dit Remo. Qu'est-ce que vous cherchiez à me dire sur notre affaire ?

— Que tu essaies de faire de la soupe avec un clou. Et dans ton cas, tu n'as pas de carottes, ni de radis verts spéciaux que nous aimons, ni de châtaignes ni de morceaux de lapin. Tu n'as rien que le clou d'une idée stupide.

Remo croisa les bras d'un air buté.

— Je pense que c'est comme je l'ai dit.

Il regarda fixement vers l'avant de l'appareil. L'hôtesse croisa son regard furieux et se détourna vite, très effrayée.

— Tu peux le penser mais ça ne signifie pas que c'est la vérité, répliqua Chiun.

— Vous êtes simplement fâché à cause des Jeux Olympiques. C'est pour ça que vous vous en prenez tout le temps à moi.

— Non. J'ai résolu ce petit problème.

— Ah oui ?

— Oui. Puisque je ne peux pas me résoudre à porter un petit short et un tee-shirt dans la course à l'Or, tu le feras pour moi puisque ça ne te fait rien d'être ridicule.

— Moi ? s'exclama Remo.

— Oui. Tu courras en rond, tu sauteras et tu gagneras un tas de médailles et ensuite je serai ton manager quand tu rentreras à la

maison et je te rendrai riche au-delà de tes rêves les plus fous.

— Si je dis oui, vous cesserez d'être désagréable avec moi ?

— C'est une possibilité, dit Chiun.

— J'y réfléchirai, promit Remo. Si j'accepte, je veux qu'on partage les gains quatre-vingt-dix et dix.

Chiun secoua énergiquement la tête.

— Tu crois que je suis cupide ? Voyons, je ne pourrais jamais te faire ça, Remo. Tu pourras garder quinze pour cent.

— Moi ? Quinze pour cent ?

— Bon, comme tu veux. Dix pour cent, dit Chiun. Ne chicanons pas. Ce n'est pas convenable.

— Petit père...

— Oui, mon fils ?

— Allez vous faire cuire un clou !

Il était bien plus de minuit, mais Remo téléphona à Smith de l'aéroport Logan à Boston.

Jetant un coup d'œil entendu à Chiun, il fit part à Smith de son hypothèse sur la blonde qui avait enlevé Bobby Jack Billings.

— Remo ! C'est ridicule, dit Smith.

— Ah oui ? Eh bien puisque vous êtes si malins, Chiun et vous, dites-moi donc ce qui se passe !

— Cette femme s'appelle Jessica Lester ? demanda Smith.

— Je crois.

— Bien. Essayez ça. Jessica Lester cherche Billings, tout comme vous. Elle a suivi sa trace jusqu'à l'OPTS et puis elle a découvert quelque chose qui l'a envoyée à Boston.

— Et les Libyens ?

— Ils étaient les premiers à savoir que Billings avait disparu. Il est possible que l'histoire de Washington, qu'il était parti en bordée, ne les a pas abusés. Attendez un instant.

Remo entendit Smith fouiller dans ses papiers, sur son bureau.

— Voilà, Remo. Jessica Lester, trente-deux ans, passeport britannique, originaire d'Afrique du Sud. A travaillé pendant sept ans pour le MI -5. Agent exceptionnel. Tireuse d'élite, experte au close-combat. A démissionné il y a quatre ans. Travaillerait indépendamment pour les gouvernements de divers pays. Voilà. Elle a probablement été embauchée par les Libyens pour retrouver Billings.

— Ma foi, peut-être, grommela Remo de mauvaise grâce.

— Ça tient mieux debout que votre idée.

— Smith, dit Remo.

— Oui ?

— Allez vous faire cuire un clou.

CHAPITRE XI

Une longue file de taxis jaunes attendait à la sortie de l'aérogare Logan à Boston. Remo regarda tout au long de la file, pour chercher le taxi le moins sale et le moins cabossé. Pour ce qu'il avait à faire, il avait besoin du meilleur chauffeur possible et si un taxi assez propre n'était pas une garantie de ce qu'était son conducteur, c'était encore ce que Remo pouvait trouver de mieux.

Il choisit le sixième de la rangée et y monta avec Chiun.

Le chauffeur était petit, mince, avec une barbe et des cheveux roux. Son nom, à en croire la carte collée sur le compteur, était Isaac Casey. Quand les deux hommes montèrent dans son taxi il se retourna et leur dit :

— Désolé, faut que vous preniez le premier de la file.

Remo plongea dans sa poche et en retira une petite liasse de billets. Il les fourra dans la main de Casey.

— Tenez, dit-il. Vous pourrez vous arranger avec les autres taxis. Nous voulons celui-ci.

Casey descendit de voiture et longea la file de taxis qui le précédaient. Il revint au bout de deux minutes.

— D'accord, monsieur. Où on va ?

Remo se pencha sur le dossier du siège avant et mit un billet de cent dollars dans la main du chauffeur.

— Ce qu'il me faut en réalité, c'est des renseignements, dit-il. Je cherche une femme qui est arrivée ici, il doit y avoir deux heures environ. Une grande blonde, très grande. Probablement en jean. Elle s'appelle Jessica Lester. Sensationnelle. Elle avait peut-être d'énormes lunettes rondes. Je veux savoir dans quel hôtel elle est descendue.

— Ah dites donc, c'est pas rien !

— Je sais. Mais je suis prêt à payer. Ces cent dollars ne sont qu'un acompte. Deux cents de plus si vous me la trouvez.

— D'accord, dit Casey. Ça va me faire cavalier. Vous voulez m'accompagner ?

— Non. Nous attendrons ici, au café. Quand vous aurez trouvé quelque chose, venez nous chercher.

Remo avait déjà ouvert sa portière et descendait. Chiun le suivit.

— Je ferai de mon mieux, patron, promit Casey.

— C'est ça.

Alors qu'ils rentraient dans l'aérogare, Chiun bougonna :

— Je n'aime pas ça.

— Qu'est-ce que vous n'aimez pas ?
— Attendre dans un café.
— Vous avez une meilleure idée ?
— Tu devrais t'entraîner. T'exercer à courir et à sauter, pour que tu sois bien prêt pour la Quête à l'Or.

Ils restèrent assis pendant deux heures à une table de café, en buvant de l'eau et en donnant un gros pourboire à la serveuse pour qu'elle les laisse tranquilles. Enfin, Isaac Casey revint.

— Je l'ai trouvée. Elle est au *Boston Biltmore*. Sous le nom de Denise Eastwood.

Remo se leva. Il trouva encore deux billets de cent dollars dans sa poche et les donna à Casey.

— Venez, dit-il. Conduisez-nous là-bas.

CHAPITRE XII

Jessica Lester remonta les bretelles de sa chemise de nuit en nylon blanc, rabattit les couvertures de son lit et, comme elle le faisait chaque soir, transféra un petit pistolet de calibre 25 de son sac de voyage sous son oreiller.

Demain. Demain, elle en était sûre, elle aurait retrouvé Bobby Jack Billings. Et ensuite ? Ensuite, elle s'en fichait. Sa mission serait terminée.

Comme une enfant insouciante, elle s'endormit immédiatement, couchée sur le dos dans la position royalement confiante indiquant la foi dans le monde et le contentement des choses en général.

Elle ne sut pas combien de temps elle avait dormi quand une main lui effleura l'épaule et une voix lui chuchota à l'oreille :

— C'est bon, Jessica, où est-il ?

Elle s'arracha à la main et se redressa toute droite dans le lit. Elle se tourna vers sa gauche. Dans la pâle clarté de la lune filtrant par ses fenêtres du vingtième étage, elle vit la figure de Remo, qu'elle avait vu au siège de l'OPTS, l'homme qu'elle avait jugé dangereux et qu'elle avait donné l'ordre d'intercepter.

Il était allongé sur son lit et la regardait. Elle se retourna pour lui faire face, de manière que sa main gauche soit posée sur le matelas tout près de l'oreiller. Subrepticement, elle glissa les doigts dessous, jusqu'à ce qu'elle sente le métal froid du pistolet. Ce contact la rassura.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Elle regarda la porte. La serrure portative qu'elle transportait partout était encore en place. Ainsi que la chaise coincée sous le bouton de porte.

— Je cherche Bobby Jack Billings, répondit Remo.

— Comment êtes-vous entré ici ?

— Si je vous disais la vérité, que j'ai marché sur la façade de l'hôtel, vous ne me croiriez pas, alors laissez tomber. Répondez simplement à ma question. Où est-il ?

— Qui est-ce Bobby je ne sais qui ? demanda-t-elle.

— Désolé, ma jolie, ça ne passe pas. C'est Bobby Jack, il est le beau-frère du Président et je le cherche, tout comme vous. Alors où est-il ?

— Pour qui travaillez-vous ?

— Le gouvernement, répondit négligemment Remo, et depuis le

début vous avez toujours eu une longueur d'avance sur moi.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire mais vous avez un sacré culot de faire irruption ici et...

— Je n'ai pas fait irruption. J'ai grimpé.

— D'entrer ici et de vous glisser dans mon lit. J'ai bien envie d'appeler la direction.

— Pourquoi pas ? Et pendant que vous y êtes, appelez le FBI, pour que nous puissions vous arrêter pour espionnage.

La main gauche de Jessica était maintenant confortablement refermée autour de la crosse du pistolet et le métal froid au creux de sa main renouvela son assurance. Ça ne ferait pas de mal, pensa-t-elle, de parler à ce Remo et de voir ce qu'il savait. S'il était le seul à connaître son existence, c'était une chose, mais si elle avait à ses trousses toute une bande d'agents US, il faudrait probablement repenser sa position.

— Je n'ai pas l'habitude d'accorder des interviews au lit, dit-elle.

— Oubliez vos principes, pour cette fois, répliqua Remo.

Il allongea le bras droit et toucha le cou de Jessica, juste sous la mâchoire. Elle sentit un picotement et recula vivement la tête.

— Pas de mains !

— Comme vous voudrez.

Remo retira sa main et se croisa les bras. Jessica vit qu'il n'avait pas d'arme.

Elle se rallongea et déplaça sa main armée sous l'oreiller de Remo. Le canon de son pistolet n'était plus qu'à quelques centimètres de son crâne. La moindre faute et il serait mort.

— Qu'est-ce que vous savez de moi ? demanda-t-elle.

— Assez. Vous vous appelez Jessica Lester et vous avez appartenu aux services secrets britanniques avant de vous mettre à votre compte. Vous travaillez pour les Libyens. Vous cherchez Bobby Jack mais je ne sais pas pourquoi. Pourquoi ?

— Comment savez-vous que je travaille pour les Libyens ?

— J'aurais dû m'en douter tout de suite parce que vous ne les avez pas interrogés, comme vous l'avez fait avec les agents du Secret Service. C'était un indice, mais je n'y ai pas fait attention. Si vous ne leur aviez pas parlé, ça signifiait que vous aviez déjà tous les renseignements qu'ils détenaient et vous ne pouviez les connaître que si vous travailliez pour eux.

— J'aurais dû penser à leur dire de raconter que je les avais interrogés.

Elle vit Remo secouer la tête dans la pénombre.

— Ça n'aurait rien changé. J'aurais su qu'ils me mentaient. Bref, j'y suis retourné ce soir et ils ont avoué que vous étiez des leurs. Combien vous paient-ils ?

— Cent mille dollars si je trouve Bobby Jack avant vous. Et encore cent mille si je peux le leur livrer.

— Pourquoi diable quelqu'un voudrait-il Bobby Jack ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas demandé mais je suppose qu'ils se figurent que s'ils l'ont, ils pourront se servir de lui pour obtenir des concessions du Président. Je sais qu'ils cherchent à acheter du plutonium.

— Possible, reconnut Remo. Vous savez, vous êtes très bonne.

— Merci. C'est ce que je pense.

— Vous m'avez bien trompé quand je vous ai vue à l'OPTS. Le madras sur la tête m'a dérouté. Je cherchais une grande blonde avec des nattes.

— C'est ce que je pensais. Je ne prenais pas de risques.

Elle remarqua que la main de Remo s'était déplacée et lui touchait le genou. C'était agréable et elle ne se sentait plus menacée parce qu'elle avait cette arme sous l'oreiller de Remo. Il caressa le dessous de son genou et elle retint une envie de se tortiller.

— Comment avez-vous découvert l'OPTS ? demanda-t-il. Comment êtes-vous au courant de la lettre de Bobby Jack ?

— Le Président a dû en parler à son chargé de presse. Et il était dans un bar ce soir-là, il buvait plus qu'il ne l'aurait dû et il en a parlé par hasard à une personne que je connais qui me l'a répété.

— Aussi simple que ça, hein ?

— Ce genre de travail l'est souvent, avoua Jessica, mais Remo n'était pas de cet avis.

Il trouvait le travail horriblement compliqué et difficile mais il ne tenait pas à le lui dire.

La sensation, le long de la jambe gauche de Jessica, était un mélange de plaisir et de douleur, l'impression que la jambe était engourdie et se ranimait, avec des fourmis partout, une impression de détachement total de cette partie du corps. Elle avait déjà décidé de tuer Remo mais il était inutile de se presser. S'il avait quelque chose d'autre en tête, sa mort pouvait bien être remise de quelques minutes.

— Ce n'était pas n'importe quelle personne dans n'importe quel bar, dit Jessica. C'est une femme qui travaille pour moi. Elle a l'habitude de rester très près de tous les gens de Washington qui parlent et boivent trop.

— Je vois.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda Jessica.

— Pas encore. Alors, où est-ce que ça vous a conduite, après l'OPTS ?

Elle étira légèrement sa jambe, comme pour encourager la main de Remo à se glisser vers la cuisse. Remo se rallongea sur le dos et remplaça sa main gauche par la droite.

— J'ai pillé leurs dossiers pendant que vous étiez sortis avec ce crétin de Zentz, dit-elle. J'ai découvert que la source de l'argent était Earl Slimone alors je suis venue jusqu'ici pour aller à son quartier général.

— Earl qui ? demanda Remo.

— Earl Slimone. Un banquier. Je comptais aller le voir ce matin.

— Qu'est-ce qu'il a à voir dans tout ça ?

— Je ne sais pas. Je sais qu'il a financé l'OPTS. Et il leur a donné l'ordre d'être aussi publics que possible. Au fait, qu'est-ce qui est arrivé à Zentz ?

— Il a péri dans l'incendie.

— Pas de chance.

— N'est-ce pas ?

La main de Remo était maintenant en haut de la cuisse.

— Alors qu'est-ce que vous voulez de moi ? demanda Jessica.

— Qu'est-ce que vous croyez ?

Jessica se retourna et roula sur Remo. Elle se pressa contre lui. Ses mains, les deux, s'activèrent pour le déshabiller et là, il y eut un moment magique, humide, pendant lequel Jessica lâcha momentanément le pistolet sous l'oreiller et Remo dit :

— Ce que je veux de vous, c'est que vous quittiez cette ville.

Jessica retourna de son côté du lit. Les Français appellent paraît-il l'orgasme la « petite mort » et elle resta deux ou trois minutes inerte, en proie à la petite mort, puis elle se rappela l'autre genre de mort. La grande.

Elle referma les doigts autour du pistolet et le tira de sous l'oreiller.

— Je regrette, dit-elle.

— Vraiment ? s'étonna Remo en se soulevant sur un coude pour la regarder. Qu'est-ce que vous regrettez ?

— De devoir vous tuer.

— Ah, ça...

Elle posa le canon de son arme contre la tempe de Remo.

— Adieu, dit-elle.

— Adieu, répéta Remo.

Elle pressa la détente. Le déclic fut bruyant et métallique dans le silence de la chambre mais il n'y eut pas de détonation. Frénétiquement, elle pressa encore. Nouveau déclic.

— Vous fatiguez pas, conseilla Remo.

Vous ne pensez tout de même pas que je vais laisser un pistolet chargé sous votre oreiller ?

La rage s'empara de Jessica.

— Il y a plus d'une façon de se servir d'un pistolet !

Elle retourna l'arme dans sa main et la leva pour l'abattre sur le

crâne de Remo.

— Et plus d'une façon de s'en protéger, dit-il.

Elle sentit la main de Remo se refermer sur le pistolet qui s'immobilisa comme s'il avait frappé un mur. Il lui fut tranquillement ôté des doigts. Du métal froid tomba sur son ventre nu. Un morceau, puis un autre. Baissant les yeux, elle vit le pistolet cassé en deux.

Remo sauta du lit.

— Allons, si je passe trop de temps ici, je vais être en retard pour le reste de mes visites.

Il alla à la fenêtre et jeta un coup d'œil dans Copley Square. Puis il ouvrit en grand et se retourna vers Jessica.

— Jessica, dit-il, très sérieusement, vous en avez fini avec cette affaire. Faites vos bagages et partez. La prochaine fois, je risque d'être obligé de faire quelque chose dont je n'ai pas envie.

— Très bien... Je comprends.

Elle comprenait aussi que Remo s'apprêtait sérieusement à repartir par la fenêtre. Elle regarda de nouveau les deux moitiés de son pistolet et crut soudain qu'il en était capable.

— J'ai une question, dit-elle.

— Allez-y.

— Pourquoi êtes-vous passé par la fenêtre au lieu de la porte ?

— À cause de mon manager. Il veut que je commence à me mettre en forme pour les Jeux Olympiques.

Avant qu'elle pose une nouvelle question, Remo sauta par la fenêtre les pieds devant. Elle s'attendait à entendre le hurlement d'un homme qui tombe mais il n'y eut aucun cri, rien que le silence. Et quelque chose l'empêchait d'aller à la fenêtre pour voir.

Elle se leva rapidement, alluma et commença à jeter quelques vêtements dans son sac de voyage. Elle avait cédé le nom d'Earl Slimone mais elle avait encore une grande avance sur Remo. Elle pourrait, achever cette mission et disparaître, avant qu'il la rattrape.

Elle s'interrompit un instant. Il y avait encore autre chose qui lui ferait gagner du temps.

Elle chercha un numéro dans l'annuaire de Boston et le composa.

— Allô, je suis chez M^r Slimone ?... Vous ne me connaissez pas, mais je veux vous dire que quelqu'un se propose d'attaquer M^r Slimone chez lui, cette nuit... Oui, c'est ça. Chez lui, à son domicile de Boston. L'homme sera là bientôt. Il s'appelle Remo.

CHAPITRE XIII

Remo téléphona à Smith d'une cabine publique de Copley Square.

— Avez-vous trouvé la femme ? demanda Smith.

— Oui. Ne vous en faites pas pour elle. Qui est Earl Slimone ?

Il y eut un petit silence au bout du fil.

— Pourquoi Earl Slimone ? demanda Smith.

— C'est le type qu'elle venait voir ici. Chiun apparut à côté de la cabine. Il fit signe à Remo de sautiller sur place tout en parlant à Smith. Remo secoua la tête. Chiun se mit à sautiller sur place, pour lui montrer.

— Du diable si je m'en vais sautiller sur place dans une cabine téléphonique ! protesta Remo et Chiun haussa les épaules.

— Qui vous a demandé de sautiller sur place dans une cabine téléphonique ? demanda Smith.

— Vous occupez pas de ça, grogna Remo. Alors ? Slimone ?

— Ça complique tout. Slimone est un banquier avec des relations dans le milieu. Une chambre fédérale d'accusation s'apprête à enquêter sur son rôle dans le financement de l'actuelle campagne présidentielle. Et... oh non !

— Quoi ?

— Une autre chambre d'accusation enquêtait sur Billings et sur le rapport qu'il pouvait avoir avec le financement de la campagne de son beau-frère.

— Eh bien, voilà notre rapport !

— C'est bien pire.

— Pourquoi ?

— Supposez que Billings était le canal par où passait l'argent du crime organisé dans la campagne présidentielle. Et maintenant Billings a disparu. Vous voyez où ça nous mène ?

— Non, dit Remo.

— Ça pourrait être ce que nous craignons. Le Président lui-même serait responsable de la disparition. Slimone n'a peut-être pas enlevé Billings simplement pour qu'il ne parle pas. Le Président a pu ordonner l'enlèvement.

— Ma foi, je vous laisse vous inquiéter de ces trucs-là. Tout ce que je veux, c'est trouver ce type. Où est-ce que Slimone crèche, par ici ?

Remo attendit pendant que Smith consultait les ordinateurs de CURE. Il revint au bout du fil avec une adresse dans le quartier de Back Bay, à Boston.

— Merci, Smitty. Je vous tiens au courant.

Remo raccrocha et sortit de la cabine.

— Tu n'arriveras jamais à rien si tu ne t'entraînes pas, lui dit Chiun.

— Ça va, Chiun. J'ai d'autres soucis !

— Ce Bobby Jack Billings ?

— Bobby Jack. Ouais.

— Est-ce qu'il paie nos gages ? Est-ce qu'il paie le modeste tribut qui va à mon village ?

— Non.

— Alors qui peut se soucier de lui ? Vraiment, Remo, il faut que tu parles à Smith des missions qu'il te confie. Se servir de toi pour gambader dans la campagne à la recherche d'un gros individu bruyant, c'est comme si on se servait d'un bistouri de chirurgien pour couper du bois de chauffage.

— Un boulot est un boulot, répliqua Remo. Ça m'occupe.

— Couper du bois de chauffage, ça occupe aussi un bistouri. Mais quand on a besoin du bistouri pour de la chirurgie, il ne remplit plus son office.

— Est-ce que vous voulez dire que je perds mon mordant ?

— Ça se pourrait, dit Chiun. Tandis que si tu te pliais à un vigoureux programme d'entraînement et d'exercices, je pourrais probablement te garder plus ou moins en forme. Ce serait un effort, mais j'en serais peut-être capable.

— N'y pensez plus.

— Tu pourrais commencer par courir sur place, insinua Chiun.

— Jamais !

— Pense à courir sur place, insista Chiun.

CHAPITRE XIV

— Où est son appartement ? demanda Chiun sur le trottoir en face de l'immeuble de quatorze étages qui abritait Earl Slimone.

— Le dernier, naturellement, répondit Remo.

— Naturellement, marmonna Chiun.

C'était bizarre, pensait-il, que les gens s'imaginent que la hauteur leur apportait la sécurité.

— Nous devrions passer par le toit, suggéra-t-il.

— Je suis déjà monté et descendu par la façade d'un immeuble, cette nuit. Vous n'allez pas épuiser mon corps fatigué, histoire de mettre la main sur mes médailles d'or ! Nous passerons par la grande porte.

De l'autre côté de la grande porte, ils furent reçus par un portier. Remo remarqua qu'il avait une cicatrice au-dessus de l'œil droit et grand besoin d'être rasé.

— Je peux vous être utile, les gars ? demanda-t-il.

— Oui. Nous venons rendre visite à Earl Slimone.

— À cette heure ? grommela le portier en frottant sa figure râpeuse.

— Eh bien oui, manifestement à cette heure. À qui croyez-vous parler ? Aux esprits des Noëls enfuis ?

— Ils vous attendent ?

— Non, mais je suis sûr que vous allez nous arranger ça, dit Remo.

Le portier parut réfléchir un moment.

— Bon, vous pouvez monter. Prenez l'ascenseur du milieu.

Il désignait une rangée d'ascenseurs dans le fond de l'entrée.

Remo appuya sur le bouton de montée. La porte de l'ascenseur de droite s'ouvrit. Chiun et lui s'apprêtèrent à y entrer mais furent arrêtés par un cri du portier.

— J'ai dit celui du milieu ! Celui-là ne monte pas jusqu'en haut.

— D'accord, dit Remo.

Chiun et lui attendirent, avec le portier juste derrière eux, pendant une bonne minute avant que l'ascenseur du milieu arrive.

La porte s'ouvrit et le portier les poussa. Ils se laissèrent trébucher dans la cabine où ils se trouvèrent nez à nez avec deux autres hommes, qui avaient besoin d'un rasoir mais pas de pistolets. Chacun braquait un lourd 45 automatique.

— C'est vous Remo ? demanda le premier.

— C'est moi.

— Bien. Nous vous attendions.

Remo fut surpris. Puis il comprit. Jessica Lester les avait annoncés. Encore une dette qu'il devrait lui payer.

— Vous allez nous tuer ici ? demanda-t-il.

— Non. On va vous emmener là-haut et là, on vous tuera.

— Slimone est là ?

— Non, l'est pas là.

— Où est-il ?

— Oh dites, vous posez pas les questions par ici. C'est nous qu'on les pose. Pas question de venir ici poser des questions comme ça.

— Savez-vous où il est ? demanda Remo.

— Non. Personne ne nous dit rien.

— Alors nous n'avons pas besoin de vous.

L'ascenseur s'était élevé, sans secousses et sans bruit. Il ralentissait maintenant en arrivant au quatorzième étage. Sans se retourner, Remo agita une main derrière lui et les deux automatiques tombèrent des mains des hommes sur la moquette. Alors qu'ils se baissaient précipitamment pour les ramasser, la porte de l'ascenseur s'ouvrit. Chiun sortit et Remo appuya sur le bouton de descente. Il sortit vivement. Les deux hommes avaient récupéré leurs armes et les levaient vers lui. Il rua dans la cabine. Tap, tap. Les automatiques retombèrent. Remo fit un bond en arrière et la porte de l'ascenseur se referma devant lui. La cabine commença à descendre.

Chiun et lui attendirent que la cabine ait quitté l'étage. Utilisant ses doigts comme des ciseaux à froid, Remo enfonça les mains dans la fissure entre les deux battants de la porte. Il les écarta et les maintint ouverts.

Chiun se plaça à côté de lui et détendit sa jambe gauche en visant du pied l'épais câble d'acier soutenant la cabine. Le câble frémit, s'effiloça et se cassa net. Remo regarda le toit de la cabine plonger vers le rez-de-chaussée. Il entendit les cris des hommes. Alors il retira ses mains de la porte et la laissa se refermer sans bruit.

Quelques secondes plus tard, un fracas étouffé monta d'en bas. Les cris se turent brusquement et le silence retomba.

— Bien, dit Remo. Allons voir où est Slimone.

Ils se trouvaient dans une antichambre avec deux portes. Celle d'en face n'était pas fermée à clef et ils entrèrent dans un vaste living-room élégant tout en cuir et en boiseries.

Un jeune homme était assis sur un canapé. Il leva les yeux vers la porte, en souriant. Mais sa figure s'assombrit aussitôt quand il vit entrer Remo et Chiun, seuls. Le jeune homme se précipita vers une petite table. Sa main plongea dans le tiroir juste avant que Remo le referme d'un coup de pied, avec la main à l'intérieur. Il le retint bien fermé avec son pied.

- Nous posons la question une fois, dit-il. Où est-il ?
- Dans sa propriété, à Newport, Rhode Island.
- Depuis combien de temps ?
- Près d'une semaine. Il se repose.
- Qui est là-bas avec lui ?
- Personne.

Remo appuya plus fort contre le tiroir.

- Je vous jure. Rien que le personnel de sécurité habituel.
- Merci, dit Remo.

Il laissa retomber son pied. Le jeune homme sortit sa main armée et visa Remo. Avant qu'il presse la détente, le talon de Remo se plaquait sous son menton, soulevait, la tension croissait et finalement le crâne du jeune homme se sépara de la colonne vertébrale.

— Et merci encore, dit Remo alors que l'homme s'affalait en tas, puis il se tourna vers Chiun et haussa les épaules. Je me demandais ce que j'allais faire de lui pour qu'il ne téléphone pas à Newport.

Chiun contempla le cadavre.

- Tu m'as l'air d'avoir trouvé une solution.

À l'aéroport, Remo alla au bar des pilotes privés et en trouva un qui acceptait de les transporter immédiatement à Newport pour quatre cents dollars. Alors qu'ils se dirigeaient vers le bimoteur Cessna, le pilote dit :

- Dommage.
- Qu'est-ce qui est dommage ? demanda Remo.
- Vous seriez venu une heure plus tôt, vous auriez pu partager les frais. J'avais quelqu'un d'autre pour Newport.
- Une blonde ? Grande, belle fille ?
- C'est ça. Elle m'a dit qu'elle fuyait son mari. Ah, dites, vous n'êtes pas le mari, j'espère ?
- Ça changerait quelque chose ?
- Ma foi non, si vous payez d'avance, répondit le pilote.

CHAPITRE XV

Deux cent mille dollars.

La somme tourna dans la tête de Jessica Lester pendant tout le court vol de Boston à Newport. Et elle continua de se la murmurer tout bas quand elle s'enferma dans les toilettes du petit aéroport privé pour se changer.

Deux cent mille dollars.

Au fond de son sac de voyage, elle prit un tee-shirt noir, un pantalon noir et des souliers de marche noirs.

Tout en s'habillant, elle pensait que Remo lui avait dit très peu de choses mais qu'il lui en avait dit assez. Il travaillait pour le gouvernement américain et il allait essayer de récupérer Bobby Jack Billings. Plus simplement, ça voulait dire que Remo allait tenter de lui voler deux cent mille dollars. La somme promise par les Libyens si elle leur livrait Bobby Jack.

— Pas question, dit-elle tout haut.

Deux cent mille dollars s'ajoutant à ses comptes déjà confortables dans des banques européennes, et elle pourrait tranquillement prendre sa retraite.

Il y avait longtemps qu'elle était arrivée d'Afrique du Sud pour devenir agent secret au MI-5 britannique. Elle avait très vite compris qu'une femme n'avait pas de chances de promotion dans le système britannique et ne deviendrait jamais quelqu'un d'important, même si elle le méritait amplement. Il y avait une trop grande domination masculine, trop de « vieilles cravates du collège », trop d'importance accordée aux noms à rallonges, pour permettre à une jeune et belle Sud-africaine d'accéder à son véritable niveau. Le principe de Peter, avait-elle dit une fois à une amie, était le nœud de la situation et ne marchait que pour ceux qui en avaient un.

Elle avait attendu son heure. Elle demandait souvent des transferts, pour exécuter le plus grand nombre de missions possible en Europe, en faisant tout au monde pour rencontrer le plus d'agents possible d'autres gouvernements. Et puis un jour, au bout de cinq ans, elle tapa une belle lettre de démission et la déposa sur le bureau de son chef de station. Le jour même, elle fit savoir à toutes ses relations des autres gouvernements qu'elle était disponible pour les missions sous contrat.

Elles ne tardèrent pas à se présenter. Des choses devaient être livrées, des gens contactés, des articles vendus et les missions étaient toujours assez dangereuses pour que le gouvernement qui les

commandait ne prenne pas le risque d'envoyer un de ses agents, de peur qu'il soit pris et le pays mis dans l'embarras ou pire. Jessica était capable d'accomplir les missions et, si elle était arrêtée, dire très franchement qu'elle ne savait pas pour qui elle travaillait puisque le travail lui était toujours confié par tout un réseau d'agents à compartiments étanches, la mission elle-même lui étant expliquée par un agent qu'elle n'avait jamais vu, qui rendait simplement service à un collègue d'un autre gouvernement qui pourrait un jour lui renvoyer l'ascenseur. Même avec son identité révélée, le gouvernement qui la capturerait ne pourrait que protester parce qu'elle était un agent britannique et, de l'avis de Jessica, ce serait bien fait pour la Grande-Bretagne qui l'avait poussée dans la libre entreprise.

Les missions et l'argent affluaient. Jessica Lester était un agent bien entraîné, comme la plupart des espions britanniques puisque les Britanniques avaient les meilleurs services secrets du monde, à l'exception des Israéliens.

Elle était à son compte depuis trois ans, ménageant la chèvre et le chou, jouant sur tous les tableaux et savait qu'il était temps de raccrocher les gants parce que, depuis quelque temps, elle était nerveuse en mission. On l'avait avertie dans les premiers jours de son entraînement. Son moniteur, un vieux moustachu aux yeux bleus chassieux, disait qu'un moment viendrait où elle aurait envie d'abandonner le métier. Ce jour-là, disait-il, ce serait le moment de tout arrêter parce qu'un changement psychologique subtil se produisait qui rendait l'agent moins sûr de lui, moins apte à prendre des risques et, par conséquent, diminuait ses chances de survie.

— C'est réellement une fonction là dans le fond de la tête, ma fille, disait-il. De notre subconscient. Un jour, il fait le total et dit que tu es restée trop longtemps, il est temps de tirer ta révérence. À ce moment-là, tu la tires avant qu'il soit trop tard.

— Et qu'est-ce qui se passe si je ne la tire pas ? avait-elle demandé.

— Deux choses peuvent se passer. Tu te fais prendre ou tu te fais tuer. Et dans ce métier, c'est souvent la même chose, tu sais. Et si tu as assez de chance pour ne pas être prise ni tuée, alors tu finis comme moi, en entraînant les autres imbéciles qui veulent faire ce boulot.

— Ça vous est arrivé ?

— Le deuxième jour, dit-il en rigolant. Heureusement, mon oncle était au ministère et a pu me faire immédiatement muter à l'entraînement. Dieu soit loué. J'aurais été un agent déplorable. Et d'ailleurs, j'ai horreur de mourir.

Elle avait eu alors tendance à écarter ces propos en les attribuant à un radotage de vieux lâche incompetent, et les avait chassés de plus en plus loin de son esprit, jusqu'à un certain soir, au coin d'une rue de Copenhague où elle attendait quelqu'un qui devait lui livrer un

paquet, et la question lui était venue brusquement : « Mais qu'est-ce que je fous là ? Bon Dieu, je pourrais me faire tuer ! »

À ce moment, elle se rappela les paroles du vieux moniteur et fit une rapide récapitulation de sa vie. Elle avait près de trente-deux ans. Elle était belle, intelligente et riche.

Mais pas tout à fait assez. Pas assez riche pour prendre sa retraite comme elle le voulait. Elle continua donc d'accepter des missions privées mais en sachant que sa carrière, dans l'ensemble, était terminée. Et puis les Libyens l'avaient contactée, lui avaient parlé de la disparition de Bobby Jack Billings et offert deux cent mille dollars pour le retrouver, alors elle avait accepté. C'était idéal. La dernière grosse somme dont elle avait besoin pour avoir de quoi se retirer à ses propres conditions. Il y avait apparemment peu de danger et, surtout, si elle était capturée ce serait par le gouvernement des États-Unis qui avait pour principe, pratiquement unique au monde, de ne pas tuer les espions découverts en train de travailler à l'intérieur de leurs frontières.

Elle finit de s'habiller et pensa à Remo ; elle ressentit des picotements dans le bas-ventre. Elle se demanda s'il ne serait pas sur le point de démissionner lui-même, et puis elle songea tristement à la réception qu'elle lui avait ménagée à l'appartement bostonien d'Earl Slimone, alors elle chassa Remo de son esprit. Il était mort, maintenant. Mort, parce qu'il avait l'aspect et les manières d'un zélote, d'un patriote qui ne pouvait être détourné que par des balles de ce qu'il considérait comme sa mission dans la vie.

Elle retroussa une jambe de son jean noir et boucla un étui de cuir contre son mollet. Dans l'étui, elle mit un petit calibre 22. Dans un autre étui, accroché à sa ceinture au creux des reins, elle glissa un revolver de calibre 32 à canon court.

Elle prit un foulard noir dans le fond de son sac et le fourra dans une poche de son trench-coat. Le trench était blanc cassé et elle le portait pour éliminer dans l'esprit des gens l'idée possible qu'ils avaient vu une femme d'un mètre quatre-vingts entièrement vêtue de noir. Le trench changeait ce souvenir d'elle et elle n'aurait qu'à l'enlever une fois sur place et le laisser au bord de la route.

Jamais plus elle ne s'en resservirait.

Une fois arrivés à l'aéroport de Newport, Remo dit à Chiun :

— Je crois que nous l'avons battue. Elle doit probablement attendre le jour pour étudier la propriété de Slimone.

Chiun secoua la tête

— Tous les sentiers sont une grand-route pour celui qui a le pied sûr.

— Ce qui veut dire ?

— Ça veut dire que c'est une femme intelligente et douée. Je suis sûr qu'elle sait travailler la nuit. Après tout, je t'ai bien appris à travailler la nuit, j'ai choisi cela entre de nombreuses choses possibles à t'enseigner parce que même les chats apprennent ça vite et tu es au moins aussi intelligent qu'un chat, qui sont les créatures les plus stupides de l'univers de Dieu.

— Bon, d'accord, nous y allons maintenant. Mais ça ne vous ressemble pas, de vouloir vous dépêcher.

— Qui sait ? dit Chiun. Si nous réussissons, nous gagnerons l'éternelle reconnaissance du Président. Qui sait quelles bonnes choses ça pourrait nous valoir à l'avenir ?

— Comme mon engagement dans l'équipe olympique ? demanda Remo.

— Tu es vraiment l'individu le plus méfiant du monde, riposta Chiun.

Il était 4 h 15 du matin.

CHAPITRE XVI

Ça s'appelait *The Springs* et avait été jadis la maison d'été de toute la famille Lippincott, qui était à l'argent, en Amérique, ce que la famille Ford était à l'automobile.

Mais à un moment donné, l'habitude des familles entières de prendre leurs vacances ensemble dans ce qui était dans le fond, un vaste enclos, était passée de mode et finalement les Lippincott eux-mêmes s'étaient inclinés devant les réalités économiques et avaient vendu l'éléphant blanc, avec sa grande baraque et sa douzaine de pavillons annexes au bord de l'océan, à Newport.

Le propriétaire suivant avait décidé d'en faire un grand hôtel de villégiature. Prévoyant une foule de riches clients, il avait fait entourer toute la propriété d'un grillage électrifié. Il avait remodelé la maison principale en hôtel de luxe et les pavillons en appartements pour les groupes familiaux. Dans l'immense parc, il avait fait tracer un golf de neuf trous. Il avait fait construire de nouvelles jetées, avec des bateaux de plaisance proposant des croisières touristiques et une petite piste pour les avions privés.

Il avait tout sauf des clients. *The Springs* était trop cher pour les habitants de la Nouvelle-Angleterre et pas assez loin pour les New-yorkais qui préféraient la Floride pour leurs vacances.

Le propriétaire avait tenu le plus longtemps possible. Juste au moment où il voyait se dresser le spectre de la faillite et où il était sur le point de tout abandonner, la Seconde Guerre mondiale avait éclaté et il avait pu vendre *The Springs* au gouvernement fédéral, qui cherchait une propriété bien isolée comme base d'entraînement pour ses espions partant pour l'étranger.

Après la guerre, les États-Unis gardèrent le domaine comme centre de convalescence et de repos pour officiers souffrant de dépression. En fait, c'était un hôpital pour généraux qui avaient attrapé la chtouille outremer.

Après ça, le domaine languit. Pendant un moment, il fut question de le transformer en retraite présidentielle mais pendant la guerre le Président Roosevelt avait aimé *Shangri-La* et le Président Eisenhower l'avait agrandi et rebaptisé *Camp David*, alors le vieux domaine Lippincott fut pratiquement abandonné, jusqu'au jour où une commission budgétaire parlementaire le découvrit dans ses registres et ordonna sa vente aux enchères.

C'était exactement ce que cherchait Earl Slimone et il avait payé

avec joie les deux millions quatre cent mille dollars. Slimone s'était enrichi grâce au marché noir pendant la guerre, en vendant de faux bons d'essence et de viande.

Il était visionnaire. Il prévoyait que si la guerre avait été un bon moment pour gagner de l'argent, elle n'était rien à côté de la période d'après-guerre. Il voyait les États-Unis planter des jalons dans le monde entier pour aider et soutenir des alliés, créer des alliances, renforcer leur position, et il ne voyait pas pourquoi le crime organisé n'en ferait pas autant. Bientôt, *The Springs* devint le rendez-vous d'individus douteux venus de France, d'Italie, de Scandinavie et d'Extrême-Orient.

Ici se concluaient les accords divisant le monde en zones du crime. Les fuseaux horaires du monde commencent au méridien de Greenwich, en Angleterre, mais les zones du crime partaient de Newport, Rhode Island.

L'empire de Slimone s'épanouit et, en vieillissant, le gangster pensa de plus en plus à accumuler les honneurs. Il collectionna les présidences de comités comme d'autres collectionnent les timbres, les diplômes ou les femmes. Il devint le fondateur de cela, le bienfaiteur de ceci, le mécène d'autre chose. Sept universités des États-Unis avaient des chaires de philosophie subventionnées par Slimone, bien que la seule philosophie qu'il ait jamais eue soit une amélioration du principe mercantile de l'Amérique, « acheter bon marché et vendre cher. » Slimone en avait fait : « voler pour rien et revendre les yeux de la tête. »

Pendant les années 50, il commençait à s'intéresser aux campagnes politiques quand il constata une tendance croissante du gouvernement à mettre le nez dans les affaires du crime organisé. Il se jura qu'il serait dans le bon camp en les soutenant tous les deux, le crime et le gouvernement. Et tandis que le crime dans le monde devenait un instrument de plus en plus stable, exigeant moins de rencontres au sommet et où les communications et les filières étaient de plus en plus simples et faciles, le vieux domaine devint peu à peu la résidence principale de Slimone, où il recevait les riches et les puissants du monde entier. Et quand il les emmenait jouer au golf sur son terrain privé de neuf trous, il devait parfois se retenir de rire en voyant ce ministre étranger ou cet ambassadeur « driver » sur des « greens » anormalement verts et luxuriants parce qu'ils étaient fertilisés par un engrais organique anormalement riche... les cadavres des gens qui avaient déplu à Slimone et très simplement disparu pour faire éternellement partie du paysage du Rhode Island.

Au clair de lune finissant, Remo aperçut le grillage électrifié de quatre mètres de haut entourant tout le domaine. Au sommet il y avait des barbelés particulièrement rébarbatifs, choisis par Slimone en

personne parce que chaque tour de rouleau avait six pointes au lieu des quatre habituelles.

— C'est grand, dit Remo en regardant à travers le grillage l'étendue de l'océan et, plus près, les silhouettes d'une demi-douzaine de bâtiments. Il pourrait être n'importe où.

— La grande maison, dit Chiun. Par là-dessus et on y va.

Remo leva les yeux vers le sommet du grillage, de la hauteur de deux hommes très grands. Il saisit Chiun par la taille et le lança dans un arbre. Chiun atterrit légèrement, à pieds joints, sur la première branche et courut dessus jusqu'au grillage. En quittant l'arbre, il s'envola tout simplement, passa par-dessus la clôture et retomba toujours aussi légèrement dans l'herbe, de l'autre côté.

Il se retourna vers Remo.

— Qu'est-ce que tu attends là derrière ? chuchota-t-il aigrement.

Remo sauta vers la branche et l'attrapa du bout des doigts. Il se balançait et s'y hissa, puis il suivit le même chemin que Chiun et plongea de l'autre côté du grillage. Pour faire bon poids, il exécuta un double saut périlleux avant de toucher terre. Quand il retomba sur ses pieds, il écarta les bras à hauteur des épaules.

— Toujours de petits jeux, marmonna Chiun.

— Je m'entraîne simplement pour les Jeux Olympiques. D'ailleurs, ça ne fait pas de mal, un peu de style.

— L'économie est tout, répliqua Chiun. Si un tour est nécessaire, tu fais un tour. Tout le reste n'est que de l'esbroufe, rien que de l'esbroufe.

— Vous êtes jaloux, c'est tout.

— Comme le soleil est jaloux de la bougie, riposta Chiun. Par ici.

Jessica Lester avait garé sa voiture et elle restait à sa place pour se noircir la figure avec un fond de teint soluble à l'eau. Normalement, le haut grillage l'aurait un peu inquiétée. Mais elle avait demandé au pilote qui la conduisait à Newport de survoler le domaine à basse altitude et elle avait vu des rails scintiller au clair de lune. Il devait y avoir dans le grillage une ouverture assez large pour le passage d'un wagon de chemin de fer.

Elle suivit la clôture jusqu'à l'extrémité ouest de la propriété, où elle tournait vers le nord, et la longea sur cinq cents mètres. Elle avait laissé son trench-coat blanc dans la voiture garée sous des arbustes, à l'écart de la route et hors de vue. Ses cheveux blonds étaient cachés sous son madras noir.

Au plus noir de la nuit juste avant le lever du jour, elle marcha rapidement avec assurance vers un point du grillage à cinquante mètres d'elle, où elle distinguait les rails qui brillaient vaguement.

En s'approchant elle vit la brèche dans le grillage. Comme elle s'y

attendait, il y avait un gardien dans une petite cabane, juste à côté de l'ouverture.

Elle s'écarta du grillage et décrivit un grand arc de cercle dans l'obscurité, qui la ramena vers la clôture derrière la cabane du gardien. Avec précaution, elle regarda par la fenêtre.

L'homme était assoupi sur un tabouret, elle dégagea le pistolet de sa ceinture et contourna la cabane, dont la porte était entrouverte. Puis elle se ravisa. Si elle le tuait et si l'on attendait de lui certains appels réguliers, ça risquait de déclencher un système d'alarme et d'alerter le camp. Elle n'avait pas besoin de le tuer. Elle s'éloigna donc de la cabane, passa par l'ouverture dans la grille électrifiée et disparut rapidement dans des buissons bordant les rails. Avec le gardien vivant, ce serait sans doute plus difficile pour elle de ressortir en remorquant Bobby Jack Billings, mais elle ferait sauter ce petit pont-là quand elle y arriverait.

Elle se sentait quand même nerveuse. Grâce à Dieu, pensa-t-elle, c'était la dernière mission. Quand le cran s'en allait, l'espion n'avait plus rien, sauf peut-être de la ruse, de l'intelligence et de l'expérience. Mais sans cran, tout ça ne comptait pas. Le cran, c'était la clef... et elle était nerveuse et n'aimait pas ça.

Elle avait hâte que tout finisse avant qu'elle ne commette une faute.

Dans une petite pièce souterraine, un peu plus loin le long de la voie de chemin de fer, deux hommes regardaient sur un panneau la faute de Jessica Lester.

Elle avait estimé correctement que la faiblesse du domaine était l'entrée du chemin de fer. Mais ceux qui avaient conçu les systèmes de sécurité des *Springs* avaient compris que les gardiens humains avaient des défauts humains, par exemple s'endormir la nuit. Ils avaient installé en renfort un système d'yeux électroniques invisibles, commençant à sept mètres de la cabane du gardien. Ils étaient placés sur des buissons, à cinquante centimètres du sol pour que le système ne soit pas déclenché accidentellement par un lapin ou toute autre bête. Donc, quand le voyant rouge s'alluma dans la pièce de contrôle, les deux hommes qui prenaient tranquillement le café en surveillant le panneau électrique furent immédiatement alertés. Ils comprirent que quelqu'un s'était introduit dans le camp.

Ils portaient un uniforme kaki de coupe militaire, avec un pistolet dans un étui à la hanche. Un des hommes appuya sur un bouton qui alluma un petit clignotant dans un des bâtiments où dormait le personnel de sécurité. Une légère sonnerie réveilla instantanément un des hommes qui dormait tout habillé. Il se leva, secoua ses quatre camarades ; ils s'habillèrent rapidement, bouclèrent leurs armes et sortirent en courant.

Là-bas, dans le centre de contrôle souterrain, un autre voyant rouge clignota alors que Jessica Lester passait devant un deuxième œil électrique.

— Il vient par ici, dit un des deux hommes.

— Je me demande s'il a tué Cooley, marmonna l'autre.

— Bien fait pour lui s'il roupillait encore. Qu'est-ce qu'ils foutent, ces gardes ?

— T'en fais pas, ils arrivent. Qui ça peut être, ce type ?

— Sais pas, grogna le premier, qui était petit et carré. Il se passe des drôles de trucs dans la grande maison. Les bonnes me disent qu'elles n'ont pas le droit d'aller dans l'aile ouest. Le vieux apporte à manger lui-même. La plupart des plats reviennent sans qu'on y ait touché. Mais on livre deux caisses de bière par jour.

Il se tut alors qu'un troisième voyant s'allumait. Les lumières étaient disposées en cercles concentriques. La dernière clignotait dans le troisième anneau intérieur.

— Il se dirige nettement vers la grande maison. C'est le moment.

Les deux hommes sortirent et rejoignirent les cinq gardes. Ils chuchotèrent entre eux.

— Il se dirige vers la grande maison, dit le gros homme trapu. On l'interceptera là-bas.

Il ouvrit une porte qui donnait sur un escalier obscur. Les hommes descendirent après avoir refermé la porte sur eux. Au bas des marches, il y avait un souterrain menant au bâtiment principal. Il était faiblement éclairé par quelques ampoules de bas voltage mais les gardes y voyaient assez pour courir.

Le tunnel débouchait au niveau du sol dans un appentis adossé à la grande maison, par-derrrière. À côté, un wagon de chemin de fer privé attendait sur une voie de garage au pied d'une terrasse par où l'on entrait. Les hommes prirent position autour du bâtiment et attendirent.

Jessica Lester dégaina son pistolet de sa ceinture. Dans sa poche, elle prit un silencieux et le vissa sur le canon. En s'approchant de la maison, elle vit le ciel commencer à pâlir à l'est. Il fallait faire vite sinon le costume qui l'avait protégée dans l'obscurité la ferait ressortir comme un phare.

Elle fut surprise de ne voir aucune trace de système de sécurité. C'était insensé de cacher la victime d'un rapt et de n'avoir pour toute protection qu'un grillage avec une brèche dedans. Mais elle chassa vite cette pensée. Sa mission serait donc du nougat. Après tant d'années, elle en méritait bien une facile pour ses adieux.

Plus que quelques minutes, espéra-t-elle.

— Il y a des systèmes électroniques, dit Chiun à Remo alors qu'ils

se dirigeaient rapidement vers la grande maison. Tu les sens ?

— Non. Mais je pensais bien qu'il y en avait puisque nous n'avons pas vu de gardes.

— Il y en a, assura Chiun.

Remo n'avait pas besoin de lui demander comment il savait qu'il y avait des senseurs électroniques. Remo savait comment Chiun les sentait. Il fallait pour cela faire émaner une force autour de son corps et tout ce qui intervenait contre cette force était enregistré, par la direction et la puissance. Remo y arrivait la plupart du temps mais il avait besoin d'un effort de volonté conscient. Chez Chiun, c'était instinctif et machinal.

Ils n'étaient plus qu'à cent mètres de la grande maison.

Jessica s'arrêta à l'orée des arbres entourant la clairière où était construite la maison. Elle regarda autour d'elle avec précaution. Il n'y avait pas de lumières, pas de gardes. Derrière la maison, sur sa gauche, elle vit une voiture de chemin de fer. La voie partait de la maison et traversait tout le parc. Instinctivement, elle se dirigea vers l'arrière de la demeure, pensant que l'entrée serait plus facile par là. Prudemment, elle enjamba les rails. Elle n'entendait rien aux troisièmes rails ni à l'électricité mais elle était arrivée trop loin pour faire une faute maintenant.

Elle constata que le wagon était arrêté tout près d'une vaste terrasse, avec des portes de verre donnant sur le fond du bâtiment. Elle se redressa et y courut. Au moment où elle atteignait la terrasse, elle sentit des bras entourer ses jambes pour la plaquer au sol. Elle essaya de viser son assaillant mais le pistolet lui fut arraché.

Brutalement, elle fut retournée sur le dos. En levant les yeux, elle vit deux hommes. L'un d'eux braquait sur elle un gros automatique. Cinq autres arrivaient en courant. Ils étaient en uniforme kaki et avaient dégainé leurs armes.

Celui qui était près d'elle se baissa et lui arracha son madras. Les longues nattes blondes se déroulèrent, contrastant singulièrement avec sa figure noircie.

— Tiens, tiens, tiens. Qu'est-ce que nous avons là ? dit-il. Une fille, on dirait. (Il plaqua une main sur la poitrine de Jessica.) Ouais, pas de doute. Une bonne femme.

Il la saisit par les cheveux et lui tourna violemment la tête en s'accroupissant à côté d'elle.

— Quelques réponses à des questions, gronda-t-il. Et un peu vite !

— Vous me faites mal, gémit Jessica.

Elle réfléchissait à toute vitesse. En se tordant comme si elle souffrait atrocement, elle essaya de retrousser la jambe gauche de son pantalon, pour dégainer le petit pistolet. Elle savait qu'elle n'avait

aucune chance contre sept hommes armés, mais avec le pistolet au poing, elle arriverait peut-être à les faire déployer et ça lui donnerait l'occasion de leur échapper.

En attendant, elle était bien forcée de subir leurs attentions jusqu'à ce qu'ils se fatiguent de leur amusement et la conduisent à leur patron. Ces hommes en uniforme militaire n'étaient pas responsables de l'enlèvement de Bobby Jack Billings. Les uniformes exécutaient des plans, ils ne les préparaient pas.

Les longues nattes enroulées autour de sa main, l'homme trapu se redressa en forçant Jessica à se lever. Elle écarta sa main du pistolet bouclé sur sa jambe.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— La dame d'Avon, répliqua-t-elle. J'aime bien commencer ma tournée de bonne heure.

Il lui flanqua une paire de gifles, un aller-retour, et lui tordit un bras dans le dos.

— Dernière chance, gronda-t-il. Qui es-tu ?

— Elle est avec nous ! cria Remo.

CHAPITRE XVII

Les sept gardes en uniforme se tournèrent vers l'extrémité de la terrasse alors que Remo et Chiun apparaissaient au coin de la maison et venaient vers eux.

Le cœur de Jessica fit un bond quand elle les vit. Elle était sûre que Remo était mort. Et maintenant elle se disait qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse de voir quelqu'un.

Le garde qui lui maintenait le bras bougonna :

— Qu'est-ce que c'est que ça, nom de Dieu ? Un rassemblement ?

— Lâche-la, dit Remo, avant que je te pèle les yeux.

— Ben voyons, avec plaisir ! J'aime mieux travailler sur les hommes, d'abord.

Il lâcha le bras de Jessica et, en balançant largement le bras droit, il tenta d'enfoncer la crosse de son gros automatique entre les yeux de Remo.

Il le manqua, inexplicablement, alors que Remo semblait n'avoir pas bougé un muscle. Son geste mit en mouvement les autres gardes. Ils étaient tous trop près les uns des autres pour tirer, alors ils bondirent sur Remo et Chiun, en brandissant leurs poings, leurs armes, dans un déferlement d'humanité qui paraissait s'enfler et palpiter.

Jessica, oubliée pour le moment, ne regarda la bagarre que pendant une fraction de seconde avant de faire demi-tour pour ouvrir les grandes portes-fenêtres au bout de la terrasse et se précipiter dans la maison. Sa mission touchait à sa fin, ça valait le coup de tenter le tout pour le tout. Si la diversion durait assez longtemps, elle aurait peut-être une chance de trouver Bobby Jack et de l'enlever avant qu'on pense à elle.

Enfouis sous la masse de corps, Remo et Chiun restèrent un moment immobiles, permettant aux gardes de créer à l'unisson leur propre mouvement. Ils absorbèrent ce rythme et puis, lentement d'abord puis de plus en plus vite, ils remuèrent, en commençant par suivre le mouvement et ensuite en contrepoin. Remo fit sauter une arme d'une main et Chiun une main d'un poignet. En décrivant des cercles contre l'assaut direct des assaillants, ils passèrent au travers de la masse comme s'ils agissaient dans une autre dimension du temps et de l'espace. Un garde leva au-dessus de sa tête la crosse de son arme et l'abattit vers le crâne de Remo. Mais Remo n'était resté qu'un instant fugace à sa portée et quand la crosse frappa un crâne ce fut celui d'un des autres gardes qui s'aplatit sans un cri sur les dalles.

Remo les contourna, passa entre et sous eux mais, bizarrement, sans être touché. Il sentait derrière lui la force spatiale de Chiun, qui exécutait le Cercle d'Or de Sinanju. Remo tendit une main, et trouva un ventre en face. Le garde laissa échapper une explosion d'air et tomba mort sur place.

Sur la terrasse, il n'y avait d'autres bruits que les jurons et les grognements étouffés des gardes et le tintement métallique de l'acier sautant de leurs mains sur la pierre.

Il ne restait que trois gardes debout, tous désarmés. Dans ce bref instant de lucidité qui se présente parfois dans les moments de grande tension, ils virent qu'ils étaient systématiquement massacrés. Tous trois tournèrent les talons et s'enfuirent. Deux d'entre eux ne quittèrent jamais la terrasse. Ils furent frappés par-derrière, à hauteur du cou, par les pieds de Remo et de Chiun. Le dernier son qu'ils entendirent fut le craquement de leurs vertèbres cervicales.

Le dernier survivant, le gros garde trapu, courait le long des rails. Remo et Chiun regardèrent autour d'eux. Remo aperçut un levier sur un tableau de commande à côté de l'entrée de la maison. Il le remonta dans la position « marche ». Sous ses pieds, il sentit les vibrations d'un puissant groupe électrogène.

Chiun se baissa et ramassa un des lourds automatiques. En le tenant par le canon, il le lança d'un revers de main. Comme un boomerang, l'arme s'envola de ses doigts, parallèlement à la voie. Elle dépassa rapidement le fugitif et alors, lentement, elle décrivit un arc en forme de banane, revint et descendit vers le garde comme un aigle plongeant du ciel sur un malheureux lapin. Le pistolet tournoyant s'enfonça profondément dans la gorge du garde. La violence de l'impact l'arrêta net dans sa course, le souleva et le fit retomber sur le dos. Sous l'effet de la douleur, son corps se retourna. Sa main rejetée par-dessus sa tête toucha le troisième rail, où passait le courant du chemin de fer électrique. Des étincelles jaillirent, le corps grésilla. Il se tortilla sur le sol jusqu'à ce qu'un mouvement involontaire le détache du rail électrifié. Il resta immobile, incinéré entre les rails.

— Joli coup, dit Remo.

— Merci. Où est la femme ?

Ils virent la porte-fenêtre ouverte et y coururent.

Jessica Lester trouva Bobby Jack Billings dans une pièce du premier étage.

Elle avait entendu des voix, d'en bas, et retiré son 22 de l'étui sur son mollet. Elle s'arrêta un instant devant une porte massive, reprit sa respiration, puis elle poussa la porte et entra.

— Salut, petite négresse. Tu veux une bière ?

Bobby Jack la regardait en souriant. Il était assis en caleçon et tee-

shirt déchiré dans un vieux fauteuil capitonné tout taché de bière. Autour de lui, le tapis d'Orient était jonché de boîtes vides. Billings, avec un petit sourire niais, brandissait sa boîte de bière à la visiteuse.

Il y avait un autre homme dans la pièce. Il portait une robe de chambre en brocart sur un pyjama de soie. Ses cheveux étaient d'un noir de jais et sa peau portait des traces de massages et de soins coûteux. Il pouvait avoir n'importe quel âge, entre quarante et soixante ans. Il était assis dans un fauteuil en face de Bobby Jack. Sur le guéridon délicatement sculpté, à côté de lui, il y avait une petite flûte de xérès.

Il leva les yeux vers Jessica :

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Mr Slimone, je présume ?

— Tu présumes bien, ma fille, dit Bobby Jack. Mon vieux copain, Earl Slimone. Je ferais bien les présentations, mais je ne sais pas comment tu t'appelles.

— Le nom n'a pas d'importance, répliqua Jessica. Je viens pour vous sauver.

Bobby Jack pouffa. Slimone réprima un petit sourire.

— Le sauver de quoi, mon enfant ?

— Ne faites pas l'imbécile ! Ça ne vous va pas.

— Mais je parle sérieusement. Le sauver de quoi ? Mr. Billings est mon invité depuis une semaine.

— C'est vrai, dit Billings. Moi et mon vieux pote Earl, là, on est peignards tous les deux.

Sous le maquillage noir, la figure de Jessica exprima un désarroi momentané. À ce moment, Remo et Chiun entrèrent sans bruit. Remo regarda autour de lui.

— Lequel est ce Billings ? demanda Chiun.

— Le type avec la bière, répondit Remo. Allez, Bobby Jack, venez. Vous rentrez chez vous. Nous prenons la relève, maintenant, dit-il à Jessica.

— Pas si vite ! J'ai des honoraires qui courent, ici !

— Je crois que vous auriez tort d'être gourmande, conseilla Remo. Nous vous avons déjà tiré les marrons du feu une fois, ce soir. Estimez-vous heureuse et rentrez à la maison.

— Ouais, rentrez à la maison, dit Bobby Jack d'une voix pâteuse. Vous voulez pas de bière, vous pouvez aller vous faire voir. Et d'abord, j'aime pas les négresses.

Sa figure s'éclaira quand il cligna des yeux sur Remo et Chiun.

— Dites, vous autres, vous voulez une bière ?

— Taisez-vous, gronda Remo et il s'adressa à Jessica. Rengainez cette arme avant de blesser quelqu'un.

— J'aurai peut-être plus de chance d'y voir clair avec vous, lui dit

Slimone. Qui est au juste cette femme ? Et pourquoi nous braque-t-elle ce pistolet dessus ?

— Ce n'est que notre gentille petite espionne du coin. Ne faites pas attention à elle.

Jessica se pencha vers l'oreille de Remo.

— Remo, chuchota-t-elle, il n'y a eu aucun enlèvement, ici. Regardez-le. Est-ce qu'il a l'air d'un prisonnier ?

— Alors qu'est-ce qu'il fout là ?

Alors même qu'il posait la question, Remo y répondait.

— Vous avez organisé ça tous les deux pour échapper à l'enquête sur le financement de la campagne, pas vrai ? demanda-t-il.

— C'est ça, c'est ça, répliqua Bobby Jack. Ouais. Foutus enquêteurs... vous rendent dingues... plus moyen de se faire un dollar sans que quelqu'un vienne y fourrer son sale nez.

— Et l'OPTS ? Et ces médailles à la petite gare ? Rien que des trucs pour brouiller la piste ? demanda Remo.

— Bobby Jack, tiens ta langue ! ordonna vivement Slimone.

Remo secoua la tête. Autant laisser Smith trier tout ça. Ce qu'il voulait maintenant, c'était se tirer de là avec Bobby Jack en remorque. Il décida d'embarquer Slimone pour faire bon poids.

— Bon, ça va, debout, vous deux, dit-il, et il regarda Jessica. Je vous ai dit de rengainer ce pistolet.

Elle hocha la tête mais garda l'arme à la main.

Slimone se leva. Il était grand, mince, et se tenait très droit, les épaules rejetées en arrière. Bobby Jack essaya de s'extirper de son fauteuil. À la troisième tentative, il y parvint. Remo marcha derrière eux et les poussa vers la porte. Alors qu'il sortait de la pièce, Bobby Jack chercha à rafler une boîte de bière, sur une table gainée de cuir, et il rit grassement quand il l'attrapa du premier coup. Dans l'escalier, Slimone et Bobby Jack devant, suivis par Jessica, Remo et Chiun, Billings tira sur l'anneau de sa boîte et arrêta un instant le défilé, le temps d'avalier une grande lampée de bière.

— Aaaah, fit-il. Rien ne vaut une bière quand on est en panne sèche.

La procession fit une nouvelle halte quand Slimone resta figé en voyant les cadavres de ses gardes sur la terrasse.

— Allons, allons, pressons, grommela Remo, et il se tourna vers Jessica qui tenait toujours son petit 22. Je vous ai dit de ranger ça !

Il parlait encore quand Slimone se jeta à plat ventre sur les dalles. Il tendit une main et saisit le 45 d'un des gardes. Roulant sur lui-même il se releva avec l'arme braquée sur les quatre autres. Jessica le vit, sauta devant Remo et leva son pistolet à hauteur de son épaule.

Slimone et elle tirèrent en même temps. La balle de Jessica frappa le gangster en pleine figure. Celle du 45 s'enfonça dans le cœur de

Jessica. Tous deux tombèrent.

Remo se pencha sur Jessica mais Chiun lui tapa sur l'épaule et le fit lever.

— Il n'y a pas d'espoir, mon fils.

Remo la contempla, puis Slimone, et constata qu'ils étaient bien morts tous les deux.

Bobby Jack le vit aussi. Il but encore un coup de bière.

— Ben ça alors, dit-il, elle est bien bonne. Et maintenant, si on se tirait d'ici, hein ?

— Votre ami vient d'être tué et c'est tout ce que ça vous fait ? demanda Remo.

— Qu'il aille au diable, répliqua Bobby Jack. Mort c'est mort. J'y peux rien. Et d'abord, maintenant qu'il est mort, je peux rentrer chez moi. Y a point de chambre d'accusation qui peut rien trouver que j'ai fait de mal avec lui toujours là. Et elle, je la connais même pas. Qu'elle aille se faire voir. Bien fait pour les négros.

Il but encore de la bière et déclara :

— Faut que j'ouvre le robinet.

— Un mot, dit Remo. Est-ce que le Président sait où vous étiez ?

— Ce con-là ? J'y ai rien dit, rien de rien. Ce que je fais, c'est pas ses oignons.

— Il s'est fait du souci pour vous.

Bobby Jack cligna des yeux comme s'il avait besoin de toute sa volonté pour regarder avec.

— C'est son problème. Moi, faut que je fasse pipi.

Il se dirigea vers la façade de la maison. Remo regarda Chiun qui haussa les épaules.

— Vous n'allez pas faire ça ici, quand même ? cria Remo.

— Pourquoi pas ?

Bobby Jack se retourna, en parlant à Remo, et oscilla d'un pied sur l'autre comme un flamant rose cherchant à décider sur quelle patte il se tiendrait. Il avait des jambes maigres et pâles.

— Voyons ! protesta Remo en fronçant le nez avec dégoût. Pas contre la maison ! Allez ailleurs. Allez là-bas, dit-il en montrant les rails.

— Décidez-vous ou bien je fais dans mon caleçon, répliqua Bobby Jack.

Il se dirigea tout de même vers la voie. À une dizaine de mètres de la maison il s'arrêta entre les rails argentés et cria ironiquement :

— Ici, ça vous va ?

— Très bien approuva Remo.

Bobby Jack se débattit un peu avec l'ouverture de son caleçon. Il tourna le dos à Remo et visa le troisième rail. Remo se tourna vers Chiun. Il allait lui dire quelque chose quand il entendit derrière lui un

crépitement et pivota aussitôt.

Bobby Jack avait succombé au dernier appel de la nature. Le courant électrique du troisième rail venait de remonter par le filet d'eau de son corps pour l'envahir. Des étincelles bleues jaillissaient de la boîte de bière qu'il tenait. Billings tomba en travers du troisième rail où il grésilla encore un peu.

Remo remonta sur la terrasse et abaissa la manette, pour couper le courant.

— J'avais oublié que c'était branché, marmonna-t-il.

Chiun ricana.

Remo revint au bord de la terrasse et contempla Bobby Jack.

— Des tas de gens ont été tués à cause de cet imbécile, dit-il à Chiun.

— C'est la vie, répondit philosophiquement Chiun.

CHAPITRE XVIII

Le Dr Harold W. Smith prit soin des détails. Les cadavres furent emportés et l'on annonça finalement à la presse que Bobby Jack Billings et son excellent ami Earl Slimone avaient été accidentellement électrocutés dans la propriété de Slimone à Newport, où Billings était en visite depuis une semaine.

Mustafa Kaffir fut informé qu'il était *persona non grata* aux États-Unis et prié de partir dans les huit jours.

Smith remercia Remo et déclara qu'il était très soulagé d'apprendre que le Président n'avait pas organisé l'enlèvement de Bobby Jack afin de se préserver d'une enquête sur le financement de sa campagne. Et, ajouta-t-il, en aucun cas, Remo ni Chiun ne pouvaient être autorisés à se présenter aux Jeux Olympiques de 1980. Sous aucun prétexte.

Quand il eut raccroché le téléphone et transmis le message, Remo dit à Chiun :

— Vous savez, agacer Smitty est la seule chose de bonne dans cette idée.

— Continue de penser comme ça, répliqua Chiun.

*Achevé d'imprimer en avril 1984
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 1156. — N° d'imp. 480. —
Dépôt légal : avril 1984

Imprimé en France